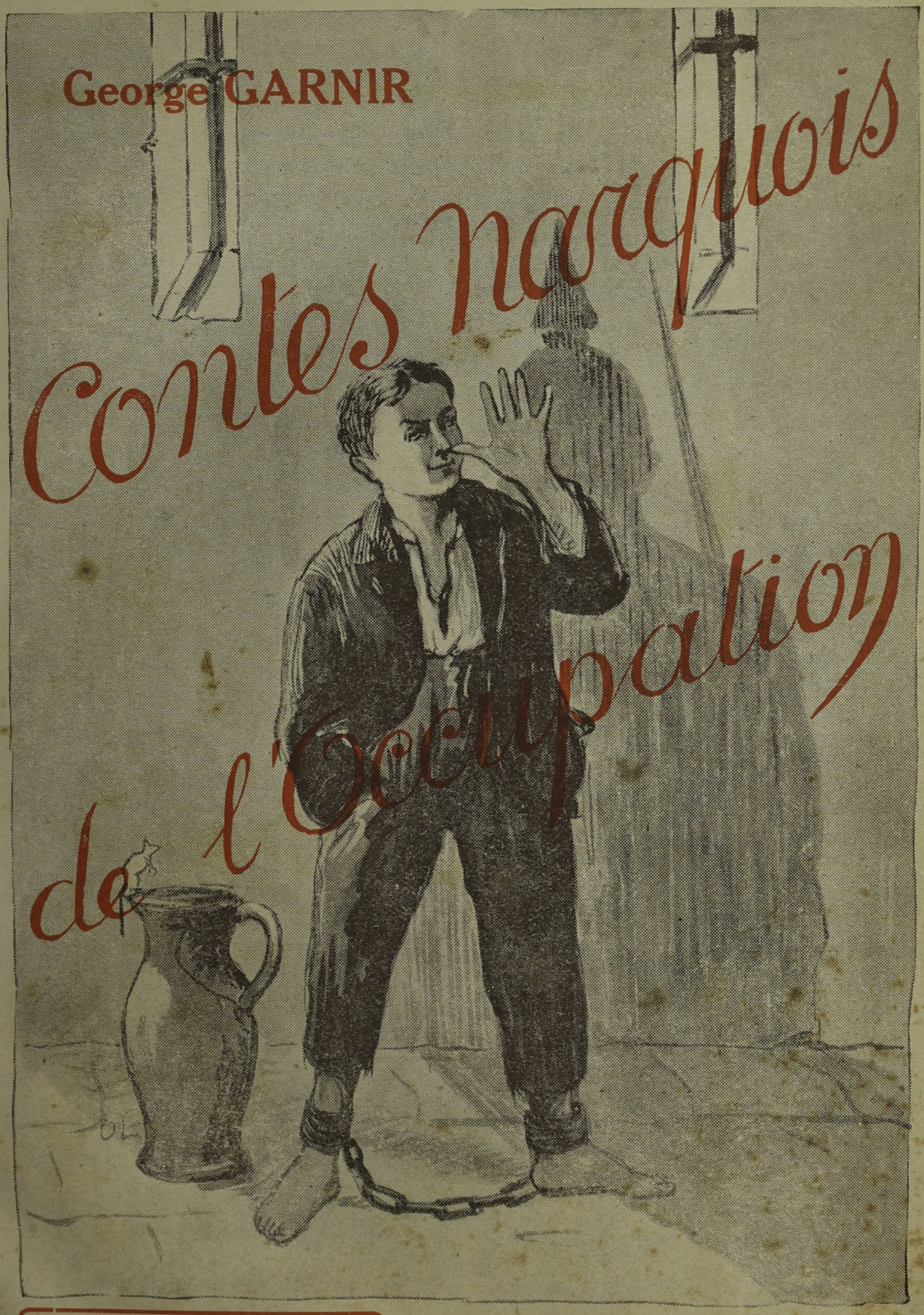
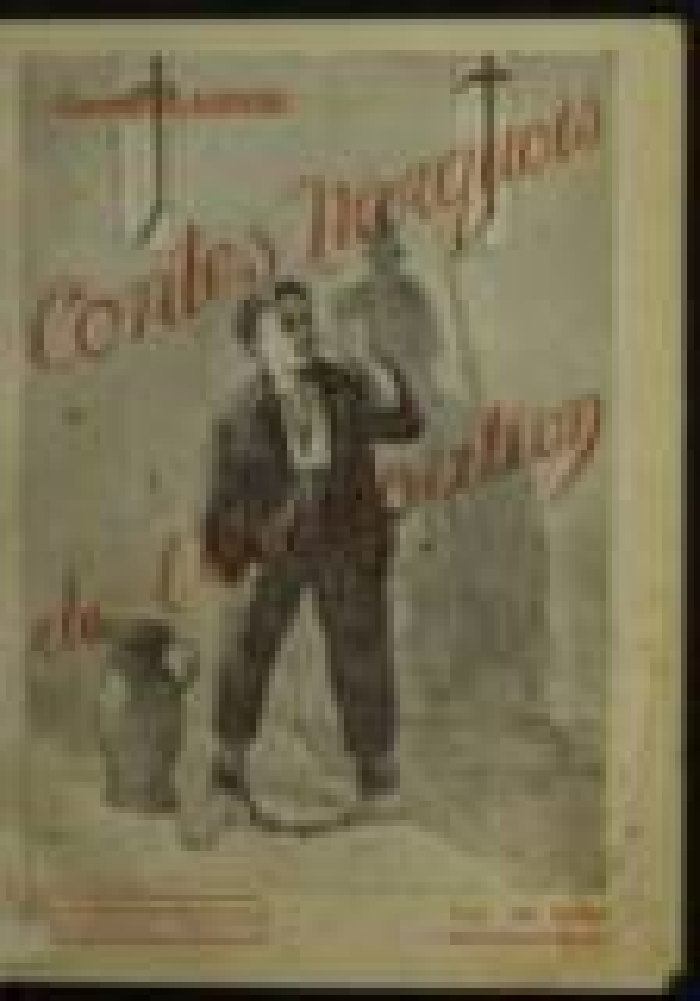
George GARNIR

Contes narquois de l'Occupation



Éditions de l'Imprimerie Industrielle et Financière
rue de Berlaimont — BRUXELLES

Prix : **fr. 3.50**



MLA 29193

CONTES NARQUOIS

DE

L'OCCUPATION

CONTES NARQUOIS
DE
L'OCCUPATION

DU MÊME AUTEUR :

Les Charneux, roman (Lacomblez, éditeur, réédition à la Librairie moderne) (épuisé).

Contes à Marjolaine, un volume de nouvelles (idem — idem).

La Ferme aux Grives, roman, 2e édition (chez Ollendorf, Paris) (épuisé).

La Défense du Bonheur, un acte en vers (idem).

Nouveaux Contes à Marjolaine (Félix Juven, éditeur, Paris).

« **Zievereer** », 15e édition (Editions des Etablissements Généraux d'Imprimerie, 14, rue d'Or, Bruxelles).

« **Krott et Cie** », 14e édition (idem).

« **Architek** », 9e édition (idem).

A la Boule Plate, brasserie-estaminet, mœurs bruxelloises, 2e édition (Editions de la *Belgique Artistique et Littéraire*, 26, rue des Minimes, Bruxelles).

Le Conservateur de la Tour Noire, mœurs bruxelloises (épuisé).

Les X Javelles, mémoires d'un conducteur de malle poste (Association des Ecrivains belges, Bruxelles).

Pourquoi Pas ? pendant l'occupation : la vie bruxelloise d'août 1914 à novembre 1918, 13e édition (Editions de *L'Expansion belge*, 4, rue de Berlaimont, Bruxelles).

Pour paraître prochainement :

La Chanson de la Rivière, mœurs mosanes.

François Nottebaar et les femmes, mœurs bruxelloises.

GEORGE GARNIR

CONTES NARQUOIS DE L'OCCUPATION

CONTES NARQUOIS

DE

L'OCCUPATION

A mon cher Franz Ansel, donc...
Le bien affectueusement,
George Lamier

Ce livre est cordialement dédié
aux hôtes charmants des BONS JEUDIS
et
aux chers camarades de lettres
dont les réunions, dans une maison amie,
nous firent oublier maintefois
les heures amères de l'occupation.

G. G.

LUCIEN A TROUVÉ UN SAC

LUCIEN A TROUVÉ UN SAC

LUCIEN A TROUVÉ UN SAC

En sortant de l'école, à midi, Lucien trouva un sac à main. Ils suivaient le trottoir, deux condisciples et lui — trente ans à eux trois, leur paquet de livres sous le bras, leurs petits mollets nus picottés par le vent aigre de cette journée de décembre — quand, simultanément, ils aperçurent l'objet. Une émotion les immobilisa ; ce fut Lucien qui se ressaisit le premier : il se précipita et mit la main sur le sac. Envié par les deux autres, il le mania, la figure tout éclairée de joie, cherchant autour de lui des gens qui sourieraient à sa chance.C'était un petit sac de velours, d'un rouge décoloré, sans élégance, dur comme bois, tant il était gonflé. Pour Lucien, il représentait une aventure.

— Ouvre-le ! disaient les petits camarades qui trépignaient autant de curiosité que de dépit.

L'idée ne leur venait pas d'arracher la trouvaille des mains de Lucien : tous les trois étaient des petits garçons bien élevés, remuants et turbulents, mais sans brutalité.

La première chose que montra le sac fut une carte d'identité au nom de Mlle Baulet, sans profession, vingt ans, rue Lepic, 18, à Saint-Josse-ten-Noode. La photographie collée dans un angle de la carte révéla la figure de Mlle Baulet, une figure qui, sans être jolie, était régulière et plaisait ; un sourire attendrissait les coins d'une bouche à fossettes, tandis que des sourcils, fortement charbonnés, presque rejoints, barraient le front d'un trait dur.

Quand Lucien se fut gravé cette physionomie dans l'esprit, avec autant de force que si la jeune personne devait prendre une place importante dans sa vie, il jugea qu'il en avait assez montré à ses deux camarades et, leur brûlant la politesse, il prit précipitamment le chemin de la maison de grand maman, chez qui il déjeûnait ce jour-là avec mon oncle.

Ce fut sur la nappe de la salle à manger qu'il s'apprêta à continuer, après avoir annoncé la nouvelle d'une voix joyeuse, l'inventaire du sac. Une agitation fébrile le possédait ; il criait de plaisir sans savoir qu'il criait...

Bonne-maman intervint :

— Tu n'as pas le droit de regarder ce qu'il y a dans ce sac ; maintenant que tu sais à qui il appartient, il ne te reste qu'à le rapporter à l'adresse indiquée.

Mais Lucien dut se dire que les scrupules de bonne-maman étaient dictés par le besoin qu'ont toutes les bonnes-mamans de faire des observations aux enfants — car, avant qu'elle eût achevé

LECHER-LEITUNG UND SALZ

[illegible]

sa phrase, le contenu du sac jonchait la table, parmi les assiettes et les verres.

Alors seulement, il parut avoir entendu :

— C'est bien, bonne-maman ; je vais remettre tout dans le sac, dit-il.

Ainsi il obéissait à bonne-maman tout en apprenant les secrets qu'il brûlait de connaître : cet enfant n'était pas manchot, comme disait mon oncle.

Ils n'avaient rien d'extraordinaire, les secrets du sac : un porte-monnaie avec deux mark, une photographie de jeune femme dédicacée : « A ma cousine chérie » ; un mignon nécessaire de toilette ; deux tubes de parfums violents et vulgaires, des gants usagés et, dans une poche, de nombreuses lettres dans leurs enveloppes portant l'adresse de Mlle Baulet.

Lucien fit mine d'en ouvrir une.

— Non, dit mon oncle.

C'était un non sec, sans réplique, un non dont on usait rarement vis-à-vis de Lucien. Il ne songea même pas à insister. Le sac fut fermé et on convint que Lucien, à la sortie des classes à quatre heures, le rapporterait à sa propriétaire.

***

Pendant tout le dîner. il n'est question que de la trouvaille. L'imagination de Lucien voyage, suit le sac dans ses destinées. Il imagine la maison où il ira sonner après l'école, l'apparition de Mlle Baulet avec sa bouche fraîche et la barre de ses noirs sourcils. Il salue, montre le sac : — Je l'ai trouvé à midi, Mademoiselle...

Et, brusquement, la question part :

— Mon oncle, si on m'offre quelque chose, est-ce que je dois accepter ?

— Si on t'offre quoi ?

— Mais... une récompense...

— Quelle récompense ?

— Ah ! je ne sais pas, moi... une récompense, tiens !

— Il y a récompense et récompense ; si on t'offrait de l'argent...

Mon oncle suspend sa phrase.

Une courte hésitation qui naît et meurt en même temps dans la prunelle claire de Lucien...

—Je n'accepterais pas, naturellement.

Il répète :

— Naturellement.

Et l'œil dit, d'un battement des paupières, la décision prise, le renoncement accepté, l'abandon d'une idée qui peut-être...

— Mais si on m'offrait... un livre, par exemple ?

— Ça dépend de la façon dont on te l'offrirait... Si cette demoiselle insistait, si tu étais certain de lui faire plaisir en acceptant, eh bien, mon Dieu...

— Je pourrais prendre le livre ?

Bonne-maman tranche :

— Certainement.

***

Quand Lucien retourna à l'école, à 2 heures, il fut très entouré dans la cour : les deux condisciples témoins de sa trouvaille avaient déjà colporté la nouvelle. Il connut la gloire et sut être modeste ; il se laissa interroger, répondit d'un air détaché et n'inventa rien : la simple vérité. Les commentaires bourdonnèrent autour du sac rouge, comme un vol de grosses mouches. Et chacun donna carrière à son sentiment dominant : les curieux auraient voulu examiner le contenu ; les pratiques s'inquiétaient de la

récompense ; un bon gros joufflu ne songea ingénûment qu'à la joie de la jeune fille à reprendre son bien ; il se trouva par contre un grand maigre, d'aspect chagrin et de figure maladive, pour conseiller de ne pas rapporter le sac. Mais tous se rencontraient dans une pensée commune : ils auraient bien voulu être à la place de Lucien.

Suivant le conseil sage donné par bonne-maman, Lucien laissa le sac dans le pardessus dont il se défit au vestiaire : on parla donc peu de l'aventure pendant les deux heures de leçon. Mais à la sortie, il y eut de nouveaux et bruyants conciliabules. Deux écoliers — ce n'étaient pas ceux qui se trouvaient avec Lucien lorsqu'il fit la trouvaille — lui demandèrent la permission de l'accompagner chez Mlle Baulet. L'un était le fils d'un fonctionnaire qui, privé de sa situation par la guerre, s'était mis dans l'alimentation ; l'autre avait pour père un papetier qui vendait son fonds de magasin dix fois le prix coûtant : tous deux, à force d'entendre leurs parents parler de bénéfices extraordinaires, avaient fini par se dire que la guerre est une période exceptionnelle et précieuse où toute occasion de gagner de l'argent est bonne... Que valait un sac comme celui-ci ? Que valaient les objets de toilette qu'il contenait... Et les gants ? Et les parfums ? Puis, il y avait les lettres et — surtout — la carte d'identité, la carte qu'on ne peut remplacer qu'à prix d'argent, après des démarches et des ennuis sans fin. On ne serait pas trop de trois pour partager le profit... Ils expliquèrent leur manière de voir à Lucien.

Lucien ne fut pas convaincu ; mais, comme il commençait à éprouver un malaise à l'idée de comparaître seul devant la propriétaire du sac, il accepta la proposition.

Tous trois, se détachant du gros de la bande, enfilèrent la prochaine rue. Ils marchaient avec décision, en tapant du pied, le nez au vent. Ils ne parlaient plus, tant leur imagination s'occupait à mettre en scène leur visite, dans cette maison inconnue, à des gens inconnus.

Ce fut Lucien qui sonna. Ils s'immobilisèrent, plantés en ligne devant le seuil ; ils s'assurèrent que les pattes des poches de leurs pardessus étaient sorties, tirèrent sur leur cravate, considérèrent la façade de briques roses et les rideaux mystère du rez-de-chaussée, jetèrent un coup d'œil sur leurs mains pas très propres, comme si ce coup d'œil eût suffi à les laver, et finirent par se regarder en souriant, pour s'encourager.

Des talons frappèrent, derrière la porte encore close, la dalle sonore du vestibule ; une servante en tablier blanc ouvrit et les regarda d'un œil lourd et surpris.

— C'est bien ici que demeure Mlle Baulet ? interrogea Lucien d'une voix un peu détimbrée.

La servante fit oui de la tête.

Ils se poussèrent dans le vestibule, ôtèrent leur petite casquette et Lucien dit :

— Nous avons trouvé le sac de Mademoiselle.

Alors l'œil lourd de la servante s'arrondit :

— Je vais le dire à Madame.

Elle leur tournait déjà le dos quand elle se ravisa :

— Entrez ici.

Elle les introduisit dans la pièce aux rideaux mystère et referma la porte sur eux ; ils l'entendirent monter rapidement l'escalier.

Ils se sentirent intimidés davantage à regarder le mobilier cossu et le clair reflet d'une glace dans un lourd cadre d'or, à sentir leurs pieds s'enfoncer dans le tapis de haute laine, épais et chaud.

— C'est chic ici... dit le plus petit.

L'attente leur serrait doucement la gorge. Et le fils de l'ex-fonctionnaire, ému maintenant de la certitude d'une chose seulement entrevue jusque là, éprouva le besoin de dire honnêtement, tout bas, tout bas comme si quelqu'un caché sous la table pouvait l'entendre :

— Tu sais, Lucien, si on a de l'argent, c'est la moitié pour toi.

Mais Lucien, de l'air supérieur de quelqu'un qui n'aime pas entendre dire des bêtises, leva les épaules.

— Tais-toi, dit-il d'un souffle.

Et Mlle Baulet entra, avec ses sourcils de guerrier rageur et sa face poupine. Elle était très rouge ; elle était aussi embarrassée et aussi heureuse que les enfants.

— Vous avez retrouvé mon sac !... C'est gentil de le rapporter ; c'est gentil... Je vous remercie beaucoup.

Elle tendit une main dans laquelle Lucien mit le sac et elle ne trouva plus rien à dire.

— Je l'ai trouvé rue des Deux-Tours en sortant de l'école... dit Lucien.

— Oui, fit-elle, c'est bien là que je croyais l'avoir perdu. J'y suis retournée dès que je me suis aperçue que je ne l'avais plus...

Et elle redit :

— C'est bien gentil... comme c'est gentil !

Elle ne se sentait pas d'âge à leur faire le petit discours que la circonstance eût mis dans la bouche d'un père de famille. Visiblement, elle se disait en elle-même : « Je ne puis pas les laisser partir ainsi et pourtant je n'oserais pas tirer ma bourse de ma poche... Que je suis donc sotte de n'avoir pas songé à ce que je ferais si mon sac m'était rapporté ! » Cela se lisait au trouble de ses yeux, à ses joues de plus en plus rouges, à la contrainte de son sourire.

Brusquement, elle prit un parti et, très vite :

— Je vais prévenir ma tante que vous êtes là...

Elle se déroba et ferma la porte derrière elle...

Le fils du papetier dit, avec une précoce et sûre perspicacité :

— Maintenant, on est sûr d'avoir quelque chose.

Et le fils du fonctionnaire ajouta, l'œil allumé :

— Elle avait oublié son porte-monnaie.

Lucien ne dit rien : certainement, il n'était pas venu avec l'idée de... mais si les choses tournaient comme ça... mon oncle comprendrait bien qu'il n'avait pu faire autrement que de...

Mlle Baulet rentrait avec sa tante. C'était une grosse femme, si caricaturale dans son obésité qu'un sourire fleurit, simultanément et malgré eux, les lèvres des trois enfants. Elle était informe : des ballonnets de graisse, superposés et entassés dans l'enveloppe bou-

dinée d'un peignoir rouge. Deux gros yeux, ronds et vitreux, poussés dehors par le trop-plein intérieur, éclairaient d'un jour de cave le pied de marmite d'un nez comique, enfoncé dans les joues ; les terribles sourcils de Mlle Baulet se retrouvaient sur la face de la tante, couraient comme un cordon inflexible et velu le long de l'assise du front. La grosse femme soufflait de s'être hâtée ; tout le jeu d'orgue de l'emphysème ronflait dans son coffre. Elle poussa des exclamations de joie et d'attendrissement.

Mlle Baulet montrait Lucien et disait :

— C'est celui-ci qui l'a trouvé, tante.

— Gomment fus appele-fus, mon petit ami ?

Quand Lucien eut dit son nom, elle déclara :

— Moi, che suis la tante de Matmoicelle. Matmoicelle est orpheline. Mon mari est à Priselles depuis la guerre ; alors elle habite avec nous.

Un malaise avait succédé à la gaîté des trois enfants : ils étaient chez une Allemande.

A ce moment, ils entendirent grincer une clef dans la serrure de la porte de la rue ; un gros bruit de bottes sonna sur la dalle. Mlle Baulet dit :

— C'est mon oncle qui revient.

Elle ouvrit la porte dans l'encadrement de laquelle parut un massif lieutenant de la landwehr, chauve, avec des épaules et des bras de boulanger.

— Mon oncle, dit Mlle Baulet, ces trois petits garçons viennent de rapporter le sac que j'avais perdu à midi.

L'officier les regarda avec bienveillance ; un grognement accompagna un approbatif hochement de tête ; il frotta l'une contre l'autre des paumes énormes et poilues et parla :

— C'est pien, c'est très pien, je suis content de vous.

On eût dit qu'il félicitait des soldats dans la cour de la caserne. Il les parcourut des pieds à la tête, d'un œil supérieur, un œil tranquille et scrutateur, comme s'il évaluait d'après leur costume et leur maintien, les conditions sociales de leurs parents.

Les deux femmes ne disaient plus rien : leur rôle était fini, le maître était là ; elles remettaient entre ses mains le sort de cette affaire. Quant aux enfants, le premier sentiment de la curiosité l'emportait sur tout autre : ils n'avaient jamais contemplé un officier allemand d'aussi près ; leurs yeux et leur esprit étaient attachés à lui.

Ils entendirent de nouveau un grognement intérieur, ce grognement d'animal satisfait qu'ils avaient perçu tout à l'heure.

Avec l'expression professionnellement bourrue de sa bienveillance, l'officier prononça, le doigt levé au plafond :

— L'enfant qui est honnête marchera toute sa vie dans le droit sentier de la vertu ; c'est pourquoi il est mon ami ; c'est pourquoi également il faut qu'il soit encouragé ; c'est pourquoi je vais donner deux mark au petit qui a trouvé et un mark à chacun des autres.

Il articula ces mots d'une voix forte, comme s'il lisait une citation à l'ordre du jour devant le front de sa compagnie. Et sa main disparut et descendit dans la poche intérieure de sa tunique d'ordonnance pour y prendre son portefeuille.

Dressé et tendu dans une énergie de refus, Lucien dit :

— Merci, Monsieur, nous ne pouvons pas accepter.

L'officier le regarda en fronçant le sourcil et demanda d'un ton bref :

— Pourquoi ?

En proie à la plus forte émotion qu'il eut eue de sa vie, Lucien répondit :

— Parce que vous êtes un Allemand.

Et, raide, s'attendant à être saisi par la lourde patte de l'officier au moment où il passerait devant lui, il marcha sur la porte, l'ouvrit et se trouva dans le vestibule, suivi des deux camarades. Il se souvint, par la suite, qu'il avait à ce moment entendu dans le salon le grognement irrité de l'homme et comme la supplication d'une voix de femme. Déjà Mlle Baulet leur avait ouvert la porte de la rue et les avait poussés dehors.

Sur le trottoir, ils se regardèrent et se sourirent ; leurs cœurs battaient.

A dire le vrai, ils sentaient fourmiller dans leurs jambes le désir de courir se mettre en sûreté. Mais ils comprenaient confusément qu'on ne se déjuge pas quand on s'est montré héroïque. Et, le petit de l'ex-fonctionnaire s'étant mis à siffler la « Brabançonne », tous trois se prirent le bras et, réglant leur pas sur le rythme de l'air national, descendirent la rue en sifflant plus fort à mesure qu'ils s'éloignaient.

LA LIÉGEOISE

LA LÉGENDE

LA LIÉGEOISE

Cette preste, jolie et nerveuse noiraude d'Henriette Nérac, choriste au théâtre, que tout le monde appelait « la Liégeoise », se mettait au lit ce soir-là, en se disant que, vraiment, depuis le départ de son amant qui était parvenu à rejoindre le front en traversant la Meuse à la nage, elle avait la guigne d'une façon exagérée ! Ç'avait d'abord été les injures jetées, dans une bouffée de rage, à la figure d'un officier qui l'avait talonnée dans la rue, et, par suite, une condamnation à 1,000 mark d'amende qu'il avait fallu payer intégralement en vendant la moitié des meubles ; puis la fermeture du théâtre : trois mois d'embêtements sans nom et sans raison...

Elle s'étendit dans son lit, solitaire — oh ! jusqu'au retour de l'ami, elle l'avait juré... — se cala la nuque dans l'oreiller et, sous la lumière de sa lampe électrique, déplia la « Libre Belgique » que l'agent de police de service venait de lui glisser comme elle rentrait. Et elle prit un plaisir véritable au ton emporté de cette prose vengeresse et narquoise. Une buée brouilla ses yeux à la lecture d'une lettre d'un chômeur razzié et pourrissant en Allemagne dans l'ordure et la maladie ; elle se sentit un frémissement d'admiration et de fierté en parcourant des vers adressés au Roi ; elle s'attarda longtemps aux conseils que le rédacteur du journal donnait à ceux que l'autorité allemande pouvait jeter dans les prisons de la kommandantur : ne jamais avouer, se méfier des moutons, ne pas tomber surtout dans le piège facile que tend le juge au prévenu en lui annonçant que tel coprévenu a tout confessé, avoir toujours l'air de revenir de l'autre monde, se dérober à toute question, nier par système, nier avec acharnement, devenir inaccessible à force de s'entêter à nier.

C'étaient là des conseils utiles à tout le monde : par le temps qu'on vivait, personne n'était jamais sûr de coucher le soir dans son lit.

Elle donna sa dernière pensée de la journée à son ami là-bas, au front, prononça tout haut : « Bonsoir, Charles ! » ainsi qu'elle lui avait promis de le faire chaque soir, envoya un baiser vers l'Ouest, plia la « Libre Belgique », la glissa sous son oreiller, s'étira longuement et fortement comme un joli petit animal vif et musclé qu'elle était. Après quoi, elle éteignit la lampe, se fit toute petite dans son coin de lit et se livra aux ténèbres.

***

La Liégeoise commençait de s'endormir lorsque des pas pesants, des exclamations confuses et des paroles prononcées sur un ton de commandement la mirent sur son séant. Elle reconnut soudain la voix de la concierge et per-

[illegible]

çut des mots qui ne lui laissèrent aucun doute : c'était une invasion de la police allemande. La maison était habitée par de nombreux locataires; elle les passa rapidement en revue en cherchant lesquels paraissaient suspects. Or, tandis qu'elle se livrait avec une curiosité sympathique à cette recherche, on frappa rudement à sa porte; une grosse voix cria :

— Ouvrez, au nom de la justice allemande...

Elle eut un gros battement de cœur — et ce fut son seul moment d'émotion; tout de suite, elle se sentit prête à crâner, elle eut le désir unique et violent d'être agressive et goguenarde. Elle cria sans que sa voix tremblât :

— Je suis au lit. Attendez. Quand j'aura fini de m'habiller, j'ouvrirai.

— Dépêchez-vous !

— Dans une bonne demi-heure, brava-t-elle.

La justice allemande eut, de l'autre côté de la porte, un rire pesant et sarcastique.

— Vous avez trois minutes... dans trois minutes, si vous n'avez pas ouvert, nous entrerons de force.

Elle ne répondit pas : hâtivement, elle ajouta le numéro de la « Libre Belgique » à un petit paquet d'imprimés et de lettres qu'elle avait tiré d'une armoire, noua le tout dans un mouchoir, ouvrit la fenêtre et lança le paquet dans le jardin du voisin. Elle passa ensuite son peignoir. Elle enfilait ses bas lorsque la voix reprit :

— Etes-vous prête, maintenant?

Elle réfléchit que ce n'était pas la peine de leur laisser faire du dégât, qu'une résistance inutile ne ferait qu'aggraver son cas et elle fit tourner la clef dans la serrure.

La porte fut poussée aussitôt; un jeune homme en habits civils entra. Sur le palier, deux baïonnettes et deux uniformes gris, l'uniforme exécré, la livrée sordide et puante du vainqueur... Elle remarqua, du jeune homme, le chapeau de paille tout neuf, les gros souliers carrés et l'œil très noir, luisant sous les sourcils épais, un œil qui la fixa violemment, fit le tour de la chambre, s'attarda un instant sur le lit à peine défait.

— Qu'est-ce que vous me voulez?... Et d'abord, si vous êtes de la police, montrez-moi votre carte.

Docilement, de l'air de remplir une formalité, il tira une carte de la poche de son veston et la tendit à Henriette.

Elle fut vexée qu'il eût fait droit à sa demande sans maugréer et repoussa le papier :

— C'est bon...

Il gagna la fenêtre restée ouverte et regarda au dehors en se penchant. Mais la nuit était noire. Il dit :

— Vous avez jeté quelque chose par la fenêtre.

Elle ne se troubla pas, haussa les épaules et répéta :

— Qu'est-ce que vous me voulez?

Il répondit d'un ton tranquille :

— Je n'en sais rien; on m'a dit de vous arrêter; je vous arrête. Habillez-vous.

— Pas devant vous, tout de même.

Il dit avec la même tranquillité :

— Je regarderai par la fenêtre.

Comme elle restait les bras ballants, il dit encore :

— Si vous ne voulez pas vous habiller, je vous emmènerai comme vous êtes.

Alors, tandis qu'elle passait jupons et robe, la Liégeoise s'interrogea : pourquoi l'arrêtait-on? Depuis l'algarade avec le goujat à guêtres jaunes qui lui avait fait coller les mille mark, elle s'était tenue très réservée et très prudente. Peut-être les lettres que son ami lui avait envoyées du front... ou bien ce numéro de la « Libre Belgique »?... Mais tout cela était maintenant dans le jardin du voisin, un colonel retraité qui, à la nouvelle de l'arrestation, le détruirait. Elle se sentit allégée : puisqu'elle n'avait rien commis de reprochable, on ne pourrait faire autrement que de la relâcher après le premier interrogatoire. Elle sentit même que cette aventure où elle ne risquait rien ne lui déplaisait pas, elle se représenta la figure que ferait son ami quand plus tard, elle lui raconterait tout cela par le détail. Et elle se prit à sourire : qui donc lui avait raconté, l'autre jour, qu'au retour des Alliés, le gouvernement belge décorerait tous ceux qui avaient été emprisonnés pendant la guerre?

Le jeune homme à l'œil brillant, fatigué de regarder les ténèbres, s'impatientait :

— L'automobile attend, mademoiselle, dit-il sèchement :

Henriette comprit qu'elle était brave cune tenace et féroce de l'officier à qui elle doit déjà d'avoir versé 1,000 mark.

Elle connaît combien l'incertitude sur la durée de l'emprisonnement supplicie le prisonnier.

elle descendit l'escalier entre les deux soldats allemands. Les locataires faisaient la haie dans le vestibule; on lui attrapait les mains pour les serrer au passage. La propriétaire elle-même, qui ne frayait jamais avec les femmes non mariées de son immeuble, trouva un salut affectueux et quelques paroles à la fois maternelles et patriotiques.

La Liégeoise eut l'envie de faire le salut militaire. Elle était fière et un peu attendrie. Elle prononça, avec un geste circulaire, dès « à demain » répétés et sourit d'aise quand elle se sentit calée sur les coussins confortables de l'auto qui fonça vers la kommandantur, dans le noir des rues désertes où, de loin en loin, clignotait l'œil inutile d'un réverbère.

∴

Henriette est depuis vingt jours au secret. Elle boit de l'eau teintée de suie qu'on appelle café, de l'eau teintée d'ocre qu'on appelle bière; elle mange des rogatons trempés dans une eau tiède que l'on appelle bouillon, du pain noir et du saucisson fait de choses innommables et puantes. Elle est pleine de colère et de surprise : elle s'était imaginée qu'on l'interrogerait tout de suite et s'était dit qu'il suffirait d'un interrogatoire pour qu'elle fût mise en liberté. Et elle comprend maintenant que la tactique allemande est de la conserver en prison : à l'origine de cette aventure, elle voit maintenant apparaître la ran-

à la joie d'enfant qu'elle éprouva soudain : on lui avait fait l'honneur de l'automobile, comme à un personnage de marque!

Toute la maison était debout quand

Elle a dit, hier, au médecin qui faisait la visite réglementaire :

— Ce n'est pas que je m'embête dans votre boîte, mais tout de même, si ces messieurs avaient la bonté de me faire savoir quand nous pourrions causer, ça me ferait bien plaisir.

Le médecin n'a même pas eu l'air de l'entendre.

Elle est entrée, par le moyen des conduites de chauffage, en communication avec les occupants des cellules qui voisinent, à droite et à gauche, avec la sienne ; celui de gauche lui a fait savoir qu'il réclamait depuis trois mois l'avantage d'être questionné ; celui de droite, lui a expliqué — avec beaucoup de peine d'ailleurs — qu'atteint d'une maladie qui l'empêche de marcher rapidement, il a eu le malheur de ne pas s'effacer assez vite pour laisser passer un officier ; celui-ci s'est cru et dit bousculé — il y a exactement sept semaines de cela ; il voudrait bien, celui de droite, donner à la justice allemande, un petit mot d'explication qui terminerait tout, en quatre minutes, mais la justice allemande ne fonctionne que quand il lui plaît, où il lui plaît et de la manière qui lui plaît....

Henriette apprit alors à se réjouir du vol d'une mouche, à compter jusqu'à mille, deux mille, dix mille ses pas dans la cellule, à raison de quatre dans chaque sens ; elle eut de petites joies, assurément innocentes, à mettre sa chaise sur sa table et elle-même sur la chaise, pour apercevoir, à travers le vasistas entrebâillé de sa geôle, une bande de ciel bleu avec l'effiloquement d'un floccon de nuage blanc. Elle eut des rages contre le soldat qui, faisant sa ronde nocturne, projetait brusquement le rayon aveuglant de sa lampe électrique dans les ténèbres où flûtait son ronflement ; elle eut des bonheurs sérieux et matériels à laver trois fois la semaine le pavement de sa cellule et à lancer comme par mégarde brosse et seau dans les jambes du Prussien de service, un petit vieux aux rides comblées de crasse, qui se mettait aussitôt à égrener un chapelet d'injures caverneuses.

Elle écrivit au président du tribunal militaire et au juge d'instruction « pour se rappeler à leur bon souvenir », les prévenant qu'elle se plaindrait par lettre au gouverneur général, à l'impératrice et à S. E. Villalobar, si suite n'était pas immédiatement donnée à sa juste demande. Ces lettres n'eurent d'autre effet que d'épaissir l'oubli et le silence autour d'elle.

Elle sema le pavé du préau de petits papiers qui portaient le mot : « justice ! »... et fut obligée de les ramasser l'un après l'autre, sous la menace d'une punition grave et immédiate.

Un soir enfin, comme elle s'occupait à incorporer, avec tout de même quelque appétit, son pauvre souper fait d'un œuf et d'une croûte, la porte de la cellule s'ouvrit et un soldat lui commanda de le suivre :

— A l'insdrukzion ! dit-il gutturalement et simplement.

Henriette en garda un morceau de son croûton en travers de l'œsophage. Les juges savent très bien combien la brusquerie d'une invite, faite au milieu d'un repas, trouble et agite les prévenus ;

c'est une préparation excellente pour questionner les femmes surtout, les femmes dont toutes les idées, toutes les espérances, toutes les craintes, tout le flux nerveux, tour à tour agissant ou déprimé, sont depuis longtemps orientés vers ce moment unique : l'interrogatoire.

***

Mais la Liégeoise est bien protégée contre le raffinement de ce préparatif : c'est l'idée de la bataille qui a surgi en elle à la parole du sergent, le désir d'être brave, de se moquer de l'Allemand, la ferme résolution de nier tout, soit avec des exclamations de surprise, soit avec le calme dédaigneux d'une personne qu'on a eu la grossièreté de déranger pour rien.

Elle traverse des couloirs inconnus et la voici tout à coup devant un juge chauve, jaune et clignottant, un nez de Kalmouk, la moustache hérissée, l'œil pesant. Le vert violent d'un tapis de table la sépare de lui. D'un geste glacial, il l'engage à s'asseoir et la dévisage longuement.

— Je crois, ma parole, qu'il veut m'impressionner, songe Henriette.

Et elle sourit d'un sourire amusé qui, à mesure qu'il s'épanouit, renfrogne le facies de l'autre.

— Ce sourire n'est pas convenable, dit enfin le juge. Songez que vous êtes devant la justice allemande.

— Ce n'est pas ma faute si je n'y ai pas été plus tôt, répond Henriette ; il y a assez longtemps que je désire faire sa connaissance...

Le juge fronce le sourcil, cherche une réponse, n'en trouve pas et brusquement fait décliner à la prévenue ses noms et qualités. Puis, brusquement, l'œil impérieux :

— Vous êtes, dit-il, accusée de recrutement.

— De quoi ? fait Yette sincèrement étonnée.

— D'avoir fait passer plusieurs jeunes gens au front.

— Moi ?

— Vous !

Un silence que le juge s'imagine être solennel :

— C'est pour me dire ça que vous m'avez fait poser pendant soixante-six jours ? ricane Yette...

Au fond, elle se dit avec quelque inquiétude que peut-être on a eu vent, à la police, du départ de son amant.

— Vous comprenez mal vos intérêts en n'avouant pas, dit le juge ; ces jeunes gens ont avoué...

Le pluriel a déjà rassuré Henriette.

— Quels jeunes gens ? interroge-t-elle à son tour.

— Vous le savez mieux que moi, repart l'autre avec une parfaite assurance ; c'est donc à vous de me le dire.

— Eh bien, elle est forte celle-là ! s'exclame Yette qui s'est accoudée sur la table et dévisage le juge d'un regard hardi et narquois ; non, vrai, vous en avez de bonnes !

Et tout son visage, toute son attitude, son regard, l'intonation de sa voix disent :

— Vous me prenez donc pour une imbécile ?...

Henriette s'amuse vraiment d'avoir affaire à un juge si peu fort ; on lui a

évidemment donné le plus bête de la compagnie...

L'autre se décontenance devant la lumière égayée de ces yeux et s'emporte :

— Prenez garde ; nous connaissons des moyens de faire avouer...

— De me faire avouer quoi...

— Les faits dont vous êtes accusée.

— Quels faits ?

— Le recrutement.

— Connais pas.

Il n'écoute plus. Il feuillette un dossier, sur le tapis vert. Après un long silence :

— Et la « Libre Belgique » ?

— Qu'est-ce que c'est, la « Libre Belgique » ?

— Vous n'allez pas dire que vous ne connaissez pas la « Libre Belgique » ?

— C'est un café ?... Non ?... Ah ! oui, oui, oui, oui, attendez, je sais : c'est un journal... j'en ai entendu parler...

— Vous voyez bien...

— Je vois bien quoi ?

— Que vous savez ce que c'est que la « Libre Belgique »».

— Ce n'est pas pour cela que vous m'avez fait arrêter, tout de même.

— Pour cela et pour le reste...

— Quel reste ?...

— Je vous prie de répondre autrement que par des questions ; c'est moi qui interroge ici ; si vous l'oubliez encore, je vais vous faire reconduire dans votre cellule.

— Je ne dirai plus rien...

— Que quand je vous questionnerai.

— Que quand vous me questionnerez, c'est entendu.

Le juge replonge les yeux dans son dossier, s'y absorbe longuement et, enfin :

— Vous persistez à nier pour le recrutement ?

— Oui, répond simplement Yette.

— Pourtant, les rapports de police sont accablants. On vous a vue souvent en rapport avec des gens qui manifestement s'occupent de faire franchir la frontière à des Belges en état de porter les armes. Je tiens en mains une pièce établissant que vous faites ce métier depuis le commencement de la guerre...

Henriette saisit le mot au vol. Ce fut plus fort que sa prudence ; quelque chose se cabrait en son dedans qui était l'impertinence et la blague liégeoises. Et, belle de candeur et d'innocence, elle demanda au juge :

— Quelle guerre ?

L'autre en demeura stupide, la bouche ouverte ; puis la colère lui envoya un flux de sang au visage... Il sonna. Un soldat parut.

— Reconduisez Mademoiselle dans sa cellule.

Et, brusquement alors, Henriette fut secouée d'un rire irrésistible, du fou rire : ce rire partit telle une fusée, s'épandit en gerbes, en pluie sonore... ; des larmes mouillaient à ce point ses yeux congestionnés qu'elle ne voyait plus le soldat qui lui indiquait la porte.

Et l'Allemand eut la sensation que cette joie ailée, cette joie vocalisée, cette joie impertinente et légère, vengeait brusquement toute une race crispée, douloureuse et brave, du conquérant botté, du vainqueur épais, méprisable et méprisé !

MONSIEUR POL

MONSIEUR POL

MONSIEUR POL

Il y avait deux mois, en janvier 1916, que le sergent habitait chez les Van Cappellen, dont la maison à un étage carrait sa forte toiture de tuiles rouges sous les branches des hauts ormes de l'accotement, à deux portées de fusil (ancien style) de l'entrée de Courtrai. Ce sergent était un gros homme, réjoui à ses heures, coléreux à d'autres, toujours soufflant, renâclant et reniflant, aimant la cuisine abondante et les larges lampées. Il montrait à ses hommes une bonté sèche et bourrue. Au fond, il les aimait; dans leur obéissance abêtie par la discipline, ces soldats avaient pour lui une sorte d'affection confiante.

Le sergent se levait à 6 heures, sautait du lit qu'on lui avait aménagé dans la meilleure chambre de la maison, enfonçait avec fracas ses pieds dans ses bottes énormes, dont le cuir roux réapparaissait sous le cirage, se frottait la face d'un coin de linge trempé dans le pot à eau, endossait en deux minutes son uniforme et, lourd, les yeux gras et jaunes, sentant encore la chambre close, s'attablait devant le café au lait et les tartines épaisses qu'il mâchait à dents lentes, puissantes et mesurées, comme un cheval qui broie sa nourriture.

Il pestait volontiers, à cette heure matinale, contre la corvée qui le jetait hors de son lit bien chaud et l'envoyait dehors, dans la neige, le gel ou la pluie.

— Les officiers, disait-il, sont des voleurs et des cochons; ils reçoivent une paie mensuelle de 250 mark pour ne rien faire, tandis que nous, sous-officiers, qqui faisons leur besogne en plus de la nôtre, nous touchons tout juste 67 mark!

Il répétait obstinément cette allégation; c'était pour lui une vérité essentielle qu'il était bon de proclamer, chaque fois qu'on en avait l'occasion, afin d'édifier le civil.

Les Van Cappellen s'habituèrent bientôt à leur pensionnaire qu'ils appelaient Monsieur Pol, ayant lu son nom sur les lettres qu'on apportait pour lui : il prenait les enfants sur ses genoux, racommodait leurs joujoux, leur fabriquait des cerfs-volants ou recousait le ventre déchiré de leur poupe-marianne; il donnait un coup de main au mari pour fendre du bois ou pour déplacer un meuble; un jour, il entra dans la cuisine, mit un tablier bleu et enseigna à Mme Van Cappellen l'art de faire une salade de museau de bœuf, d'oignons, de betteraves et de confiture de groseilles.

Le soir, les coudes sur la table, fumant sa pipe de porcelaine au corselet étranglé, et sirotant un « schnapps », M. Pol

[illegible]

[illegible]

parlait aux Van Cappellen de sa bonne amie, caissière dans une brasserie de Leipzig, des misères du service et de ses quatre frères, dont deux avaient déjà été tués à l'armée; alors, ses gros yeux ronds s'immobilisaient comme s'ils eussent soudain regardé quelqu'un d'invisible, le monstre accroupi, sanglant et difforme, dans l'inconnu — et il disait : « C'est la guerre ! » Il le disait d'un air résigné, de l'air d'un homme à qui l'on a défendu de comprendre et de raisonner là-dessus. Il s'inclinait devant cette fatalité; « ich muss » : je dois... Il se jetait dans le gosier le fond de son verre, se renversait sur le dossier de sa chaise, soufflait, reniflait et renâclait, puis poussait sa fumée très fort, comme si elle devait emporter son souci.

***

Une après-midi, on fut bien étonné de le voir arriver à une heure où, d'habitude, il était de service : il était congestionné et tapait ses bottes sur les briques comme pour les enfoncer; il annonça aux Van Cappellen qu'il allait partir pour l'Yser et qu'il était foutu — et il agitait le papier qui lui avait apporté la nouvelle !

Ce que Monsieur Pol ne disait pas, c'est qu'il s'était offert, trois jours auparavant, une de ces saoûleries totales par quoi il tâchait, lorsqu'ils le travaillaient trop fort, d'oublier ennuis et chagrins. Il s'était attardé dans des cabarets louches de Courtrai avec d'autres sous-officiers et, entêté comme tout pochard, n'avait plus fait que répéter, une fois déclanché le grand ressort de l'ivresse :

— Les officiers sont des voleurs et des cochons : ils touchent 250 mark par mois, alors que nous autres...

Vainement on avait essayé de le faire taire; on choquait les verres, on buvait, il s'essuyait la bouche d'un revers de main, le regard perdu dans le vide; puis, quand une nouvelle tournée encombrait la table, il reprenait, en saisissant sa goutte, les sourcils froncés, le front obstiné :

— Les officiers sont des voleurs et des cochons...

Une patrouille avait fini par l'emmener à la Kommandantur où on l'écroua pour ivresse et injures aux supérieurs : c'est à la suite de cette aventure qu'il avait reçu l'ordre de partir pour l'Yser.

Ses hommes vinrent le voir chez les Van Cappelen comme on va voir un malade que le médecin a condamné, et ils lui serrèrent la main en silence, fortement, gravement. Quand il partit, il pleurait et s'arrachait la barbe; il étreignit ses hôtes, il embrassa les enfants.

***

Monsieur Pol ne fut absent que douze jours. Un matin, les Van Cappellen le virent revenir sale, maigre, jaune, la face terreuse, vieilli de dix ans, un bras en écharpe, une couche de boue séchée sur son uniforme en haillons. Il dormit quarante-huit heures sans désemparer. Quand on le pressait de raconter ce qui lui était arrivé, il refusait avec un grand geste qui bannissait, un geste qui disait : « il ne faut pas penser à ces choses-là... ». Ce ne fut qu'un mois après qu'un soir il causa avec les Van Cappellen, évoqua le cauchemar : la plaine

couverte d'une eau vaseuse qui se frangeait d'une écume jaune à des arêtes imprécises du sol ; des arbres et des buissons battus par un vent gelé et grelottant dans les flots ridés et pressés ; ça et là une chaussée dominant de quelques pieds la nappe mouvante et traîtresse qui couvrait et cachait semblablement les simples sillons de la charrue et les fossés profonds où hommes et chevaux glissaient et disparaissaient, gobés, bus, digérés par l'inondation ; là-bas, une butte, cernée par l'eau, isolée, où des porcs retournés à la sauvagerie s'étaient fait des abris parmi les murs croulants des métairies et vivaient en bandes, bêtes immondes et horribles, nourries depuis des semaines de la charogne des cadavres que le flot poussait vers leur île...

Sur les chaussées, les Allemands poussaient de l'artillerie, essayaient de la mettre en batterie et quand, après des heures d'efforts, des dépenses surhumaines d'énergie, ils arrivaient à caler les roues sur des poutres amenées à pied d'œuvre à quel prix !, une volée de chrapnells partis du fond ténébreux de l'horizon, vomis par des pièces dont on ne pouvait même pas soupçonner la position, venait s'abattre sur l'ouvrage, jetait la panique parmi les hommes et les chevaux ; la chaussée était trop étroite pour tourner les attelages ; on reculait comme on pouvait, au milieu des hurlements des bêtes, des officiers, des blessés, des soldats poussés à l'eau, tandis que les chevaux effarés et furieux se cabraient, ruaient, cassaient leurs traits, écartelaient les timons.

Pendant dix jours, Monsieur Pol avait vu ça ; chaque soir il s'était étonné d'être encore en vie ; chaque matin il avait eu la conviction qu'il vivait ses derniers moments.

Un matin qu'il était de tranchée, il s'était aperçu tout à coup que sa main gauche devenait d'un bleu noir ; il lui semblait qu'elle fourmillait d'insectes et qu'elle pesait au bout de son bras d'une manière tout à fait singulière : il avait reçu une balle dans l'avant-bras ! D'où ? De qui ? Comment ? Il ne chercha pas une seconde à le savoir : il bénit Dieu qui était visiblement avec lui et courut se faire panser au dispensaire. Et, deux heures après, muni d'une feuille de route qui le renvoyait dans son ancien cantonnement de Courtrai, il marchait vers la plus proche gare du chemin de fer, alerte et allègre, sifflant comme un merle, emportant sa blessure tel un trésor.

***

La convalescence fut, après cette infernale vision de l'Yser, d'une paix délicieuse ; fumant avec paresse, buvant en savourant chaque lampée, couché dans un fauteuil qu'il faisait rouler dans le soleil chaque fois qu'un pâle rayon égayait la fin de cet hiver terrible, béat, épanoui, reprenant avec la rapidité d'un porc à l'élevage sa graisse perdue, Monsieur Pol fut le plus heureux des hommes vivant à cette époque dans les Flandres. C'était presque avec un sourire que, de temps en temps, il disait, comme si un déclic eût joué dans sa cervelle : « Les officiers sont des cochons et des voleurs ; nous n'avons que 67

mark par mois, alors qu'ils touchent 250 mark. »

Un jour, vers les 2 heures, à travers les volets de la chambre commune où il se délectait, étendant devant le feu clair ses pieds déchaux, il entendit s'arrêter, devant la maison, les fers d'un cheval lancé au trot; son capitaine entra dans la pièce, la main tendue, avec, sur les lèvres, un sourire que Monsieur Pol ne s'était jamais vu adresser :

— Camarade, dit l'officier, l'Empereur a voulu honorer le courage dont vous avez fait preuve à l'Yser : vous êtes nommé sous-lieutenant!

Monsieur Pol resta béant; le monde lui paraissait renversé : quelque chose d'immuable et d'intangible était bousculé; la barrière redoutable qui le séparait, lui, sous-ordre, du monde privilégié, hermétique, des chefs, venait d'être abattue pour lui : il était maintenant de la même race supérieure, de la même essence rare que le capitaine! Le serviteur battu, le chien silencieux, empressé et servile, avaient vécu : il comprit surtout que l'Empereur lui enlevait désormais la gamelle et le faisait servir dans une assiette, avec une nappe, à une table où l'on buvait régulièrement du vin et où l'on mangeait de bonnes choses, appelées de noms inconnus!

Par la porte entrebâillée, les Van Cappellen virent le capitaine donner l'accolade au sous-lieutenant Pol.

⁂

Le bras toujours en écharpe, plutôt en prévision des réquisitions prochaines que par nécessité chirurgicale, Monsieur Pol alla faire visite, l'après-midi, aux officiers ses collègues. Il partagea leur dîner et se sentit fort dépaysé, malgré le bon accueil; on lui porta un toast auquel il ne put répondre; il but comme un templier et se trouva, la nuit venue, copieusement saoûl. Titubant, battant les murs, le cerveau fumeux, il retourna dans les estaminets où fréquentaient les sous-officiers de la garnison. Comme il portait encore leur uniforme, ils mirent une mauvaise grâce, à base de dépit et d'envie, à le traiter selon son nouveau grade. Il ne s'en aperçut pas et les gorgea d'eau-de-vie et de bière, affectant de les traiter comme si rien n'était changé, répétant qu'il brûlait ses culottes de sergent et qu'il fallait boire tous ensemble en frères, avant qu'il qu'il achetât son nouveau costume.

L'heure de la fermeture des débits de boissons avait sonné depuis longtemps qu'ils se trouvaient encore, à quatre camarades, dans l'arrière-salle de l'estaminet, dont les volets avaient été clos par crainte du guet.

Vainement, le patron de l'établissement les pressait de s'en aller : Monsieur Pol levait jusqu'au plafond ses épaules massives et assénait sur la table de grands coups de poing :

— Laissez-moi tranquille, bégayait-il, et n'ayez pas peur : je suis officier; si une patrouille arrive, je la flanque à la porte.

Et il s'efforçait de s'introduire encore un verre de genièvre dans le gosier. La lampe charbonnait, l'obscurité envahissait la salle enfumée; Monsieur Pol ne savait pas bien si c'était le trouble de l'ivresse ou l'état de la lampe qui accroissait ainsi l'ombre autour de lui.

Personne ne parlait plus; les tempes congestionnées de Monsieur Pol battaient à grands coups pressés et son esprit flottant croyait reconnaître le sourd et profond ébranlement des coups de canon, les secousses pesantes et lointaines de l'artillerie en action, toute la musique, en écho, des obus, des mines, des schrapnells et des bombes dont, nuit et jour, avec une violence diverse mais incessante, l'atmosphère était ébranlée. La fantasmagorie de l'ivresse pervertissait ses sensations; s'étant levé pour atteindre une allumette, il lui sembla que ses pieds, au lieu de se poser sur le plancher résistant, s'enfonçaient dans la bourbe, comme au front de l'Yser et que ses jambes mollissaient sous lui, comme quand les obus s'abattaient à l'improviste sur les digues incertaines; à partir de ce moment, il ne fut plus qu'un mannequin à qui l'alcool faisait faire des gestes.

Le voyant aussi mûr, les trois camarades le pressèrent de plus belle de rentrer au logis, mais il les regardait sans répondre, souriant et abêti.

L'un d'eux lui hurla dans l'oreille :

— Ce n'est pas convenable pour un officier de se mettre dans des états pareils.

Alors, brusquement, il devint furieux; il se mit tout debout d'un sursaut, empoigna sa chaise par le dossier et, la levant dans un geste d'exterminer le monde, il cria :

— Les officiers, c'est des cochons et des voleurs! C'est moi qui vous le dis, moi qui suis lieutenant, et le premier qui me soutiendra le contraire, je le traite comme ça...

Et d'un geste, à travers la porte demeurée ouverte de l'arrière-salle, il lança sa chaise dans les carreaux de la devanture.

Au bruit, la patrouille arriva; le patron lui ouvrit précipitamment l'huis et les quatre hommes du guet emmenèrent Monsieur Pol, le portant presque. Il gueulait éperdûment :

— Tous des cochons! Tous des voleurs!

Dans la rue, il eut un nouveau sursaut, ramassa son énergie et se débattit si fort qu'il abîma la figure aux hommes de la patrouille. Dans la bagarre, un des soldats lui asséna un coup de crosse sur la nuque; il s'affaissa; on prit le chemin du cachot communal, en le transportant à la vache morte, la tête pendante.

Vers le matin, après quelques heures de sommeil, il eut une sorte d'accès alcoolique et fit retentir tout l'édifice des coups de pied, de poing et de tête qu'il envoya dans la porte et des cris, mille fois répétés, de voleur et de cochon.

Il comparut devant le conseil de guerre, et fut condamné à la dégradation et à deux mois de cachot. Comme le gouverneur de la ville voulait garder sous la main tout ce qui était bon à envoyer au feu, il jugea utile de lui faire faire sa prison au cachot communal.

***

Deux mois après, jour pour jour, les Van Cappellen virent revenir chez eux Monsieur Pol, non plus en sous-officier, non pas sous-lieutenant, mais en simple

fantassin. Il avait le teint reposé, l'œil clair, les joues empâtées par la graisse blanche de l'oisiveté. Il n'était pas gai. Il tomba assis sur une chaise et raconta son aventure, cette saoûlerie imbécile que les Van Cappellen connaissaient d'ailleurs aussi bien que lui, car elle avait fait scandale dans le civil comme dans le militaire. Et il pleurait à la façon des hommes lourds et grands, chez qui, semble-t-il, la puérilité augmente en raison du poids et de la taille ; il pleurait à grosses larmes rondes, en éclatant de rage ou de chagrin ; il semblait que ses yeux fussent des fontaines inépuisables ; de temps en temps, il se fourrait dans la bouche son mouchoir de coton bleu, comme pour y bloquer les cris et les sanglots, puis il levait à la fois les deux genoux en l'air pour atteindre les sommets du désespoir et les laissait retomber lourdement.

Van Cappellen, effaré de ce qu'un homme pût pleurer tant que ça à lui tout seul, lui versa un grand verre de genièvre que l'autre ne prit pas tout de suite, noyé et comme vautré dans ses pleurs. Enfin, il se décida, balaya ses orbites de la largeur de ses paumes, renâcla, renifla, souffla comme un chien qui sort de l'eau et leva vers la lumière le verre plein de la bonne liqueur limpide. Il en but la moitié, s'affermit et mit d'un geste délibéré son mouchoir dans sa poche.

Et, brusquement, au contact d'un objet que sa main y rencontra, il se mit à rire presque aussi fort qu'il avait pleuré.

Béants, les Van Cappellen le regardaient, tendus en points d'interrogation.

— Ceci, dit-il, est le plus comique de tout... Figurez-vous... qu'à cause de ma conduite à l'Yser, le kaiser a voulu me faire un cadeau. Le cadeau était en route quand le tribunal a prononcé ma dégradation...

Il suffoquait, congestionné par le rire ; il dit entre deux gloussements :

— Je l'ai reçu dans ma prison, hier matin.

Et, tirant de sa poche une petite boîte rouge qui contenait la croix de fer, il épingla l'insigne sur sa poitrine.

LE VOYAGE DU Dr LAVENUE

LE VOYAGE DU Dr LAVENUE

LE VOYAGE DU Dr LAVENUE

Le docteur Lavenue raconta :

— Plusieurs parmi vous savent que j'ai gardé des intérêts, à Liége, dans la clinique à laquelle j'ai consacré les premières années de ma carrière médicale. Habitant Bruxelles, je me rends à Liége régulièrement une fois par semaine, le lundi. La guerre a compliqué ce voyage hebdomadaire comme elle a compliqué tant d'autres choses ; vers la fin de 1917, particulièrement, il était devenu presque impossible de faire le trajet par chemin de fer : on partait de Bruxelles aux premières heures du matin pour arriver le soir à Liége, debout dans un couloir parmi des colis éparpillés, des enfants geignants, des valises entassées ; le wagon ressemblait à une salle d'attente d'émigrants.

Après plusieurs mésaventures que me valut le train, je me décidai à essayer du tramway vicinal. Il partait à 7 h. 1/2 de la place Dailly, à Schaerbeek, et arrivait vers midi à Haut-Pré. Ce n'était pas rapide ; mais, au moins, on était sûr de l'heure du départ et à peu près sûr de l'heure de l'arrivée.

Ce matin-là, donc, par un vent frisquet de novembre qui relevait le col des pardessus et enfouissait dans les poches des mains gourdes et rouges, je pris place dans l'une des voitures du long convoi en partance ; elle était divisée par une cloison ; j'eus la chance de me caser dans le compartiment des non fumeurs. J'avais pour compagnons de voyage deux hommes jeunes et chauves et une dame sans âge : trois personnes qu'on devinait d'une parfaite insignifiance.

J'avais pris au hasard dans ma bibliothèque les « Sièges de Rocroi » et je me mis à lire dès que le vicinal démarra. Nous roulions depuis une heure sans incident, lorsque la porte de communication s'ouvrit : un homme de quarante ans, à la figure volontaire, le teint brouillé de bile, des paupières rouges très mobiles sur des yeux perçants, entrait dans mon compartiment : je ne lui jetai qu'un coup d'œil distrait, le coup d'œil avec lequel on dévisage un passant indifférent, et je me remis à mon livre. Le nouveau venu s'était piété devant la voyageuse et j'entendis qu'il lui demandait ses pièces d'identité. Je me mis aussitôt en devoir, prévoyant pour moi la même demande, d'extraire de mon portefeuille mon « Personal-Ausweis ». Il vérifia celui de la dame et des deux voyageurs et, s'adressant à moi, d'une voix sèche et sans timbre :

— Vos pièces d'identité.

Sans cesser de lire, je lui tendis la

LE VOYAGE DU 3e LAVERGE

carte, gardant la main ouverte dans sa direction pour qu'il me remît la pièce quand il l'aurait examinée. Comme l'examen n'en finissait plus, je me décidai à replier ma main qui se fatiguait; au même moment, l'homme eut un mouvement nerveux de tout le corps, si brusque et si marqué que je le regardai surpris.

Son masque exprimait la colère. Il me lança un mauvais regard; je pressentis que quelque chose de désagréable allait m'arriver.

— Vous habitez la rue Crespel?

Je pris sagement le parti de donner le moins possible prise à une attaque que je sentais menaçante.

— Oui, dis-je.

L'acuité de son regard augmenta; je remis le nez dans mon livre pour ne pas céder à la tentation d'obliger ses yeux à lutter avec les miens.

— Je vous parle! dit-il, la voix tremblante d'une colère plus concentrée.

— Je l'entends bien, répondis-je sans lever les yeux.

— Où cela se trouve-t-il, la rue Crespel?

— Au quartier Louise.

Il éclata :

— Vous ne ferez pas le malin avec moi! cria-t-il, sur un diapason qui mit aussitôt l'émoi dans les deux compartiments de la voiture.

Je compris que ma lecture l'exaspérait et je fermai mon livre.

— A Bruxelles, vociféra-t-il, on ne dit pas quartier, on dit faubourg.

— Faubourg d'Ixelles, quartier Louise, dis-je : je ne vous ai pas nommé le faubourg parce que la carte que vous avez en mains vous renseignait sur le faubourg.

Il fut un court instant décontenancé par cette réponse logique. Cela l'aida à prendre un temps pour dire :

— Je suis le chef de la police civile de Hasselt.

Il prononça ces mots comme on déploie un drapeau. Toute l'Allemagne de la guerre était dans cette phrase et dans la façon dont il la prononça. Elle affirmait l'autorité et, plus que l'autorité, l'arbitraire. Elle disait que le chef est d'airain et que tout ce qui est au-dessous de lui est poussière. Elle disait que la police est, en pays occupé, plus forte que l'armée à côté de laquelle elle agit en liberté, pour son compte. Elle disait : « Comprends-tu maintenant, civil imbécile, dans quel chausse-trappe tu viens de te fourrer et ne te sens-tu pas effrayé en le constatant? ».

Tout cela s'avéra pour moi avec force et netteté : un éclair venait d'illuminer, jusqu'aux coins obscurs, l'aventure que je courais.

Brusquement, et à ma grande surprise, il sortit sans rien ajouter. Mais ce fut ce qu'on appelle au théâtre une fausse sortie : il rouvrit la portière de la plateforme, revint vers moi, me cria dans la figure : « Je vous apprendrai à faire la bête ».

Puis il referma et disparut.

— Quelle brute! dit la voyageuse.

Mais les deux voyageurs ne levèrent même pas les yeux sur moi : ils étaient de ceux qui ne voient et n'entendent que quand ils sont formellement obligés d'entendre et de voir : leurs figures de bois disaient leur volonté bien arrêtée

de ne pas se mêler de cette histoire d'allemand.

Je me surprenais à sourire de cette pusillanimité quand, sur la plateforme, la silhouette autoritaire du chef de la police civile de Hasselt reparut; il poussait devant lui un soldat qu'il introduisit dans le compartiment et, me désignant :

— Surveillez cet homme! lui dit-il.

Le soldat, un gros garçon abêti par trois ans de discipline de guerre, s'adossa à la porte de communication et se mit en devoir de me garder à l'œil, avec le même intérêt que si on lui avait commandé de surveiller un fromage ou de suivre du regard les aiguilles d'une pendule.

Le chef, pour me surveiller du côté opposé, alla fumer un cigare sur la plateforme. J'étais cerné. Le tram roulait à travers la campagne dépouillée et soufreteuse; le machiniste sifflait éperdument sans qu'on sût pourquoi; sans doute s'amusait-il à faire envoler les corbeaux. Et moi je me disais :

— Voilà, jusqu'à Liége, deux compagnons de voyage imprévus...

Cependant, le train arriva à Villers, où l'on trouve la correspondance pour Tongres. Le chef fit un signe au soldat. Celui-ci me dit d'une voix brève et sans accent :

— Heraus!

— Comment, heraus? béai-je, ahuri.

Il répéta de la même voix morte :

— Heraus!

Discuter avec le marche-pied de la voiture ou avec ce soldat, c'était aussi pratique. Je descendis, ma valise à la main. Le vhef nous attendait sur le quai.

— Par ici, indiqua-t-il d'un geste de sa canne.

Et il marcha vers le convoi qui stationnait, en partance pour Tongres.

Je le suivais, le soldat dans le dos.

— Montez, dit-il, quand je l'eus rejoint.

Je tentai une protestation énergique :

— Cela n'est pas possible, dis-je, je vais à Liége où mes malades m'attendent et où je suis absolument nécessaire, vous entendez? Vous vous chargerez d'une lourde responsabilité en interrompant mon voyage.

Il ne parut même pas savoir que j'avais parlé. Il monta dans la voiture devant laquelle nous stationnions et je l'entendis qui enjoignait aux occupants de chercher place ailleurs.

Quand ils eurent déménagé avec une promptitude et dans un silence impressionnants, il dit au soldat du bout des lèvres :

— Faites-le monter là.

Et il s'éloigna vers la salle d'attente.

— Où me conduit-on? demandai-je en allemand au soldat.

Cet homme leva les épaules, de l'air de quelqu'un qui ignore tout et ne se donnerait pas la peine de remuer le petit doigt pour savoir quelque chose. Outil à faire la guerre, il lui était indifférent, comme à tout outil, de connaître à quelle fin on l'employait : pourvu que celui qui se servait de lui eût le droit de se servir de lui, il n'était autre chose dont il se préoccupât. Savait-il seulement s'il était en Belgique, depuis tant

de mois qu'on l'envoyait d'Autriche en Pologne et de Russie en France ?

Le chef sauta dans la voiture au moment où le tram se mettait en marche.

— Déshabillez-vous ! laissa tomber sa lèvre dédaigneuse, dont le bourrelet violâtre me fit songer au croupion des volailles plumées.

— Vous dites ?

— J'ai dit : déshabillez-vous ! répéta-t-il en criant.

J'enlevai mon pardessus, puis mon veston. Il les fouilla et déposa sur la banquette ce qu'il y avait trouvé : deux mouchoirs, des cigarettes, mon livre, un crayon, mon portefeuille. Il tâta celui-ci sans l'ouvrir, avec le sourire de l'inquisiteur qui tient le sort du coupable dans ses doigts. Puis il prononça :

— Continuez !

— Continuer quoi ?

— A vous déshabiller.

J'hésitai juste le temps de me convaincre qu'il n'y avait qu'à obéir. Ce fut encore trop.

— Un peu plus vite que ça !

J'enlevai mon gilet. Il le prit, y trouva de la monnaie et ma montre, et les plaça encore sur la banquette.

— Qu'est-ce que vous avez dans les poches de votre pantalon ?

Heureux qu'il ne me forçât pas à dépouiller ce vêtement, je m'empressai d'en retirer mes clefs.

Il vit ma satisfaction, et quand les clefs eurent rejoint sur la banquette les autres objets :

— Enlevez votre pantalon et votre chemise, jubila-t-il.

Je regardai le soldat avec le déraisonnable espoir qu'il m'apporterait l'appui d'une réprobation. Mais le soldat était en plomb. Je m'exécutai.

— Vos bottines et vos chaussettes.

— Ah ! non ! !

— Vos bottines et vos chaussettes ! hurla-t-il.

Puis, remplissant ses poumons d'air pour souffler plus fort encore :

— Et votre chemise ! Et votre chemise ! ! Je vous apprendrai à faire la bête !

Deux minutes après, je me trouvais nu comme un sauvage des tropiques avant l'arrivée du missionnaire, nu et grelottant devant cet énergumène chaudement vêtu et devant l'outil à fusil qui lui répondait de mon obéissance. La voiture n'était pas chauffée, la bise passait par la porte mal close et la vue, à travers les carreaux, des arbres qui grelottaient au souffle de l'hiver, les racines dans la boue et les brindilles chargées de gouttes glacées, augmentait le froid dont j'étais pénétré.

Il alluma tranquillement un nouveau cigare et s'installa sur la banquette pour examiner à son aise mes dépouilles. Je m'assis sur la banquette opposée, mais il fit un signe au soldat qui me poussa la crosse de son fusil dans les mollets, sans brutalité d'ailleurs. Comme je me mettais debout, brusquement je me rappelai, je ne sais pourquoi, les vers d'Oreste :

Grâce aux Dieux, mon malheur passe mon espérance
Et je te loue, ô Ciel, de ta persévérance !

Et le côté comique de ma situation m'apparut pour la première fois : l'énormité de cette farce me détourna de m'insurger ; c'est d'un œil presque amusé

que, tout nu, je regardai le policier inventorier le contenu de mes poches.

Il sortit mon crayon de sa gaîne de métal, examina celle-ci par transparence, la tapota pour s'assurer qu'il n'en sortirait rien ; il vérifia de même si mes clefs n'étaient pas truquées, ouvrit ma montre, secoua mes mouchoirs, palpa l'une après l'autre mes cigarettes. Et quand il se fut bien assuré qu'aucun de ces objets n'était dangereux, il prit mon portefeuille, le caressa de la main et de l'œil et sourit de nouveau : c'était le bon morceau, celui qu'on réserve pour la bonne bouche.

— Rhabillez-vous, dit-il, d'un ton glacé.

Alors, il prit connaissance, avec la plus minutieuse attention, de tous les papiers de mon portefeuille.

J'achevais de nouer ma cravate quand il avisa ma valise que j'avais glissée sous le banc. Il l'ouvrit. Elle était vide.

— Qu'avez-vous fait de ce qu'il y avait dans cette valise ? demanda-t-il.

— Il n'y avait rien dedans, répondis-je.

Il questionna le soldat.

— Vous êtes certain qu'il n'a pas jeté ce qu'il y avait dans cette valise ?

Le soldat fit un large geste affirmatif.

— Pourquoi voyagez-vous avec une valise vide ?

— Elle me sert à rapporter différentes choses de Liége à Bruxelles.

— Quelles choses ?

— Différentes choses.

— Vous mentez.

Je ne me sentis point offensé par ce « Vous mentez ! », deux mots cependant que l'on n'aime pas à se laisser adresser par personne. Mais si je n'en sentis pas l'offense, j'en éprouvai de l'agacement, et ce fut avec une vivacité qui me surprit moi-même que je répondis :

— Eh bien, je voulais rapporter du lard, du boudin, du fromage de Herve, voilà !

Je lui avais crié le fromage de Herve sous le nez. Il plongea sa figure dans les profondeurs du sac et beugla :

— Taisez-vous !

Quand sa face revint au jour, elle rayonnait :

— Et ça ? dit-il.

Il avait trouvé dans un coin de la valise quelque chose qu'il étendait sur sa paume. Je me penchai : c'était un grain de blé.

Il affirma :

— Vous faites le commerce de froment !

— Moi ? !

— Vous ! !... Non ? Voulez-vous m'expliquer comment ce grain se trouvait là ?

— Je n'en sais rien ; il y était peut-être avant la guerre... Ah ! non, je me rappelle : j'ai rapporté un jour du grain pour faire du café...

Il sourit d'un air supérieur :

— Vous ne faites que vous contredire. Ça n'a d'ailleurs pas d'importance. Votre affaire est « déjà » claire. Elle exige une enquête, c'est tout ce qu'il me faut.

— Puisque vous ne croyez pas ce que je vous dis, je ne vous répondrai plus.

Et, prenant sur le banc mon livre, je l'ouvris et fis mine de me remettre à la lecture.

Le livre, en s'ouvrant, déplia une carte : celle du siège de Rocroi. Il sauta dessus, vit le mot « Rocroi » écrit en

grandes capitales dans un angle et triompha :

— Vous faites aussi de l'espionnage militaire !

— Mais c'est l'histoire de la campagne de Rocroi, en 1643 !

— J'examinerai ça quand le moment sera venu... quand je croirai que le moment sera venu.

Et mon livre disparut dans sa poche de côté.

A chaque arrêt du tram des figures, en quête d'informations, rôdaient autour de la voiture ; l'histoire de mon arrestation circulait parmi les voyageurs e ameutait les curiosités.

Ce fut au moment où nous quittions une des dernières stations avant Tongres que l'interrogatoire entra dans sa phase la plus critique comme la plus invraisemblable. Le grand inquisiteur de Hasselt tira d'abord de mon portefeuille un bas de lettre sur lequel étaient inscrits le nom et l'adresse d'une de mes malades de Verviers.

— Pourquoi avez-vous déchiré le haut de cette lettre ?

— Parce que je n'avais besoin que de conserver le nom et l'adresse et qu'il était inutile d'enfermer du papier inutile dans mon portefeuille.

Il classa le papier :

— Nous ferons vérifier à Verviers.

Je répondis :

— C'est ça. Je vous faciliterai vos recherches dès que vous m'aurez remis en liberté.

Il répondit par une phrase dont le sens énigmatique plissa de jubilation sa patte d'oie :

— Avant ça, je vous apprendrai à faire la bête.

Sans s'expliquer davantage, il tira ma carte d'identité et, les yeux sur son texte pour contrôler mes réponses :

— Comment vous appelez-vous ?

— Lavenue.

— C'est exact. Votre prénom ?

— Léon.

— Vous mentez !

— Je ne m'appelle pas Léon ?

— Vous vous appelez Jean. Ou, du moins, la personne dont vous avez volé la carte d'identité s'appelle Jean.

Il se pencha vers le soldat et lui fit épeler :

— Est-ce Jean ou Léon ?

— C'est Jean, dit le soldat.

Il me tendit la carte à son tour en cachant de ses doigts toutes les autres annotations manuscrites. Je dus convenir avec étonnement que, grâce à la mauvaise écriture de l'employé qui avait rempli les blancs, on pouvait lire Jean aussi bien que Léon.

— Il est possible de lire Jean, dis-je ; mais on peut lire aussi Léon et mon nom est Léon.

Il sourit, tel Achille recevant des conseils d'un Myrmidon.

— Quels sont vos autres prénoms ? poursuivit-il, le nez sur la carte.

Il me fallut faire un effort de mémoire pour reconstituer tout le jeu de prénoms inutiles dont ma famille, suivant l'usage, avait encombré mon état civil.

Mon hésitation le fit se pâmer de satisfaction. Brusquement les trois dénominations me revinrent :

— Je m'appelle, dis-je, Arthur-Constant-Joseph.

— Vous mentez! hurla-t-il, positivement transfiguré de joie! Vous mentez!! Vous vous appelez Caj!!!

Il n'y avait plus place en ce moment dans mon esprit que pour l'ahurissement. Mes forces cérébrales n'existaient plus pour raisonner, pour protester ou pour rire; toutes s'employaient à constituer ce seul état d'âme : la stupidité.

— Moi je suis Caj? dis-je avec une douceur un peu triste... Je suis Caj, moi?

Le son de ma voix m'étonnait; il me rappelait celui de la voix d'un aliéné que j'avais soigné longtemps.

— Vous êtes Caj! affirma-t-il avec une autorité nouvelle.

— Eh bien, c'est bon, lui dis-je, je suis Caj!

— Vous avouez! Ça n'est pas trop tôt!

C'était vrai : j'étais Caj : ma carte d'identité, qu'il me mit de nouveau sous les yeux, se joignait à lui pour l'affirmer; elle portait : « Lavenue, Léon (ou Jean) Caj ».

Je tendis toutes mes forces intellectuelles pour m'expliquer ce Caj et, brusquement, les fils se nouèrent dans ma pensée : « Constant-Arthur-Joseph »! C'était ça! L'employé avait rapproché, pour abréger, les trois initiales de mes prénoms : voilà pourquoi j'étais Caj! Cette découverte me secoua d'une hilarité subite; je me renversai sur le banc, les mains aux côtes, les larmes du rire me brouillaient les yeux — mais pas assez pour m'empêcher de voir le policier verdir de colère et trembler de tout son corps.

C'était la bête fauve folle et déchaînée.

— Ah! vous riez... ah! vous riez!! s'étrangla-t-il. Prenez garde que je ne vous claque, moi! Je vous claque si vous riez encore!

Je vis, à quelques doigts de mon visage, sa sale patte aux ongles noirs, son poing humide, jaunâtre et velu d'animal immonde. Mon sang, comme dit le peuple, mon sang ne fit qu'un tour.

Jamais plus je ne connaîtrai, comme je le connus en ce moment, le besoin de poigner un homme, de le pétrir dans de la force et de la colère. C'est que l'instinct de riposte à l'assaillant est un de nos plus profonds instincts; il existait sans doute dans la nuit de notre âme originelle. Il dépasse tout, il excuse tout. Non, dans de pareils moments, on ne s'embarrasse guère de droit et de raisonnement : les poings se serrent, la gorge se sèche, les objets et les êtres se brouillent devant vos yeux congestionnés; c'est le hasard seul qui décide de vos actes par le jeu adventice des pensées qui se présentent à votre esprit. Heureusement pour moi, ce qui me traversa la tête à cet instant, ce fut l'image de ma femme et de mes deux jeunes enfants... Ne dites pas de mal du mariage et de la paternité : si j'avais été célibataire, on m'aurait expédié en Allemagne après un simulacre de jugement, d'un jugement d'autant plus sommaire qu'eût été mieux établie la voie de fait sur un représentant de l'autorité allemande, en présence d'un soldat, témoin irrécusable. Je parvins à me maîtriser par un douloureux

et — j'ose le dire pour ceux qui me connaissent — par un méritoire effort.

— Prenez garde, à votre tour, lui dis-je avec un calme soudain ; vous avez des supérieurs auxquels on peut encore se plaindre : si vous me touchez, j'aurai recours à eux.

Mon attitude parut l'impressionner. Il arrêta là son interrogatoire : son opinion, d'ailleurs, était faite. Je le compris de reste quand, tout en rallumant son cigare et prêt à passer dans le compartiment voisin, il me jeta :

— Vous êtes arrêté. Vous allez à la prison de Hasselt. Alors, je commencerai mon enquête.

Il ajouta, après m'avoir soufflé sa fumée dans le nez :

— Ça durera cinq, six, sept, peut-être dix jours.

Il ne daigna même pas observer quelle impression cette nouvelle me causait : il eût sans doute pris grand plaisir à contempler ma figure ; mais il jugea probablement que ne pas même me regarder à ce moment était la marque d'un dédain véritablement profond et injurieux, la marque d'un mépris atteignant au maximum du mépris.

Conscient du généreux supplément d'affront qu'il voulait m'infliger, j'affectai à mon tour de ne pas vouloir lui parler et c'est au soldat que je demandai :

— Est-ce que je pourrai télégraphier à ma femme ?

Il entendit ma question au moment où il fermait la porte de la plateforme ; il fit une ouverture pour passer la tête et cria, les yeux hors des orbites :

— Non !... Non ! pas télégraphier... prison tout de suite... cric, crac !

Et il fit le geste de tourner la clef dans la serrure.

Je vis le dandinement de ses épaules heureuses emplir la plateforme, puis gagner par la passerelle la voiture attelée à la mienne.

A Saint-Trond, on change de tramway pour gagner Hasselt. Le soldat me fit entrer dans la salle d'attente et asseoir à l'extrémité d'un banc ; il montrait toujours la même indifférence que si on lui eût donné un colis à garder. Les gens qui occupaient déjà la salle refluèrent à l'autre extrémité, avec une prudence avertie.

J'avais une heure de réflexion devant moi en attendant la correspondance. Elles n'étaient pas gaies, mes réflexions ; ma famille, mes malades, mes affaires, le régime d'une prison que je me figurais, sans grands frais d'imagination, malpropre, puante et glacée, la perspective de devoir me défendre contre la canaillerie perfide et la mauvaise foi du policier, tout cela, joint au sentiment de l'injustice de mon cas et à la certitude de mon impuissance fit naître en moi le désir exaspéré de me tirer des griffes de cet horrible Allemand.

Je le vis qui causait avec un civil à figure de policier, comme la sienne ; sans doute lui racontait-il la bonne manière dont il avait fait marcher un Brubruxellois assez osé pour avoir tenté de « faire la bête » avec lui, car il se tapait sur les cuisses et l'autre riait d'un gros rire approbatif qui salivait dans sa barbe.

En ce moment entra dans la salle d'attente un officier allemand, un aviateur. Il avait l'air d'un sportsman plutôt que

d'un soldat; jeune, dégagé d'allures, la physionomie ouverte, un de ces rares types de Boches dont il nous est arrivé de dire, au cours de la guerre : « Il a plutôt l'air d'un Français que d'un Boche ». Je marchai droit vers lui, sans l'autorisation du soldat qui, d'ailleurs, sitôt qu'il vit que j'engageais la conversation avec un supérieur, retrouva son œil atone et se borna à monter la garde devant le banc où j'avais été assis.

— Monsieur, dis-je en allemand à cet officier — ce fut pour moi une chance inappréciable, mes amis, que ma connaissance très suffisante de l'allemand — monsieur, lui dis-je, je suis médecin et je voudrais vous intéresser au sort de mes malades et au mien.

Il me regarda d'un œil calme, à peine étonné, et me fit un geste bienveillant qui m'invitait à parler.

— Je me rendais à Liége par le tramway vicinal lorsque j'ai eu le malheur de déplaire au chef de la police civile de Hasselt qui réclamait aux voyageurs leurs pièces d'identité. Je vous jure, monsieur, que je n'avais à ce moment aucune intention d'être désagréable à votre compatriote, encore moins de me moquer de lui. Il s'est monté la tête et je crois bien qu'il s'est promis de me susciter les plus graves ennuis. Il me conduit à Hasselt et m'a annoncé son intention de m'y mettre en prison jusqu'à ce qu'il ait terminé une enquête dont le libellé de ma carte d'identité lui a donné le prétexte. Il prétend, contre toute évidence, que cette pièce est fausse.

Je lui répétai mon interrogatoire; il m'écouta avec intelligence et attention.

— Il est bien facile à votre compatriote d'avoir ses apaisements sans m'emmener à Hasselt : il suffirait d'aller à la Kommandantur et d'y téléphoner à la Kommandantur de Liége : on pourra s'y assurer en quelques minutes, auprès des médecins allemands, que j'ai une clinique dans cette ville, que j'y vais régulièrement le lundi et que j'y suis attendu cette après-midi.

L'officier réfléchit quelques instants et me répondit :

— Ce que vous demandez me paraît juste; seulement je ne puis rien par moi-même : la police et nous n'avons rien de commun. Je vais voir si le fonctionnaire à qui vous avez affaire consent à m'écouter. Allez vous remettre sur votre banc.

Il sortit et j'attendis pendant quarante minutes. Déjà le tram qui donnait la correspondance était à quai, les voyageurs avaient quitté la salle pour y prendre place, le soldat grognait : toutes les minutes, il allait s'écraser le nez sur les carreaux de vitre pour surveiller le départ : sans doute devait-il dîner à Hasselt.

Enfin l'officier reparut, suivi du policier.

— M. le chef a téléphoné à Liége, dit l'officier; il ne met plus en doute votre identité.

— Vous êtes libre, mon ami, dit l'autre.

Je fus si ébahi de ce dénouement et du mot « mon ami » que je faillis oublier de remercier l'officier qui déjà s'éloignait.

Le policier me dit, avec bienveillance :

— Allez dîner à l' « Hôtel du Nouveau Monde », c'est le meilleur de Tongres;

vous prendrez le tram de 3 heures et vous serez encore à Liége aujourd'hui. Je vous souhaite bon voyage.

Il me tira son chapeau et s'en alla.

Pourquoi ce complet changement d'attitude? C'est que je n'étais plus à ses yeux une unité dans la foule, une « âme » fongible parmi les six ou sept millions d' « âmes » qui peuplaient la Belgique conquise, le Belge qui avait voulu « faire la bête » et mécaniser un fonctionnaire : j'étais le protégé d'un officier allemand. Une parcelle de la toute-puissance que détenait cet officier s'était égarée, puis fixée sur moi; j'en étais purifié et immunisé; le chef de la police civile de Hasselt se sentait de la déférence pour moi.

CHARLOT

CHARLOTT

CHARLOT

Charlot était un petit Français de 14 ans, né dans un village près de Pont-à-Mousson. Ses parents l'avaient confié depuis quelques mois à un cousin qui habitait Bruxelles et qui, de son état, était coiffeur. Le cousin avait pris Charlot en apprentissage et l'apprenti s'appliquait de son mieux à son métier : il attachait la serviette au cou du client et le drapait dans le peignoir; puis il faisait mousser le savon, en frottait, avec le blaireau, les joues de la pratique; il faisait aussi le « mastic » et effilait les rasoirs ; enfin, il se précipitait quand l'homme qu'on venait de barbifier se levait du fauteuil : vivement, il lui brossait les épaules et le chapeau; quand un bruit clair et métallique annonçait que l'homme venait de laisser tomber deux sous dans le tronc « pour le garçon », il criait d'une voix joyeuse : « Merci bien, Monsieur! » — ainsi le chardonneret chante dans sa cage quand on frotte la fourchette sur l'assiette — et toute sa figure s'éclairait d'un sourire.

Charlot était fort petit pour son âge; sa tête était trop grosse pour son corps; il avait des mains si mignonnes qu'il ne distendait qu'avec peine les branches du ciseau — et le cousin avait dû lui faire fabriquer un petit banc sur lequel il montait quand il avait à savonner un client un peu grand. Les gens souriaient à le voir si bas de taille; pourtant, comme il était très propre, que son œil était malin et son geste en même temps doux et vif, plusieurs avaient déjà consenti à se laisser raser par lui et, sur dix barbes, il n'avait fait qu'une entaille, ce qui est très bien pour un débutant. Il avait aussi fait une coupe de cheveux à des écoliers et le maître n'y avait que peu retouché.

Le cousin venait donc d'écrire aux parents de Charlot qu'il était fort satisfait de lui quand, brusquement, la guerre éclata.

Il ne pouvait être question de renvoyer Charlot dans sa famille puisque son village risquait de se trouver pris des premiers dans la ligne de feu. Et voici que le cousin, ancien sous-officier des carabiniers, reçut l'ordre d'aller rejoindre son régiment. Pour que son « salon » ne fût pas fermé, il le passa à l'un de ses anciens ouvriers; celui-ci promit de garder Charlot qu'il nourrirait et logerait et à qui il continuerait d'enseigner le métier; le cousin pensait, comme tout le monde, que la guerre ne durerait jamais que deux ou trois mois, bien comptés.

Cela n'empêche que Charlot fut bien

triste quand son bon cousin l'embrassa pour partir se battre; il l'accompagna jusqu'à la gare du Nord et revint à la boutique en pleurant tout le long du chemin : Ah ! s'il avait eu quelques mois et beaucoup de centimètres de plus, comme il aurait marché allègrement, lui aussi, contre les Allemands ! Mais, trop jeune et trop petit, il n'avait qu'une chose à faire : rester tranquillement au salon de coiffure et apprendre le plus vite et le mieux possible son métier. Il se jura d'être bien raisonnable, de se montrer bien poli vis-à-vis du nouveau patron et d'attendre ainsi la fin de la guerre, c'est-à-dire la victoire de la France. Il ne doutait aucunement que cette victoire fût prochaine et éclatante: dans son pays, on se préparait depuis longtemps à se battre; les gens ne souhaitaient pas la guerre, mais ils étaient agacés par les airs que les Prussiens se donnaient; ils répétaient souvent qu'un jour viendrait où il faudrait passer la bretelle du sac à l'épaule et prendre le fusil en disant : « Allons-y ! ». Le jour était venu maintenant et les Prussiens allaient payer cher leurs airs de toujours manger le monde ! La division de fer était là et Charlot avait vu à Nancy des artilleurs et des dragons tellement grands, tellement braves et tellement forts !... Et il songeait aussi à ses deux frères, soldats d'infanterie tous les deux, petits comme tout le monde dans la famille, mais si malins, si vifs et si courageux !

Pendant les premiers jours, il attendit, à chaque tournée du facteur, une lettre de son village où il serait dit que les Prussiens étaient mis en fuite et qu'on les poursuivait à coups de canons, de mitrailleuses, de sabres et de baïonnettes jusque par de-là l'Alsace et la Lorraine. Hélas ! aucune lettre n'arrivait...

Aucune n'arriva jamais.

Mais les journaux lui apprirent la marche irrésistible des Prussiens et, quand il vit, sur la carte, combien loin derrière eux ils avaient laissé son village, il fut épouvanté !

Il ne dormait plus, il ne mangeait plus. Jamais il ne souriait. Il vivait comme hébété dans le malheur. Quand les clients essayaient de le consoler, il sentait ses yeux s'obscurcir et de grosses larmes — les larmes faciles, chaudes et abondantes des enfants — lui rouler sur les joues.

Le cousin donna de ses nouvelles jusqu'à la prise d'Anvers. Un jour, on apprit par l'Office des prisonniers, qu'il avait été capturé près d'un fort et emmené en Allemagne au camp de Munster. Charlot fit dès lors deux parts de l'argent du tronc : une pour payer son linge, ses souliers, ses vêtements, son blanchissage et quelquefois un paquet de cigarettes, l'autre pour envoyer des vivres au cousin.

***

Seul dans la grande ville occupée par les Allemands, ignorant si son père, sa mère et ses frères vivaient encore, sans autre camarade que le gros patron flamand qui avait succédé à son cousin et qui n'échangeait pas dix phrases par jour avec lui, ne pouvant compter pour vivre, frêle et mince comme il l'était, que sur le travail de ses mains, et se

sentant à la merci de la mauvaise humeur d'un client, ce petit Français de 14 ans connut des heures bien inquiètes et bien désolées.

Combien de fois sa pensée, s'évadant du salon de coiffure, ne courut-elle pas vers le village natal, caché par tant de montagnes, de vallées, de routes, de bourgs et de rivières et que la fumée des canons enveloppait de voiles impénétrables? Combien de fois, en attendant la pratique, paressant dans l'un des deux fauteuils de la boutique, l'œil perdu dans la grande glace où flottaient les fantômes des jours révolus, où les souvenirs de son enfance passaient comme des fumées, ne s'oublia-t-il pas à évoquer les siens, son toit d'ardoises, le jardin légumier, le mur de pierres sèches du cimetière de l'église sur la crête duquel il courait avec ses camarades au sortir de l'école?

Il se rappelait les farces de ses frères aînés : un jour qu'il s'était endormi dans le foin, ils étaient venus le réveiller en lui disant que le petit homme jaune avec un gros ventre et des pieds verts était entré dans la grange, puis ils s'étaient sauvés en verrouillant la porte; il était demeuré figé de terreur, sûr que le petit homme jaune allait surgir de derrière une botte de paille dans la demi-obscurité! Il le voyait partout, le petit homme jaune : derrière les haies, sous la bâche des chariots abandonnés dans la cour de la ferme, dans la solitude des bois touffus, sous la voûte des écuries à l'heure du dételage vespéral. N'ayant jamais jusque là eu sous les yeux aucun de ces Prussiens dont on parlait si souvent pour les horreurs qu'ils avaient commises en 1870 et pour la rancune qu'on leur gardait, il s'était figuré, dès sa petite enfance, qu'ils étaient semblables au petit homme jaune avec un gros ventre et des pieds verts... Et comme, une fois, à la nuit tombée, sa grand'mère l'envoyait à la cave tirer une cruche de vin blanc, il s'était jeté dans ses bras en pleurant : « Non, ma grand'mère, non... le petit homme jaune!...»; elle avait souri, baisé ses yeux emplis de larmes et commandé à une servante d'aller chercher le vin. Comme il l'aimait encore, cette bonne grand'mère, depuis longtemps enterrée dans le petit cimetière qui bordait l'église... Il revoyait sa figure ratatinée comme une vieille pomme de reinette, son tablier noir, ses cheveux blancs toujours dépeignés et son bâton à bec recourbé qui marchait à côté d'elle comme une troisième jambe, celle sur laquelle elle avait l'air de s'appuyer le plus. Il se sentait encore dans les cheveux la caresse de ses doigts osseux et durs comme de la corne.

Il se rappelait aussi les trottes qu'il faisait dans la campagne, au printemps, sous des ciels grigneux et froids, dans la boue piétinée des chemins, pour aller porter les oignons, le pain et le café à ses frères paissant les vaches dans les prés humides, bien loin derrière la colline qui fermait l'horizon — et comment il était fier de marcher tout petit dans la campagne, son panier au bras, déhanché et courbé sous l'aigre rafale! Ou bien encore, c'étaient les champs de blé qui crépitaient avec un bruit sec et multiple comme des mitrailleuses pour les insectes invisibles, grouillant

dans les pailles, ou bien encore les nids qu'on allait dénicher sur des arbres si hauts que, quand on était arrivé au sommet, on n'osait plus en descendre; ou bien encore les chevaux qu'on enfourchait au retour du labour et qui marchaient dans leurs chaînes; ou bien encore le berger, droit comme un mannequin dans son vieux manteau de soldat, tout rapiécé, et qui contait des histoires merveilleuses qui ne finissaient jamais; ou bien encore...

Mais le timbre de la boutique sonnait et un client entrait qui saluait d'un demi-bonjour ce demi-garçon coiffeur et semblait inquiet de ce qu'on lui eût déjà confié un rasoir. Le petit s'arrachait à ses souvenirs; il s'empressait et disait en montrant le fauteuil :

— Si Monsieur veut bien prendre place... Le temps est bien mauvais aujourd'hui, l'hiver pourrait bien revenir.

Si le client ne répondait pas ou ne poussait qu'un oui évasif, Charlot faisait sa besogne en silence; s'il répondait par une plaisanterie, Charlot riait complaisamment; s'il se mettait à bavarder, Charlot entretenait de son mieux la conversation. Et le blaireau de barbouiller et le rasoir de gratter.

Charlot, levant son outil après les premiers râclements, posait la question traditionnelle de tous les barbiers du monde civilisé : « Le rasoir ne vous fait pas mal ? ». Certains grognaient dans la mousse du savon, quelque chose d'incompréhensible, d'autres n'émettaient aucun son de peur que cet apprenti leur entaillât la peau, s'ils remuaient la mâchoire, et ils faisaient non en roulant leurs orbites de gauche à droite et de droite à gauche; un jour, un homme maigre et bilieux, que la guerre avait sans doute rendu mauvais, lui répondit d'un ton rogue : « Qu'est-ce que ça peut vous faire? Est-ce que c'est vous qu'on rase? Et puis, s'il me faisait mal, votre rasoir, est-ce que je pourrais m'en aller comme je suis? Continuez et laissez-moi tranquille. » De pareilles rebuffades n'impressionnaient guère Charlot; il savait que, dans tous les métiers, on a affaire à des gens mal embouchés et il était trop raisonnable pour ne pas le supporter.

Il travaillait tant et si bien, il faisait de tels progrès qu'un matin le patron se décida à lui confier le charbonnier Trouillebon, la terreur du salon, car il avait une barbe de paille de fer qui faisait sonner le rasoir et en ébréchait le fil. Charlot entreprit M. Trouillebon d'une main assez mal assurée; malgré un savonnage copieux et profond, un savonnage qui eût attendri un fond de cheminée, le poil crissait. Or, quand, après avoir raclé la joue droite, Charlot demanda : « Le rasoir ne vous fait pas mal? » Trouillebon, au lieu d'indiquer du bout du nez une dénégation polie, se remonta un peu dans le fauteuil et, regardant le patron, prononça ces mots mémorables qui firent rougir de plaisir l'apprenti :

— C'est étonnant ce qu'il a la main douce!

Charlot fit le contre-poil et vous termina Trouillebon comme un ange; à peine si, quand il lui enleva la serviette, les joues, toujours terriblement bleues, même après la barbification, gardaient une légère nuance azur : ce lavis léger

qui court, comme un souffle de couleur, sur les paysages de montagnes, aux aubes d'été.

C'était la consécration ; le patron offrit à Charlot une bouteille de lambic et, dorénavant, ne s'occupa plus du travail de son apprenti : quand on avait réussi Trouillebon, on n'avait plus besoin de conseils.

***

Une année passa, puis deux années, puis trois années. La guerre durait toujours ; on massacrait des hommes par milliers en France, en Russie, dans les Balkans, en Asie, voire même au Congo. Les aviateurs de l'Allemagne tuaient au hasard dans les villes au-dessus desquelles ils passaient, des soldats, des vieillards et des enfants dans les bras de leurs mères ; ses sous-marins envoyaient au fond de l'océan les vaisseaux des Etats neutres et les navires-hôpitaux ; ses officiers expédiaient de l'autre côté du Rhin ou vers le front des troupeaux de paysans et d'ouvriers, razziés comme des esclaves dans les villes et les campagnes de la Belgique et du Nord de la France et les obligeaient à travailler en les maltraitant et en les privant de nourriture.

Quand les troupes allemandes étaient contraintes de céder du terrain, elles ne laissaient plus derrière elles ni une maison, ni un arbre, ni un chemin — et souvent le cœur de Charlot se mettait à battre follement dans sa poitrine parce que l'idée venait de le traverser une fois de plus que ses frères étaient morts, que son père était condamné au travail forcé, et que, de sa maison, il ne restait plus pierre sur pierre.

Ah ! comme il aurait voulu risquer de franchir, malgré les sentinelles et les fils de fer électrisés, cette barrière de la frontière hollandaise, de l'autre côté de laquelle il aurait pu communiquer avec les siens !... Comme il aurait voulu avoir un uniforme de soldat, marcher derrière un drapeau, obéir à un officier qui court à l'ennemi, lâcher son coup de fusil sur le Prussien !

Rien à faire ! Charlot, depuis ces quatre années, n'avait pas grandi d'un pouce ; son corps restait noué ; sa tête seule grossissait, tout en gardant des traits réguliers et fins, et de beaux yeux intelligents et tristes.

Tout le quartier s'intéressait au « petit Français » qui, à 17 ans, continuait à monter sur un banc pour faire la barbe à la pratique.

Un matin de janvier 1918, le patron et Charlot attendaient le client en tambourinant sur la glace de la devanture, quand entra un vieux magistrat dont la rosette était l'orgueil du salon de coiffure. Le patron s'empressa, sortit le tiroir qui renfermait des ustensiles spéciaux et se mit respectueusement en devoir de raser cet habitué de marque. Le vieux magistrat se montrait volontiers familier ; il s'était fait raconter plus d'une fois l'humble et triste histoire du petit exilé ; il le renseignait autant qu'il le pouvait sur la situation militaire dans les Vosges. Charlot l'écoutait avec déférence et le patron avec admiration.

Comme ils devisaient paisiblement, la porte s'ouvrit et un sergent allemand pénétra dans la boutique : c'était un

homme comme un arbre, avec des pieds et des mains énormes, le poil roux, les dents éclatantes. Il avait le regard assuré, la voix forte et tapait du talon en marchant.

Il lança militairement un gros « Salut la compagnie ! » auquel les autres répondirent par un bonjour du bout des lèvres, juste la politesse qu'on ne peut refuser.

— Je voudrais me faire faire la barbe, dit-il.

Il s'exprimait en un français presque sans accent, si bien que le patron s'étonna.

— On ne dirait pas que Monsieur est Allemand, dit-il tout haut au magistrat, comme pour inviter le soldat à parler.

— Je suis d'Alsace, dit le sergent en s'asseyant, tandis que Charlot dépliait la serviette qu'il allait lui mettre sous le menton.

— Ah ! ah ! fit évasivement le magistrat.

Le sergent rit bruyamment.

— Pas Alsacien français, précisa-t-il : Alsacien allemand. Les Alsaciens français, ça n'existe que dans les discours et les journaux de France, quoique vous puissiez en croire en Belgique. Si tout le monde avait su cette vérité, nous n'aurions probablement pas eu la guerre et la France n'aurait pas dû être punie.

Pendant qu'il parlait, le magistrat l'étudiait dans la glace et, sans doute, à voir cette face carrée, où se marquait l'obstination de la discipline, il fut convaincu qu'il valait mieux ne pas entrer en discussion.

Mais le coiffeur sentait le besoin de protester, fût-ce timidement :

— On dit pourtant que ce n'est pas la France qui a voulu la guerre, dit-il.

— Ceux qui disent ça ne savent pas ce qu'ils disent, repartit sévèrement le sergent. L'Allemagne est obligée de défendre son droit à l'existence et, comme elle est terriblement forte, elle aura la victoire contre le monde entier, tenez-vous le pour dit.

Alors le magistrat fut agacé et prononça :

— La guerre n'est pas encore finie.

— A la façon dont nous usons du glaive, elle ne peut plus durer longtemps, répliqua le sergent.

Il se tut un instant parce que Charlot lui promenait le blaireau autour de la bouche ; puis quand Charlot se fut mis à lui savonner les joues, il se prit à dire :

— Voyez-vous, Compassion c'est comme Crédit : tous les deux sont morts. Quand on veut gagner la guerre, on ne doit s'arrêter devant rien, sinon ce sont les autres qui ne s'arrêtent pas et alors on est roulé. C'est pour ça que nous jetons des bombes sur Londres et sur Paris. Dans les anciennes guerres, on ne tuait que les soldats, maintenant on doit tuer de temps en temps des civils pour qu'ils aient peur et qu'ils demandent la paix ; tout est bon : la cocotte de Montmartre, le bourgeois de Douvres, les enfants du batelier de la Meuse et les vieilles dames de Calais.

Il se mit à rire lourdement, montrant ses dents blanches, se tassa dans le fauteuil et s'envoya dans la glace un clin d'œil d'homme satisfait.

Le vieux coiffeur ne disait plus rien.

— Quand on est aviateur et qu'on sait tout cela, on a la conscience à l'aise et

on ne se gêne plus. En ai-je vu sauter, depuis que je vole, des hangars et des maisons!... Je pourrais en raconter si j'écrivais mes mémoires!... Naturellement, les premières fois, ça vous fait quelque chose de voir les gens qui se tordent autour des murs comme des vers coupés en morceaux; mais on s'y fait : c'est la guerre... Autant de Français ou d'Anglais tués aujourd'hui, autant de minutes gagnées sur le moment où arrivera la paix...

Charlot avait fini de le savonner. Il passait légèrement et longuement le rasoir sur le cuir.

Le sous-officier profita du répit, mit les mains sur les accoudoirs et, s'étant redressé d'un coup de reins, expliqua avec complaisance, parce qu'il remarquait qu'on l'écoutait :

— C'est dommage que le métier d'aviateur est si dangereux; sans ça, il n'y en aurait pas de plus beau. Un aviateur allemand ne dure que six mois; quelquefois, rarement, quelques chançards comme moi échappent. Moi, je volais déjà avant la guerre; je peux bien dire que j'ai vu tous les fronts...

— Et vous n'avez jamais été blessé? demanda le vieux coiffeur, d'un ton qui laissait percer : «Quel dommage!».

— Jamais... je vous remercie! salua l'autre qui se méprit sur le genre d'intérêt qu'on lui portait. Malheureusement, dans l'armée allemande, il n'y en a que pour les nobles et les hauts gradés : quand un capitaine descend deux jours de suite un avion ennemi, il n'est plus question que de lui dans les communiqués de guerre; quand c'est un soldat ou un sous-officier, c'est à peine si on s'occupe de la chose. Et pourtant, je vous prie de croire que nous en avons fait autant et même beaucoup plus que les comtes et les barons...

Charlot, ayant fini de repasser son outil, effaçait du bout du doigt un peu de mousse, qui ourlait le lobe de l'oreille du sous-officier. Celui-ci renversa la tête sur le coussinet du fauteuil et les yeux au plafond, comme s'il suivait dans les airs un combat d'aéroplanes, continua :

— Tenez, une fois, dans la Meurthe-et-Moselle, mon escadrille avait reçu l'ordre de détruire un village, mais de le détruire jusque dans les fondements des maisons, de ne pas laisser une voûte de cave, parce que nous savions que des habitants y étaient demeurés, malgré tout et ravitaillaient chaque nuit des soldats français qui rôdaient en habits civils et faisaient de l'espionnage. Cela nous prit toute une journée; nous descendions à 20 mètres et ne jetions nos bombes qu'à coup sûr. A midi déjà, il n'y avait plus un toit; tout était en miettes ou en flammes; à chaque bombe, des Français se levaient de dessous les décombres; on croyait qu'il n'y en avait plus, il en arrivait encore; vous auriez ri de les voir sortir de terre comme des hannetons et courir, l'un tenant dans sa main droite son bras gauche cassé, l'autre, les poings sur la tête comme si elle allait tomber...

Le sergent porta vivement un doigt sur sa joue, le plaça devant son nez et vit qu'il était rouge.

— Faites donc attention, dit-il à Charlot, vous venez de me couper.

— Je vous demande pardon, dit Charlot d'une voix faible.

— Quand j'avais votre âge, ma main était tellement légère que j'aurais rasé une pêche, dit le sergent.

— C'est l'histoire que vous racontez qui l'a troublé, dit le patron.

Le sergent sourit d'aise :

— Jusque maintenant ce n'est rien, dit-il; c'est la suite qui est terriblement drôle. Figurez-vous ce que nous avons vu quand nous sommes revenus dans l'après-midi : le village avait presque achevé de brûler, d'autant plus qu'une grosse averse d'orage avait noyé les poutres et les portes en flammes. Le village était plat; presque partout les murs étaient tombés dans les caves. Mais, à l'entrée du village, les décombres de la plus grande ferme s'étaient amoncelés en se renversant les uns sur les autres et une femme avait grimpé tout au-dessus; elle se tenait debout et on la voyait de très loin parce qu'elle était toute habillée de noir et que le fond du ciel était devenu très bleu. Toute l'escadrille avait vu la femme; les avions se mirent à voler en rond autour d'elle comme des éperviers; j'ai su après que chacun de nous avait eu la même idée : cette femme avait l'air d'être l'âme du village que nous avions reçu ordre de détruire; elle seule vivait encore de tous les habitants; elle semblait nous faire la nique et nous provoquer; elle semblait dire que nous ne l'abattrions pas, qu'elle resterait vivante sur les démolitions parce qu'elle était trop petite et trop mince pour nos bombes : il arrive souvent comme ça qu'un mur de rien du tout, une cheminée, un pilier se maintient debout au milieu d'une rue effondrée. Elle était immobile; quand nos moteurs ronflaient en s'approchant, elle ne tournait même pas la tête.

Le patron vit, à ce moment, que Charlot était très pâle. Il tâcha de rencontrer son regard dans la glace pour le réconforter, mais Charlot ne levait plus les yeux; absorbé, raidi dans son silence et dans la volonté d'éviter une nouvelle entaille, il promenait à petits coups prudents le rasoir.

— Alors, sans nous être rien dit — ce qui aurait été d'ailleurs impossible, — sans même avoir essayé de nous faire un signe d'avion à avion, nous avons commencé à faire une espèce de carrousel autour de la femme, parce que, une fois qu'on est sur sa machine, on ne pense plus qu'à faire du sport. Chacun s'efforçait de passer juste au-dessus et de laisser tomber sa bombe; on volait aussi bas qu'on pouvait et les bombes se mirent à tomber tout autour de la femme; chaque fois que la fumée se dissipait, on croyait qu'on ne la reverrait plus, mais elle reparaissait toujours. Quand ce fut mon tour de passer, je calculai soigneusement et je la vis un instant, à moins de 20 mètres de moi : c'était une fort vieille femme; elle s'appuyait de ses deux mains sur son bâton et ce bâton tremblait si fort...

Un cri plaintif, pareil à celui d'une petite bête blessée arrêta le sergent : Charlot, crispant son rasoir dans son petit poing, venait de s'affaisser : il avait basculé du petit banc où il se haussait pour raser et, étendu sur le dos, ne bougeait pas plus qu'un mort, montrait

un visage tout blanc et des narines pincées.

Le sergent s'était levé précipitamment :

— Qu'est-ce qu'il a, celui-là ? dit-il.

Le patron était bien moins pressé de lui répondre que de relever Charlot. Le sergent voulut l'y aider ; mais le vieux coiffeur placide eut un geste terrible, le seul peut-être de sa vie :

— Ne touchez pas à cet enfant !... vous entendez : je vous défends de toucher à cet enfant !

L'autre écarquillait de gros yeux. Le client décoré aidait le patron : ils assirent Charlot dans le fauteuil : le patron se versa du vinaigre de toilette dans la main et lui frictionna les tempes.

— Monsieur, dit le client décoré au sergent, vous n'avez probablement jamais été plus près de la mort que vous ne venez de l'être ; ce jeune homme est Français ; le village que vous avez détruit est son village et nous avons tout à coup compris que la vieille femme qui a si bien diverti les sportsmen de votre escadrille devait être sa grand'mère.

— S'il ne s'était pas évanoui, il vous coupait le cou, dit le patron. Et tout le monde aurait trouvé qu'il avait bien fait, vous entendez !

Dressé devant le sergent, il élevait la voix et se frappait la poitrine.

Le sergent le contempla un instant d'un air étonné puis, brusquement :

— G o t t m i t u n s ! grimaça-t-il de toutes ses dents blanches, en s'efforçant de reprendre contenance.

Il frotta sur ses joues, avec la serviette, le savon qui y était resté, se coiffa de son képi et sortit précipitamment.

LA PERQUISITION

LA PERQUISITION

LA PERQUISITION

Lorsque la belle danseuse Léona, premier sujet du théâtre de la Monnaie, demanda au peintre Urbain Maes, le portraitiste à la mode, de la portraiturer, il répondit :

— Je veux bien, mais je tiens à vous peindre en danseuse et non en dame patronnesse de quelqu'œuvre de charité. Or, pour cela, il me faudrait un éclairage de théâtre, une rampe, des herses, une toile de fond ; mon atelier est trop encombré pour installer quelque chose de convenable et, par ce temps de guerre, il est difficile de trouver une salle de spectacle qui...

— Qu'à cela ne tienne, interrompit Léona : je ferai aménager dans ma nouvelle maison, qui est fort spacieuse, une petite scène dont vous réglerez l'éclairage comme vous l'entendrez. Voulez-vous que je mette mon costume d'école de danse ou, tenez, mon costume de Salomé ?

— Parfaitement. Salomé me botte, dit Urbain Maes ; drapez-vous dans Salomé...

— Il n'y a pas de quoi se draper beaucoup, vous savez...

— Personne ne s'en plaindra...

Et voilà pourquoi, par cette matinée de décembre 1916, tandis que Léona cambrait les reins sous le feu des lampes rouges et tendait vers un globe dépoli le galbe soyeux de ses bras irréprochables, un sourire équivoque sur ses lèvres peintes, les yeux noyés de kholl et de perversité, Urbain Maes, en veston de velours et coiffé du béret sans lequel il n'est point de chef-d'œuvre, écrasait du crayon de couleur sur la blancheur crue d'un châssis aux vastes dimensions.

La séance durait depuis une demi-heure ; le peintre, tout à son affaire, entendit à peine un coup de sonnette qui, soudain, retentit dans le vestibule. La belle danseuse elle-même, figée dans son attitude savante, ne bougea pas. Il fallut un second coup, plus violent, pour qu'elle dît tout à coup, lâchant la pose, la voix consternée :

— Ah ! mon Dieu ! M. Maes... j'y songe : il n'y a que nous deux dans la maison ; j'ai renvoyé ma femme de chambre avant-hier et ma bonne avait attendu votre arrivée pour courir à l'alimentation...

Elle n'osait conclure. Le peintre conclut pour elle, avec un sourire qui suivit immédiatement un premier geste d'agacement :

— Dites donc tout de suite que vous désirez que j'aille ouvrir la porte.

— Si vous saviez comme je suis confuse... mais je ne puis pas, n'est-ce pas, dans ce costume...

LA PERQUISITION

Déjà le peintre avait déposé ses crayons. Un troisième coup de sonnette retentissait au même moment et Salomé vibra comme la sonnette elle-même.

— Il y a le feu, dit-elle, c'est sûr...

Et, crispée, son masque mima l'angoisse.

Cependant Urbain Maes ayant descendu au galop l'escalier, ouvrait la porte de la rue et trouvait sur le seuil deux individus de lui ignorés : un petit gros et un grand maigre.

— Nous foulons foir Matame Léona, dit le petit gros.

— Elle n'est pas visible, dit le peintre.

— Nous tevons cependant la foir...

— Revenez dans l'après-midi.—

Déjà il faisait le geste de repousser la porte, sans politesse. Mais le grand maigre le toisa sévèrement :

— Nous sommes la police allemande, dit-il.

— Ah !

— Oui, nous fenons berguisitioner...

Il est des phrases sans réplique. Celle-ci en était une.

— Entrez...

Et le peintre, faisant passer devant lui les deux policiers, ferma la porte. Dans le vestibule, il leur dit :

— Je suis peintre. Je fais le portrait de Madame en danseuse. J'étais occupé à travailler. Madame ne peut vous recevoir dans le costume où elle est.

— Quel costume? fit le petit gros.

— Elle pose en Salomé.

— Zalomé... très choli, fit le grand maigre. Je suis content de voir ça...

Urbain força quelque peu l'expression de sa pensée, dans son désir de les arrêter :

— Madame est à moitié nue, vous comprenez...

Le nez soyeux du petit gros remua ; la forte lippe du grand maigre frémit.

— Nous gomprenons très bien... très bien... Où est Matame?

— Au premier étage ; je vais la préparer à la surprise de votre visite. Vous attendrez sur le palier.

Il avait trouvé pour dire ces mots l'accent d'autorité par lequel on impressionne tout bon Allemand façonné à la discipline.

— Tépêchez-fous, dit le petit gros.

Ils grimpèrent l'escalier sur ses talons et le laissèrent entrer seul dans l'atelier.

La physionomie de Léona exprimait merveilleusement l'inquiétude. On y lisait : « Eh bien, quoi? » comme dans un livre.

Le peintre n'avait pas le temps de faire des périphrases. Il essaya pourtant un ton de plaisanterie, pour qu'elle ne prît pas peur :

— La séance ne continue pas, dit-il : ce sont deux policiers allemands qui viennent perquisitionner. Couvrez-vous...

Elle oublia de surveiller son masque, tellement elle fut saisie. Elle avisa un peignoir dont le peintre l'aida à passer les larges manches et elle se boutonnait à peine que le grand maigre entra, suivi du petit gros.

—Matame, salua-t-il, l'enveloppant d'un regard de roussin paillard, nous regrettons de vous déranger, mais c'est la guerre et, pendant la guerre, l'esbionnage est buni par la loi.

Avec le geste frileux d'une baigneuse qui enferme sous le linge sa chair fris-

sonnante et pudique, la danseuse, déshabillée par ces quatre yeux, répondit :

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Che fais fous l'exbliquer, Matame : vous êtes une esbionne au serfice de l'Italie et fous cachez chez fous des armes...

Léona, esquissant le geste classique qui consiste à lever les bras pour attester les dieux, faillit lâcher son peignoir :

— Moi!? s'écarquilla-t-elle.

— Fous! dit le grand maigre.

Le petit gros ajouta :

— Fous afez été dénoncée...

— Moi!????

— Une lettre attressée au chef de la police.

Le peintre intervint :

— Vous l'avez sur vous, cette lettre?

— Nous l'afons sur nous, dit le petit gros.

Le peintre appela sur ses lèvres un sourire tranquille et aimable :

— Voudriez-vous avoir l'obligeance de la montrer à Madame?

A ce moment, Léona se souvint de la scène de la séduction dans Sylvia; elle anima sa physionomie de l'irrésistible prestige des yeux ensorceleurs et de la bouche invitante :

— Je vous en prie, Monsieur, je vous en supplie, montrez...

Et elle tendit vers le petit gros ses deux bras, dont la rondeur satinée sembla illuminer la profondeur des larges manches.

Le petit gros eut le geste de déboutonner sa jaquette pour prendre un portefeuille dans une poche intérieure; mais le grand maigre l'arrêta du geste et parla :

— Matame, dit-il posément, nous faisons beaucoup de berquisitions... nous en faisons trois, quatre tous les jours, mais jamais encore chez une tanseuse. Nous serions si heureux de foir votre bedide gostume de Zalomé...

— Si fous fouliez enlever votre peignoir... compléta le petit gros.

Léona connaissait toutes les roueries et, comment une femme, sans rien accorder, obtient ce qu'elle veut en ayant l'air de promettre qu'elle accordera quelque chose...

— Montrez toujours, dit-elle, la figure grave.

Alors le petit gros consulta son camarade du regard et, l'autre ayant acquiescé, il tira une enveloppe assez malpropre.

— Foilà, dit-il, en la tendant...

Léona prit le papier d'une main si frémissante qu'il dansait dans ses jolis doigts chargés de bagues.

Elle essaya de déchiffrer et ne le put. Le peintre prit la lettre et la lut tout haut :

« Monsieur le chef de la police civile allemande à Bruxelles,

» En ma qualité d'Autrichienne, je » crois de mon devoir de vous dénoncer » Mme Léona, première danseuse au théâ- » tre de la Monnaie, Italienne d'origine, » comme étant une espionne à la solde » de son gouvernement. Elle exerce ces » fonctions depuis le début de la guer- » re. Si vous voulez ouvrir ses tiroirs » et examiner ses armoires, vous y trou- » verez de nombreuses armes cachées. »

Pendant cette lecture, les seins de Léona palpitaient sous l'ampleur du peignoir comme deux oiseaux prisonniers enfermés par un rustre dans un drap, à cela près qu'ils suivaient une

cadence rythmique et observaient les règles les mieux établies du cours de callisthénie.

— C'est signé? interrogea-t-elle.

Le peintre ouvrit des yeux ronds de stupéfaction.

Il hésita un instant :

— C'est signé... oui; c'est signé... C'est signé Derny, danseuse étoile au théâtre de la Monnaie!

— Ah! la crapule! explosa Léona.

Elle n'avait pas besoin cette fois de se souvenir de son art et de lui rien emprunter pour marquer la triple expression de l'ahurissement, du dégoût et de la colère : Derny, dont elle partageait au théâtre les succès depuis cinq ans! Derny, son amie fidèle! Derny, qui se défendait précisément, à chaque occasion, d'être Autrichienne! Derny, qui, trois jours auparavant encore, lui racontait, en fumant une cigarette dans ce vaste fauteuil, les choses les plus intimes de sa vie courante! Derny qui...

Ah! s'il y avait eu un jury, le jury de la classe de mimique, c'était un premier prix, franc et loyal, un de ceux que les examinateurs accompagnent de leurs applaudissements!

Mais brusquement, une inspiration lui vint; elle arracha la lettre au peintre :

— Laissez voir!

Et, dès qu'elle eut fixé les yeux, maintenant lucides, sur le papier, ses traits se détendirent, se relâchèrent, soulagés, épanouirent une lente et radieuse transfiguration : tels ces ciels farouches de fin d'orage qu'un brusque rayon de soleil rassérène dans l'azur retrouvé.

— Messieurs, dit-elle aux agents, je connais, cette écriture : elle n'est pas de Madame Derny, c'est l'écriture de la bonne que j'ai mise à la porte avant-hier et qui m'a quittée en jurant que j'aurais bientôt de ses nouvelles.

— Il faudrait le brouver, Matame, dit le petit gros.

— Il ne suffit pas t'avirmer, compléta le grand maigre.

— Je le prouve, dit Léona.

Elle courut à un tiroir, y choisit une feuille de papier :

— Voici, dit-elle, le reçu détaillé et pour solde de tout compte que j'ai obligé cette bonne à me signer au moment de son départ. Comparez les écritures.

Alors le grand maigre s'assit, assujettit ses lunettes sur son nez informe et se mit à comparer, pendant que le petit gros se désintéressait. Le grand maigre marmottait dans ses dents, lentement, comme un expert plein de compétence, dans l'attitude d'un homme qui tend toutes ses facultés pour résoudre un problème grave, un problème dont dépend la liberté d'une créature humaine d'autant plus digne d'intérêt qu'elle porte, sous son peignoir, le costume léger de Salomé!

— Le p du reçu est bien le même que le p de la lettre, murmurait-il... la boucle est itentique;... même obserfation pour le g...; oh! oh!... les agsents aicus sont tout à fait garagdérisdiques... étonnants... regardez, M. le peintre... regardez... Et cette barre sur le t... Voyez-vous la barre sur le t?... C'est frappant!... tout à fait frappant... N'est-ce pas, M. le peintre?

Ainsi directement attesté, Urbain Maes sentit la blague du rapin remuer irrésistiblement en lui :

— Colossâal ! prononça-t-il d'un ton pénétré.

Léona posa sur sa manche sa main douce et légère, en un geste qui était à la fois d'avertissement, de prudence et de confiance amie : pour la première fois depuis l'entrée des deux policiers, elle se rendait compte du comique particulier de cette aventure. Elle échangea avec le peintre un sourire d'intelligence, un sourire amusé — derrière le dos de l'expert : l'angoisse s'en était allée.

L'expert releva enfin le nez :

— Matame, dit-il, notre confiction est faite. Cette lettre est bien de votre servante. Nous allons la faire tanser !

— Oui, confirma le petit gros, nous allons la basser à tabac comme fous dites : dénonciation calomnieuse — et faux en signature ; son affaire est claire...

— Et cette impécile qui a marqué son adresse sur votre reçu, ricana joyeusement l'autre. Dans une heure elle sera à la « Kommandantur », Matame !

— Mais les armes ! sursauta, tout à coup le petit gros.

Alors, ce fut un beau spectacle. Grande comme la conscience humaine, belle de toute l'indignation d'une innocence outragée, vibrante, déchaînée, pathétique, avec des gestes de prêtresse irritée, transportée par une colère sainte, la crinière au vent, la narine dilatée et fumante, Léona ouvrit ses tiroirs, saccagea ses armoires, déplaça ses sièges, bouscula les papiers, déplia les rideaux, écarta ses tentures avec une force capable de les arracher.

— Voyez, Messieurs, voyez !... rendez-vous compte...

Les deux policiers la suppliaient :

— Assez, Matame, assez... notre confiction est faite... nous fous croyons... Ne fous tonnez pas la peine... nous nous rentons gompte... Elle le paiera, fotre serfante, elle le paiera...

Comme Léona s'arrêtait enfin devant un dressoir, le petit gros dit, désignant un cruchon étiqueté :

— C'est du Bols que vous avez là, Matame ? Il est très rare, le Bols, maintenant... Et c'est bien dommage, car c'est le meilleur Schiedam.

— M. Maes, offrez donc un verre de Bols à ces messieurs, je vous prie, dit Léona.

Elle-même se laissa tomber, essoufflée, sur une chaise longue — comme, dans la coulisse, après un final à pirouettes.

Les policiers levèrent poliment leur verre pour boire à sa santé :

— Pour vous rendre nos devoirs, dirent-ils.

Et, quand le grand maigre eut bu et que la largeur de sa manche droite eut essuyé sa lippe, il dit :

— Vous voyez, Matame, que nous ne sommes pas méchants. Fous aussi, fous defriez être chentille... Cela nous ferait tant de plaisir te foir votre bedide gostume de Zalomé...

Alors Léona joua le grand jeu : sa figure se contracta tout à coup ; une palpitation de souffrance la traversa ; vivement elle porta la main à ses tempes :

— Excusez-moi, Messieurs, dit-elle, ces émotions m'ont brisée... M. Maes vous reconduira.

Elle se leva, et, boutonnée jusqu'au col, serrant ses beaux cheveux sur sa nuque, elle salua avec une muette dignité et quitta la pièce.

LA VILLA DU COMMAND[T] VAUDIÈRE

LA VILLA DU COMMANDT VAUDRÉE

LA VILLA DU COMMANDANT VAUDIÈRE

Le capitaine-commandant de gendarmerie retraité Ernest Vaudière possédait deux maisons aux Mignées-sur-Ourthe : une, nouvelle, vaste et confortable, qu'il avait bâtie sur la route de Callières, à flanc-coteau; l'autre, au cœur même des Mignées, tassée, caduque et célèbre dans les « Notices sur l'Ardenne » par une façade à colombage de chêne sculpté, cloisonnée de briques et de torchis.

Quand, en 1914, l'invasion allemande fit rouler par les grandes routes le torrent de ses canons, de ses chevaux et de ses soldats gris, le commandant Vaudière estima sa maison de la route de Callières trop « en l'air » — et il rappliqua, avec une prudence légitime, vers la demeure ancestrale. Il n'en bougea pas de tout l'hiver. Un poste de soldats allemands s'était établi dans son autre maison et il ne trouva pas nécessaire de faire visite à ces occupants peu commodes : ils n'avaient pas plus besoin de bail pour résider dans l'immeuble qu'ils n'en avaient eu besoin pour s'y installer.

Jamais plus il ne parlait de cette maison. Une seule fois, comme il se rencontrait au Café du Pont où, dès novembre, on avait repris le whist, avec le juge de paix, quelqu'un lui dit :

— Commandant, ils ont établi une garenne dans le salon de lecture et, ce matin, ils ont égorgé un cochon dans la salle à manger.

Il se contenta de grimacer un sourire et de déclarer, après avoir sabré l'air du plat de sa main, d'un geste destiné à clore la conversation :

—Ce sont de sales bêtes !

Et il laissa chacun libre de décider s'il parlait du cochon, des lapins ou des Allemands.

Le village des Mignées fut occupé pendant un peu plus de deux ans. Le détachement comportait, au début, près de quatre-vingts hommes; puis il n'y en eut plus que cinquante, puis vingt... Un matin d'octobre 1916, sans qu'on sût pourquoi, les derniers uniformes gris s'en allèrent comme ils étaient venus, sans un mot de salutation, aussi étrangers à la population du bourg après ce séjour prolongé que s'ils y étaient arrivés de la veille, — comparses nécessaires et anonymes de la guerre industrialisée, pièces de rechange de la grande machine à prendre et à tuer le monde.

Et la maison de la route de Callières fut évacuée.

⁂

C'était une des plus jolies villas de la vallée de l'Orwart. Bâtie partie sur

LA VILLA DI [illegible]

roc, partie sur terrain rapporté, elle développait sa terrasse à front de route et, couchée entre des sapins et des hêtres, prenait le soleil dès le matin. Cette terrasse-véranda terminait une enfilade de trois pièces : le salon de lecture, le grand salon et la salle à manger, laquelle était surélevée : elle se carrait au fond, comme une scène, et on y accédait par un escalier de cinq marches. Au premier étage, il y avait assez de chambres pour loger vingt personnes Le tout était neuf, confortable, de bonne construction, de peinture claire et de tapisserie moderne, bien aéré et baigné de lumière.

Les premiers Prussiens, ceux de 1914, avaient souillé les murs et planchers, bousculé les meubles, arraché les tentures pour en faire des couvertures, brisé des vases, coupé la tête au portrait en pied et à l'huile du capitaine-commandant retraité Ernest Vaudière et attaché sur la poitrine de cet ancien officier, en guise de décoration, le couvercle en fer blanc d'une boîte de conserves. Ils avaient aussi décroché les lustres pour pendre à leur place un drapeau allemand et des jambons.

Mais les landsturm qui remplacèrent ces soudards — des vieux hébétés, tâchant de se donner un air farouche et cependant se faisant petits pour qu'on les laissât vivre dans l'oubli — les landsturm donc, remirent quelque ordre dans la maison saccagée, la nettoyèrent à grandes eaux et se conduisirent en bons pères de famille.

Si bien que, quand le commandant reprit possession, il fut agréablement surpris d'entrer dans un immeuble parfaitement habitable là où il avait cru ne plus trouver que gâchis et dévastation. Le linge du propriétaire, proprement lavé (après usage, bien entendu) par ces locataires d'occasion, s'empilait dans les armoires ; les tapis étaient brossés, ainsi que les tentures ; les pendules marchaient et, même, l'horloge du vestibule, dérangée depuis longtemps, avait été réparée par l'un des guerriers teutons, de son métier horloger à Mannheim. Et le commandant se sentit le cœur empli d'une joie véritable, d'une joie telle qu'il n'en avait plus connue depuis les sombres jours de l'invasion, car il aimait sa villa, qui lui avait valu de partout des louanges et il l'avait cru perdue à jamais.

Pourtant, il résolut de ne pas s'y réinstaller pour le moment : il attendrait la fin de la guerre. Sa vieille demeure près de l'église était décidément moins exposée et, en cas de retour des armées... Mais il prit l'habitude de venir passer l'après-midi dans le beau jardin, entre l'enrochement artificiel le long duquel ruisselait une eau de source, et le petit bassin, jadis entouré de boules argentées et égayé d'un couple de canards.

***

Or, au printemps de 1917, la nouvelle éclata dans le pays de l'arrivée prochaine d'habitants du nord de la France, chassés par les Allemands des villages voisins de la ligne en recul « stratégique ». Les bourgmestres furent avertis d'avoir à fournir des logements à ces malheureux : le gros bourg des Mignées, pour sa part, aurait à en hospitaliser deux cent onze. Les échevins, le

curé et des notables, parmi lesquels l'ex-commandant, allèrent de maison en maison s'informer du nombre de réfugiés que chacun pourrait accueillir et engager la population à bien recevoir ces frères de détresse, victimes plus pitoyables qu'elle du grand cataclysme. « Qui sait, disaient-ils, si, vous aussi, vous ne serez pas contraints, plus tôt que vous ne le pensez, de quitter vos villages? Où vous enverra l'ennemi quand il continuera à reculer? Tâchez donc de faire à ces gens-ci l'accueil que vous souhaiteriez qu'on vous fît. »

Un dimanche matin, des chariots furent réquisitionnés pour la gare de la ligne de l'Ourthe, où le train débarqua les réfugiés. Toute une peuplade de vieillards tremblants, de femmes amaigries et craintives, d'enfants souffreteux et piaillants apparut à travers les petits carreaux de vitre souillés. Ces gens descendirent péniblement du train où, depuis trente-six heures, ils vivaient comme du bétail, et l'odeur qui sortait des wagons était si épouvantable que ceux qui s'étaient avancés pour aider reculèrent. On tira du train des meubles, des manteaux, des malles raccommodées avec des cordes, de petits matelas de toile bleue pareils à des outres dégonflées, toute la défroque de la misère. Ce fut une pitié. Beaucoup portaient, sur le dos, des sacs que bosselaient des pains et que gonflait la farine, nourriture précieuse, nourriture sacrée des plus riches comme des plus pauvres.

Le quai, bientôt encombré, fut pareil à un marché de friperies et de loques mouchetées de vermine. Les réfugiés ne parlaient pas; ils avaient, après ce mortel trajet, un air de consternation résignée; on eût dit qu'habitués à supporter les pires déboires, ils ne s'étonnaient plus de la forme nouvelle que revêtait pour eux le malheur. Aucune curiosité du pays inconnu et des hommes qu'ils découvraient ne se manifestait encore sur leurs figures terreuses, aux yeux clignotants, striés de rouge par l'insomnie; les mères traînaient ou portaient leurs enfants comme des colis parmi d'autres colis; de grandes gamines, fongibles dans le noir étui de leur tablier-sac, couraient dans les groupes, désœuvrées.

Au bout du train, les maires prenaient langue avec les bourgmestres et organisaient l'exode vers les communes. Les chariots s'avancèrent sur le quai de chargement et on commença à hisser pêle-mêle les bagages, les berceaux, les voiturettes d'enfants et les vieillards incapables de suivre à pied le convoi.

***

Cependant, le commandant Vaudière, qui, l'âme navrée, circulait de wagon en wagon, cherchant à se rendre utile et n'y parvenant pas, eut l'attention attirée par un groupe de femmes qui descendaient d'une voiture de 2e classe attelée au tender. C'était la seule voiture de 2e classe que comportait le train. Ces dames étaient quatre et leur accoutrement les distinguait de la horde des miséreux. Presque seules, elles portaient des chapeaux; leurs robes étaient claires et séantes. L'une d'elles, la plus âgée, semblait d'un rang supérieur à ses compagnes : visiblement, on l'entourait de déférence; elle n'avait en main qu'une ombrelle au long manche, tandis que

les trois autres marchaient courbées sous le poids de valises de cuir fauve où du nickel luisait.

Ces dames s'attardèrent un instant à contempler un homme perclus de rhumatismes, ; il clopinait douloureusement en saluant tout le monde d'un sourire humble et inquiet qui découvrait ses gencives déchaussées ; puis ce fut une bande d'enfants, très propres dans leurs loques, toute une famille de gosses menés par l'aîné, un petit bonhomme de dix ans, râblé, le front bas, l'œil et la bouche durs, qui les talochait avec la dignité tranquille et sévère d'un maître d'école ; ces dames s'émurent aussi à la vue de deux octogénaires, deux mères-grands ban-ban, qui se tenaient par le bras et marchaient le nez levé, en clignant leurs yeux éteints, comme pour y faire entrer à petits coups de la lumière ; entre leurs mains noueuses et desséchées, pareilles à des sarments de vigne, leurs bâtons tremblaient si fort qu'ils semblaient doués d'une vie propre ; trop faibles et trop vieilles pour que quelques idées pussent se lier encore sous leur crâne rapetissé, serré dans le mince bonnet noir, elles avançaient droit devant elles, unies par leur misère fraternelle, se serrant l'une contre l'autre, jouant ensemble un colin-maillard tragique avec l'inconnu, seules au monde, ayant conservé à peine la force de s'étonner et de craindre.

Une des dames déposa ses valises pour donner un billet d'un mark à ces vieilles ; celle qui le reçut tourna obliquement le chef, comme font les poules, pour voir le papier posé dans sa main déformée ; puis elle hocha la tête précipitamment pour dire merci et fourra l'argent dans la poche de sa jupe, en tâtonnant, le buste renversé, les yeux papillotants toujours en quête de la lumière du ciel .

Vaudière y alla, lui aussi, de son mark. Et ce fut l'occasion toute trouvée d'entrer en conversation avec les belles dames.

— Ces vieilles femmes sont peut-être du même village que vous ?

— Non, nous venons de Saint-Quentin, dit la dame âgée. A part nous, il n'y a dans le train que des habitants de Coursy et de Filavoix, des gens de la campagne, comme vous pouvez voir.

— Savez-vous dans quelle commune on va vous envoyer ?

— Nous ne savons rien du tout, mon bon monsieur : une patrouille de Prussiens est venue nous prendre avant-hier soir pendant que nous dormions ; on nous a donné une demi-heure pour emballer ce que nous voulions emporter, on nous a conduites à la gare et l'on nous a chargées dans une voiture comme des marchandises... Nous ignorons qui va s'occuper de nous. Il y a bien les maires de Filavoix et de Coursy... tenez, les apercevez-vous là-bas, près du wagon de queue ?... mais ils ont assez à faire avec les gens de leur village...

— Alors, mesdames, voulez-vous que je me mette à votre disposition ? C'est dans des circonstances comme celles-ci qu'il faut s'entr'aider, n'est-ce pas ?

— La guerre, dit avec gravité la dame âgée, est un fléau horrible ; elle est cause des plus regrettables excès, mais elle nous apporte des exemples admirables

de charité et de fraternité... Je vous remercie, Monsieur, de ce que vous ferez pour nous.

Une autre dame, dont l'ex-commandant remarqua le teint de lait et les cheveux blonds si décolorés qu'ils paraissaient blancs en s'effilochant dans la lumière, ajouta :

— Voulez-vous avoir la bonté de vous adresser à M. Capurniaux? C'est le maire de Coursy; il pourra sûrement vous donner quelques indications; vous voyez ce petit homme, là-bas, en chapeau melon gris?

Vaudière traversa les groupes qui, maintenant, entouraient les chariots. Mais quand il fut près de M. Capurniaux, il essaya vainement d'échanger quelques paroles avec lui. Le petit homme tenait en main la liste des gens de sa commune et, avec une précision extraordinaire, il renseignait sur chacun les bourgmestres :

— Ceux-ci sont de petites gens; ils sont six avec les enfants; il faudrait loger çà chez des journaliers; un lit et trois paillasses feraient l'affaire... Vous dites chez Hougardy? Chez Hougardy, parfait... Les Lambotte, il faut se méfier... chapardeurs, et la fille a des humeurs dans les cheveux; faudrait tâcher de les mettre à part, dans un local non habité... Nous verrons... Il y a aussi — tenez, à côté, sur ma liste — les Lempaigne, leurs cousins; ils se valent tous dans la famille : vous n'auriez pas une grange?

— Il y a l'ancienne école désaffectée, proposa le maire des Mignées.

—Eh bien, c'est ça!... Combien de salles?... Six?... Parfait, parfait, parfait : nous fourrerons là aussi les Landrumé, des femmes de braconniers, toujours en maraude... faudra avoir l'œil, monsieur le bourgmestre... du reste je serai là... Ah! et aussi les Bigaud, très sales... vermine et compagnie... Tout ça dans l'école... quelle chance, cette école!

Il tourna la page, chercha des noms, en pointa un et dit :

— Les Gérard... Je vous recommande les Gérard, Monsieur le bourgmestre. Cultivateurs aisés. Le père, la mère, leur jeune fille. Ce que nous avons de mieux à Coursy. La mère touche du piano; la jeune fille a ses diplômes. Prenez les pour vous; vous ne trouverez pas mieux.

Il vous avait une façon de caser ses réfugiés qui n'admettait pas de réplique. Au fait, comment discuter? — et pourquoi? Puisqu'il était seul, ce M. Capurniaux, à connaître tout ce monde, mieux valait s'en rapporter à lui...

A côté de chaque nom de sa liste, il inscrivait le nom du ménage belge désigné par le bourgmestre. Il y eut quelques difficultés pour placer les deux vieilles, visiblement infirmes et dégoûtantes. L'ancienne servante du curé consentit à les prendre sur la promesse que fit le bourgmestre de les envoyer le plus tôt possible à l'hospice.

Vaudière put enfin interpeller Capurniaux.

— Avez-vous un instant? Des gens qui viennent de Saint-Quentin...

Mais Capurniaux l'interrompit avec une vivacité tranchante :

— Rien du tout; je ne connais pas les gens de Saint-Quentin; je suis le maire de Coursy et je me dois à mes administrés.

Vaudière battit en retraite vers ces dames qui causaient en l'attendant, assises sur leurs valises au beau milieu du quai, à l'abri des chariots. Il se sentait humilié de leur rapporter la réponse du maire ; son âme naturellement compatissante s'émouvait, devant tant de détresse, du désir sincère de se dévouer, d'être bon à quelque chose... Et, brusquement, dans le mouvement impulsif que ce désir violent fit naître en lui, il se décida :

— Mesdames, dit-il en les abordant le chapeau à la main, je suis le commandant retraité de gendarmerie Ernest Vaudière. J'habite les Mignées, un gros bourg à six kilomètres d'ici. J'y ai deux maisons, dont l'une est grande et confortable et que je n'habite pas. Permettez-moi de vous l'offrir.

Il se tourna vers la dame âgée :

— Comme vous l'avez fort bien dit, tout à l'heure, Madame, la guerre qui est pour les uns l'école du crime doit être pour d'autres l'école de la charité...

Ce n'était pas tout à fait cela que la dame avait dit ; Vaudière s'embrouillait un peu ; il confondait avec un article de journal de la veille, mais l'émotion bien compréhensible d'un homme qui vient d'offrir sa maison avec une pareille générosité suffisait à excuser quelque trouble d'élocution.

La dame âgée, avec un geste qui ne manquait ni de noblesse, ni de spontanéité, tendit à Vaudière une main chargée de bagues et dit :

— Nous sommes profondément touchées, Monsieur. On nous avait bien dit que les Belges sont des gens de cœur, mais, tout de même, ce que vous venez de faire dépasse tout ce que nous nous étions imaginé. La Belgique est la sœur de la France ; c'est à elle que Paris doit d'avoir été préservé en 1914... car enfin...

Mais, comme l'émotion la faisait balbutier, elle se tourna vers ses compagnes qui s'étaient levées de dessus leurs valises, toutes palpitantes de gratitude et de surprise, et elle coupa court :

— C'est le Bon Dieu qui nous a envoyé monsieur, leur dit-elle.

— Pour sûr ! asquiescèrent-elles d'une seule voix.

Et elles vinrent lui serrer la main l'une après l'autre.

Vaudière connut la récompense de la bonne action accomplie. Dans le contentement où il était de lui-même, il dit :

— Venez avec moi. A cette auberge que vous voyez là, sur la route, nous trouverons une cariole. Je veux vous conduire moi-même aux Mignées.

Il empoigna les deux valises les plus lourdes et, marchant devant, il conduisit ces dames à l'auberge où il les fit déjeuner, de café et de pain blanc, tandis que l'on attelait la cariole et que les réfugiés de Filavoix achevaient de charger sur les chariots leurs vieilles malles raccommodées avec des cordes.

***

Ces dames avaient grand appétit. Elles dévoraient encore à belles dents que la file des chariots s'ébranlait déjà, promenant par la belle route grise, sous un clair soleil de printemps, la caravane classique des émigrants, le train bariolé, risible et pitoyable d'une tribu nomade de forains courant les banlieues. Un vieux à barbe blanche, à face immo-

bile, avait l'air d'une idole hiératique, sur son char; les valides suivaient à pied, en grignotant une croûte. Habitués à leur gras plateau de céréales, les hommes s'étonnaient de ce sol infertile, où le schiste affleurait, de ce paysage tourmenté et changeant, de ces roches dénudées et revêches, de ces sapins aux branches desquels jamais ne s'accroche l'épi des chars qui rentrent la moisson. Leur curiosité s'éveillait enfin, questionneuse, après ce voyage anéantissant.

Ils s'exprimaient en un langage aisé et clair où l'on retrouvait les intonations traînantes et grasses du wallon tournaisien.

— L'aurait fallu voir... ah ! mais, ça n'a pas traîné : à dix heures, on a affiché qu'il fallait s'apprêter à partir et qu'on aurait le droit d'emporter 50 kilos de bagages. Tout de suite, moi, j'ai jeté dans le puits la farine que je ne pouvais pas emporter. Ah ! mon bonhomme...

— J'ai arrosé toutes mes provisions avec du purin, gloussa une jeune femme.

— On est parti en chantant la « Marseillaise »... Ah ! mais...

— Il y a un Boche enterré dans mon jardin. J'aimerais autant qu'ils ne sachent pas où je suis, s'ils venaient à le trouver.

— Quand le convoi s'est mis en route, on a vu le village qui commençait à flamber... Alors on a crié : « Vive la France ! ».

— Ce qu'il y a de bon ici, c'est qu'on n'entend plus le canon. Pensez donc : depuis deux ans ! Ce que ça vous secoue dans le pieu, la nuit !

— Les œufs sont à 2 francs pièce chez nous. Et ici ?

La cariole rattrapa les chariots à mi-route et dépassa au grand trot, sous les regards rallumés et qui disaient de l'envie. Il y eut des « bonjour » déjà égayés et des quolibets.

⁂

Ces dames furent ravies en arrivant à la villa. Elles demeurèrent un bon moment muettes, oppressées de plaisir. Et, tout à la joie de la prise de possession, elles parcoururent l'immeuble de la cave au grenier, poussant toutes les portes, se risquant à ouvrir les armoires, s'appelant, s'exclamant, admirant. Elles semblèrent pendant quelques minutes, avoir oublié Vaudière, qui souriait de leur étonnement joyeux — un étonnement d'écolières en vacances. Elles poussèrent des cris d'indignation devant le portrait décapité de l'ex-commandant de gendarmerie, dont un rond de fer blanc remplaçait la décoration ; la colère leur fit trouver des mots si énergiques, si méprisants et si verts que Vaudière fut charmé de voir sa haine contre le soudard prussien traduite avec une verve aussi française.

Il pensa que la politesse commandait de les laisser à leur installation.

— Mesdames, vous êtes chez vous ; je vais voir au village ce qui se passe ; on aura sans doute besoin de moi à l'arrivée des chariots.

— Allez, mon bon Monsieur, allez ; ne vous inquiétez pas de nous pour l'instant, je vous prie : nous avons dans nos bagages de quoi déjeuner et dîner. Demain, on verra à voir. Mais mainte-

nant, ce qui nous réussira le mieux, c'est un coup de traversin.

Il salua, serra des mains et fut reconduit jusqu'à la route par les quatre dames.

⁂

Quand l'ex-commandant de gendarmerie fut à la Grand'Place du village où les chariots venaient d'arriver, il admira Capurniaux : on eût dit que ce diable de petit homme connaissait Les Mignées comme s'il y était né ; avec l'autorité et la précision d'un bon fourrier, il envoyait ceux-ci à droite chez le pharmacien. « Vous voyez bien, l'enseigne, à ce coin, que diable ! c'est la première chose qui m'a frappé en arrivant, moi... », ceux-là chez le commis des postes : « Pas difficile à trouver hein ?... Vous avez une langue ?... La poste, tout le monde vous dira ça. »

Et la recommandation à un tel de ne pas boire, à tel autre de surveiller ses enfants, à tel autre encore, débile et paralytique, de se défier des allumettes : « Toi, Lengoigne, n'embête pas le monde avec ton sifflet ; tu as failli me rendre idiot dans le train avec ta « Petite Tonkinoise »... ; toi, ma fille, je t'ai casée chez le maître d'école ; tu es institutrice, tu pourras lui donner un coup de main ; d'ailleurs, on verra plus tard à enseigner les enfants... »

Une heure après, tous les réfugiés de Coursy étaient gîtés, les chariots étaient vides et Capurniaux, attablé avec le Conseil communal chez le bourgmestre, vidait bouteille en roulant sa cigarette entre ses doigts agiles.

Le commandant entra pour le saluer. Dès qu'il le vit, Capurniaux le reconnut, se leva et lui passa le bras autour de la taille, comme à un ami de dix ans.

— Deux mots, dit-il.

Et il l'entraîna dans une pièce voisine, après un « vous permettez ? » circulaire et péremptoire.

Là, d'un ton délibéré :

— Vous ne vous embêtez pas, vous, dit-il. Vous avez pris ce qu'il y a de meilleur...

Et il se mit à rire d'un gros rire d'homme farceur, en lui poussant une pointe dans l'estomac.

Les crocs retroussés de la moustache grise du commandant eurent l'air de deux points d'interrogation.

— Vous savez bien qui sont ces dames, voyons ?

— Je ne sais rien du tout...

— Eh ! pardi ! ce sont les dames du grand 7... la maison des officiers à St. Quentin, quoi !

Le commandant s'effondrait.

— Comment, vous ignoriez ! ! Moi je croyais que ça se voyait tout de suite ! Ce que je vous en disais, ce n'était pas pour vous apprendre, c'était pour savoir si vous ne tenez pas à ce qu'on cache la qualité de ces dames... dans la mesure du possible. Pour les gens d'ici, ça vaudrait peut-être mieux.

Le commandant parvint à balbutier :

— Vous ne pouviez pas me prévenir ?

— Dame ! vous ne m'avez rien demandé ; vous avez sauté dessus ; quand j'ai vu ça, j'ai pensé que vous étiez un rigolo ; chacun est bien libre...

Alors le commandant ne dit plus rien, et Capurniaux conclut :

— Tenez, nous reparlerons de ça demain ; aussi bien vous les avez installées

chez vous, vous ne pouvez pas les jeter à la rue... Oui, j'irai vous voir... En attendant, faisons semblant de rien, pour les autres.

Il le fit rentrer, d'une poussée, dans la salle où ces messieurs du conseil devisaient autour de la table encombrée de verres et, tout de suite, se mit à raconter la vie que les Prussiens leur avaient faite depuis deux ans avec leurs canons, baoûm, baoûm..., leurs mitrailleuses, raquetaquetak, et leurs aéroplanes, kouroutou, kouroutoukourou, kcchh, kcchh... !

***

Maintenant, Vaudière se remémorait certaines particularités de sa conversation avec ces dames. Déjà, durant le trajet en cariole, leurs gestes et leur langage l'avaient, à plusieurs reprises, étonné. Elles avaient évité de dire leur nom, bien qu'il eût fait connaître le sien et détourné la conversation chaque fois qu'il avait parlé de Saint-Quentin.

Il se souvenait parfaitement qu'il en avait éprouvé alors un malaise fugitif et comme un commencement de défiance. Que lui avait donc répondu la dame âgée quand il avait demandé : « Vous avez peut-être un fils ou un mari à la guerre? » Il chercha et se rappela : elle avait dit d'abord : « Je suis veuve », puis, après réflexion : « Dans notre état, ça vaut mieux. » Il n'avait pas compris — comme il comprenait maintenant ! — mais il se souvenait être resté un moment perplexe, averti tout à coup par quelque secret instinct. Pourquoi avait-il à ce moment reculé devant une précision? Il était encore temps; il aurait pu se dégager...

Maintenant, c'était fait. Tout était accompli...

Bien qu'ancien commandant, et ancien commandant de gendarmerie, Vaudière avait une âme faible et conciliante, dont l'âge avait diminué encore la faculté de réaction. Il n'avait jamais été que fort peu et n'était plus du tout l'homme des résolutions viriles. Cette aventure l'emplissait de confusion; il se sentait troublé comme après une faute. Ce n'était pas à ces femmes qu'il faisait des reproches, c'était à lui-même : certes, elles auraient pu s'expliquer, se déclarer loyalement; mais pouvait-on leur imputer à grief de s'être laissé faire, d'avoir accepté avec gratitude ce qui leur était offert avec spontanéité?

Il rentra chez lui le dos courbé — un dos de catastrophe...

Et il ne sortit pas de toute la journée. Il se promena à pas pesants autour de la table de sa chambre à manger, ruminant les moyens de se tirer de ce mauvais cas, songeant tantôt à recourir à l'autorité du bourgmestre, tantôt à employer la ruse pour faire déguerpir les intruses. Il finit par s'arrêter à ce qui demandait le moins d'énergie et même à ce qui n'en demandait pas du tout : laisser les choses en l'état, en conservant le ferme espoir que tout le monde ignorerait l'identité de ces dames; n'avaient-elles pas intérêt à la cacher, cette identité? Ainsi le scandale serait évité et il échapperait, lui, Vaudière, à l'horrible moquerie, à la redoutable médisance des villages. Seuls Capurniaux et lui connaîtraient la vérité...

***

L'antique village des Mignées n'est

plus l'antique village des Mignées : c'est un village français, tout résonnant du patois du Nord ; les rues, d'ordinaire désertes, sont encombrées d'enfants qui jouent aux jeux de leur pays, de placides bourgeois de cinquante à soixante-dix ans traînant leurs savates, aimant les conversations familières et prompts aux coups de chapeau. Des chansons inentendues prennent leur vol à des croisées d'étage ; même l'humble cuisine des nouveaux venus apporte dans le village des odeurs inconnues. La seule démarche des gens qui passent indique des étrangers. Ils flânent au soleil, béats et détendus après les alertes et la fièvre de la ligne de feu. Des pipes font monter dans l'air calme des fumées bleues. Sur la marche de pierre de la maison de l'ex-commandant, deux gamins de 15 ans dépenaillés jouent aux cartes.

Mais un mouvement de curiosité — un de ces mouvements qui agissent secrètement et sûrement sur les foules désœuvrées — fait brusquement tourner toutes les têtes du côté de l'église, laquelle, comme chacun sait, est située à l'angle de la rue principale et de la route de Callières. Une femme vient d'apparaître là-bas dont l'aspect justifie l'émotion populaire. C'est Mme Emérance, le bras droit de la dame âgée ; c'est Mme Emérance qui descend au village. Elle se dirige vers le Café du Pont, afin d'y quérir des bouteilles de bière pour la petite colonie. Ses yeux sont de bleu tout cernés ; ses joues s'avivent de deux rondelles de vermillon ; ses noirs cheveux cerclés sur le front par un ruban vert, tombent dénoués sur ses épaisses épaules, pareils à ces crins miteux qui tiennent lieu de queue aux chevaux de bois des manèges ; son corsage est de satin cerise et sa jupe de blanche fustanelle. Ainsi parée, elle a l'air, révérence parler, de la sainte de la paroisse, repeinte à neuf par le peintre d'enseignes des Mignées.

Ah ! combien enfantine et folle fut la crédulité de l'ex-commandant Vaudière quand il avait admis avec lui-même que l'incognito de ces dames ne serait point percé !

Jamais écumoire, jamais contrat déposé sur la table du tribunal des divorces ne le fut davantage ! Tout, dans la nouvelle arrivante, tout, de l'allure au costume, des cheveux épars aux souliers écrasés par un chou de soie verte, tout, hurlait la maison aux volets clos, le salon aux glaces égratignées de devises étranges et de croquis troublants, le couvert, le gîte, et le reste !

Elle produisit, en entrant au Café du Pont, une sensation profonde. La bête de Staneux montrant brusquement son mufle panaché hyène et orang-outang à la lisière d'un bois, n'immobilisait pas plus complètement les faucheurs du pré voisin. Les bouches des consommateurs bêèrent, leurs yeux s'arrondirent, tandis qu'Emérance, jouissant de son effet, souriait et saluait à la ronde. Elle se fit servir un amer, au comptoir, le licha d'un coup de langue, commanda six demi-bouteilles, les mit dans son sac, les paya et sortit — sans qu'un des assistants eût émis un commentaire.

Mais, brusquement, elle rentra et, dans un nouveau sourire, demanda qu'on lui indiquât la demeure du commandant Vaudière.

Faverolles, le tenancier du café, la lui montra du geste : justement le commandant était à sa fenêtre, attiré par la rumeur confuse qui avait ému le peuple. Elle marcha droit vers lui. Il aurait voulu se retirer, mais elle lui produisait le même effet de paralysie qu'elle venait de produire au Café du Pont.

— Bonjour, Monsieur le Commandant, salua-t-elle d'en bas. Votre santé est bonne depuis hier? Vous voyez, je suis venue chercher de la bière. Madame m'a bien recommandé de ne pas passer sans vous faire des compliments, et vous dire que nous sommes bien contentes.

Il répondit, dans un grognement :

— Ça va bien, ça va bien.

Et, comme il commençait à fermer la fenêtre, elle ajouta rapidement :

— Madame viendra du reste vous remercier cet après-midi...

Alors, éperdu de honte devant les centaines d'yeux curieux et goguenards qui le dévisageaient, il répondit d'une voix forte :

— C'est inutile. Il ne faut pas qu'elle se dérange. Je vais à Liége pour huit jours.

***

La fenêtre définitivement fermée, et tandis que la population faisait une conduite à Mme Emérance jusqu'à l'amorce de la route de Callières, il retrouva, au fond de sa mémoire, pour soulager sa colère et sa confusion, les jurements les plus vigoureux de son temps de caserne. Il usa ainsi sa courte violence. Il ne se sentit plus, après cela, qu'un immense découragement, le sentiment net de son impuissance à tenter un effort. Que faire? Que faire? Sa villa n'était-elle pas déshonorée? Le serait-elle moins si l'on chassait ces créatures? Il souhaita que les Allemands revinssent l'occuper, qu'elles fussent empoisonnées par la bière qu'elles boiraient, que la foudre, le choléra... Et brusquement, il se dit que la dame âgée, Madame, était bien capable de venir le visiter, ainsi qu'elle l'avait annoncé, et malgré sa défense.

Alors, brusquement, il s'avisa qu'il n'était pas mauvais, l'expédient imaginé tout à l'heure, sous le coup de la surprise! Passer huit jours à Liége, eh bien! c'était parer au plus pressé, c'est-à-dire échapper à l'immense éclat de rire dont devait être secouée toute la région. Il ferait ce que font les enfants qui, après avoir cassé le beau vase de Chine du salon, se réfugient au jardin pour ignorer leur méfait. Ce n'est pas courageux, mais c'est tranquillisant, cela permet de réfléchir et cela donne temporairement la paix nécessaire à la vie. D'ailleurs, il s'était engagé devant tout le village à ce départ. D'ailleurs encore, là-bas, à Liége, il consulterait des amis, il causerait avec un avocat.

Il se sentit soulagé d'avoir pris une décision, expédia son dîner, fit venir la cariole du boucher et fila furtivement à la gare, où il attendit deux heures le passage du train.

***

Il resta à Liége non pas huit jours, mais trois semaines. Et, quand il rentra aux Mignées, l'inéluctable s'était produit : la Maison marchait!

Attiré et alléché par la réputation de ces dames, le client — rare et prudent d'abord — s'était glissé dans l'immeu-

ble par la porte du fond du jardin, qui donnait sur un sentier toujours désert, sous le contrefort des rochers.

Rapidement, il s'était enhardi : les nombreux enrichis de la guerre — fermiers, éleveurs et courtiers — avaient appris le chemin de la villa et, bien accueillis, enchantés d'une aubaine qui leur offrait sur place, dans ce coin perdu d'Ardenne, des distractions de choix qu'ils allaient autrefois chercher à Namur et à Bruxelles, ils entraient délibérément, dès le soir venu, par la grand'porte de la villa.

La maison était agréable et bien tenue.

Madame était une femme coquette et opulente. Il ne fallait pas juger son caractère à son masque sévère, car elle était facile à vivre et traitait son personnel avec une maternelle bienveillance. Dès que l'on causait avec elle, on s'apercevait que c'était bien des officiers et non des soldats qui avaient achalandé sa maison de Saint-Quentin. Elle savait garder la mesure, comprenait la nuance et traitait chacun selon l'éducation dont il faisait montre. Elle ne donnait pas des « petit chéri » au premier venu ; il fallait pour cela qu'on lui eût été présenté et qu'on eût conquis son estime.

Paulette, la blonde dont la chevelure diaphane avait frappé Vaudière à l'arrivée du train des réfugiés, avait l'air, dans le voile de deuil dont elle avait coutume d'envelopper sa nudité, d'un camélia blanc tombé dans une tache d'encre ; du moins Madame se plaisait à le dire. Elle chantait d'une voix grêle et gaie la chansonnette à sous-entendus.

Mme Emérance faisait l'office de gouvernante. Active, puissante et asthmatique, elle veillait au garde-manger et à la lingerie, faisait la cuisine et se chargeait de sortir les pochards quand leur liberté d'allures et de langage tournait à la crapulerie. Elle lisait beaucoup Zola, savait « Fantomas » par cœur et possédait dans sa malle tous les contes d'Armand Silvestre, avec illustrations. Elle avait, au salon, droit au fauteuil.

Enfin Mignon, une maigre, forte et naïve Beauceronne aux joues semées de son, infatigable et placide, faisait les grosses besognes, sans un murmure, sans un étonnement. Elle avait l'œil broussailleux et trouble d'une vieille brebis.

Entre chien et loup, le ménage fait, les tapis brossés et le comptoir ravitaillé en vins, bières et liqueurs, Madame enfilait sa robe de satin à col montant, et les filles, vêtues d'un peignoir sans boutons ou plus simplement encore enroulées dans une gaze transparente, prenaient possession des salons et se répandaient jusque sous la vérandah parmi ces messieurs.

Les clous d'or des étoiles attachaient au firmament la tenture somptueusement bleue du ciel d'été ; la lune se pâmait sur le divan mobile des petits nuages ouatés ; le vent léger faisait frissonner les ormes de la route ; des grenouilles chantaient et la voix de Paulette, se mêlant fraternellement à la leur, montait vers les prédites étoiles.

***

Déconcerté de tant de scandale et désespérant d'y remédier, Vaudière le prit au lamento. Il fut mandé chez la

douairière des Mignées, femme distinguée, pour qui il professait un solide respect et qui, depuis le début de l'occupation, mettait au service de son parti, le prestige de son nom, de son autorité et de sa grande fortune. Elle lui reprocha avec élégance sa veulerie et le pressa si bien d'exiger l'expulsion de ces créatures interlopes, qu'il se concerta avec le bourgmestre : quand on a eu l'honneur de porter les galons de commandant de gendarmerie, il est des compromissions que, véritablement...

Le bourgmestre hésita à trouver, dans ses pouvoirs de police, le droit d'intervenir. D'opinions politiques opposées à celles de la douairière, il n'était pas fâché de lui résister. Et puis, ce qu'il ne disait pas, c'est que, négociant en liqueurs et en vins, il écoulait son fonds de commerce à Madame, par l'intermédiaire d'un courtier discret, étranger au pays, et ce à des prix défiant toute honnêteté.

Cependant, il ne put refuser, à la demande pressante du commandant, de conférer avec Capurniaux.

Les trois hommes se réunirent chez le commandant et vidèrent plusieurs bouteilles de Bourgogne. Le commandant fit de sa situation un tableau très sombre : il gémit d'être la victime des Français après l'avoir été des Allemands et se fit concéder que les seconds lui avaient fait moins de tort que ne lui en faisaient les premiers, car ceux-ci non seulement l'exposaient à la malignité publique, mais encore réduisaient à néant pour l'avenir la valeur locative et jusqu'à l'habitabilité de son immeuble. Souillé déjà par les bandits du kaiser, cet immeuble l'était maintenant par l'écume de la France ! Et il levait au plafond des mains éplorées et tremblantes, déjà séniles.

Capurniaux et le bourgmestre convinrent qu'il fallait essayer quelque chose. Et l'on décida d'envoyer le garde-champêtre le soir même à la villa pour constater « de visu » ce qui s'y passait, prendre les noms des clients et verbaliser au sujet de la vente non autorisée de boissons alcooliques.

Le garde-champêtre accepta cette mission sans enthousiasme et, pour se donner du cœur, alla boire dans différents cabarets où il raconta quand et comment il instrumenterait. Si bien que, vers les 7 heures, quand il se dirigea vers la villa, la moitié du village le suivit.

Dès qu'il se montra devant la véranda, les portes furent closes. Il tira la sonnette à plusieurs reprises, et frappa aux volets. La foule, égayée, l'écoutait faire ses sommations. Cela dura bien un quart d'heure. Alors la foule se mit à chanter. Mais, brusquement, la fenêtre de l'étage s'ouvrit et le contenu d'une bassinoire fut jeté dans la direction du représentant de la police rurale, qui ne dut son salut qu'à un saut de grenouille. En même temps quelques petits meubles commençaient de descendre des croisées.

Le garde-champêtre se retira sans discuter, toujours suivi par la foule et plaisantant aimablement avec elle.

***

Le bourgmestre attendait le résultat de l'expédition à la maison communale, en compagnie de Capurniaux et du com-

mandant. Ils entendirent la foule braillante qui s'en revenait par la grand'rue en emboîtant le pas au garde-champêtre et le bourgmestre dut descendre sur la place pour disperser les groupes; chacun, d'ailleurs, rentra paisiblement chez soi.

— Vous le voyez, commandant, dit le bourgmestre en rejoignant Vaudière et Capurniaux, je vous l'avais dit; il n'y a rien à faire!

Et, comme le commandant essayait de protester, il s'emporta :

— C'est inutile : comme bourgmestre, je n'interviendrai plus! Vous avez vu et entendu les rassemblements qui se sont formés ce soir; quand il y aura des bagarres, il sera trop tard. La population est tranquille et ce n'est pas à moi à lui donner des occasions de s'énerver et de faire de la musique.. Dans des temps comme ceux où nous vivons, il faut avant tout du calme; je ne tiens pas à ce que les Allemands viennent rétablir l'ordre dans la commune.

Capurniaux approuvait d'un branle de tête.

***

Dès ce jour, le commandant évita les deux hommes. Il renonça même à la partie de whist du Café du Pont. Sa servante lui rapportait tout ce que l'on racontait au sujet de ces dames : des marchands de bœufs venaient maintenant à jour nommé leur faire visite et leurs tilburys stationnaient quelquefois jusqu'au matin devant la grille du jardin; le personnel s'était augmenté de deux nouvelles pensionnaires, deux réfugiées de Lens, casées à Modave, qui, sitôt connue l'existence de la villa Sans-Souci — c'est ainsi qu'on dénommait à présent l'immeuble du commandant — s'étaient empressées de venir renforcer le collège des prêtresses et desservir le temple; à la vente du mobilier de feu M. le curé de Prangeleux, des fermiers de la Haute-Ourthe s'étaient cotisés pour acheter le piano délaissé par ce pasteur, et l'offrir à Madame, à l'occasion de sa fête : il y avait eu, pour commémorer l'entrée de cet instrument de musique dans la villa, une noce qui s'était prolongée jusqu'au jour et dans laquelle deux paniers de champagne avaient passé...

La servante du commandant lui racontait ces histoires avec des yeux allumés et un nez qui tournait à la friandise. Quand le commandant maudissait la dépravation des filles perdues, elle souriait légèrement et le regardait avec quelque compassion et quelque ironie. Un beau matin, elle disparut. Il apprit avec effarement qu'elle était entrée au service de Madame.

***

Il en demeura stupide pendant plusieurs jours. La douairière des Mignées lui envoya un mot le priant de passer d'urgence chez elle; il répondit qu'il était malade et n'osa plus sortir.

Avec les souvenirs lointains des bonnes années de sa jeunesse et de ses bordées de garnison, il essayait maintenant d'imaginer les scènes déplorables et joyeuses qui se passaient dans ses propres salons. L'évocation de ces choses défendues, après l'avoir fait longtemps rêver, et réveillé en lui des curiosités qu'il croyait mortes, finissait

généralement par assombrir son humeur.

Un jour qu'il paressait dans le berceau de glycines et de clématites de son petit jardin, il vit le chapeau gris de Capurniaux qui s'en venait sur la route. Le petit homme allait à pas menus et pressés. Dès qu'il aperçut le commandant, il s'empressa vers lui, franchit la grille et vint lui tendre deux mains cordiales.

La timidité du commandant l'empêcha seule de faire frais accueil au maire. Et, tout de suite, il se mit à se lamenter sur les avanies nouvelles, les pertes d'argent que lui valaient les pensionnaires de Sans-Souci et le tort qu'elles lui faisaient dans l'opinion.

Capurniaux compatit à ces paroles désolées. Pour se donner le temps de trouver les mots qui remonteraient le moral du commandant et pour ajouter à sa réputation de généalogiste des départements du Nord, il entreprit de lui expliquer la famille de Madame et comment, apparentée aux Vanderesse de Lille et aux Prudhomme de Valenciennes, vieilles familles considérées, elle avait eu la faiblesse, dès son seizième printemps, de se laisser séduire par un Delcarte de Roubaix, dont le père était le propre cousin germain de la vieille Madame Dessancy de Lens, actuellement réfugiée aux Mignées — comme le monde est petit, n'est-ce pas, commandant! Reniée par les siens, Madame — de son vrai nom Léonie Bastien — avait ouvert, à Béthune d'abord, St-Quentin ensuite, une de ces maisons où la licence des mœurs n'exclut pas la tenue et l'éducation, car il est prouvé par cent exemples que, dans cet état-là, c'est la directrice qui fait la maison et non la maison qui fait la directrice. L'établissement de St-Quentin, fréquenté par ce qu'il y avait de mieux dans la garnison, bien noté par la police, honoré des faveurs du colonel et du greffier, rapportait ses 20,000 francs net, plus sûrement que ferme en Beauce. Le commandant Vaudière eût pu tomber plus mal : à St-Quentin même, Capurniaux connaissait des maisons de quatre sous où le personnel passait sa vie dans l'ordure, l'injure et les batteries, buvait et causait un perpétuel scandale : que fût devenu, avec de pareils énergumènes, l'immeuble de la route de Callières?

Le commandant hochait la tête; évidemment, cette considération était de nature à alléger son malheur, cependant c'est bien faiblement qu'elle l'allégeait.

Alors Capurniaux essaya d'un autre thème; il appela à lui les idées générales : il parla de la guerre, de la guerre, qui, en ébranlant le vieux monde jusqu'en ses fondements, a déjà changé tant d'opinions reçues, tant de conventions sociales jusque là indiscutées. Certes, la prostitution restait la prostitution; mais, la pruderie et l'hypocrisie cédant, on finirait, sinon par se familiariser avec elle, au moins par oser l'appeler par son nom, comme cette maladie, dite honteuse, qu'on ne désignait autrefois que par les périphrases, ce qui ne la guérissait pas. La guerre, d'autre part, avait causé et causerait encore, dans les fortunes les mieux établies, des brèches qu'il serait légitime de réparer par tous les moyens, sans qu'on

se montrât difficile sur leur choix. Pourquoi mépriser un commerce douteux puisque personne ne méprise l'argent qu'il rapporte? Cet argent a une source impure, soit, mais est-ce que les fortunes réalisées par des transactions avec l'Allemand n'avaient pas une origine plus impure encore? Et cependant n'emporteraient-elles pas, sitôt la guerre finie et les mauvais jours oubliés, la considération et le respect des masses?

Il plaidait avec chaleur et conviction, s'animant en s'écoutant parler.

— C'est à notre époque surtout, commandant, qu'il faut se faire des choses de la vie une conception largement humaine et vraiment moderne. Vous avez subi comme presque tous vos concitoyens, presque tous vos compatriotes, des pertes sensibles; bien des gens, à votre place, n'auraient pas, pour les réparer, les scrupules que vous avez peut-être. Notez que ces dames ne sont pas dans le cas général des réfugiés réduits à la misère, à qui votre généreux pays applique cordialement les lois de l'hospitalité; au lieu de vouloir débarrasser d'elles votre immeuble, pourquoi n'exigeriez-vous pas un loyer proportionné aux bénéfices qu'elles réalisent de leur exploitation?

Le commandant trancha net la conversation d'un revers de sa main promenée en coupe-papier :

— Je vous en prie, Monsieur le Maire, vous oubliez que j'ai eu l'honneur de porter pendant quarante ans l'uniforme.

— Je ne l'oublie pas, mon cher commandant; je me borne à opposer des raisons, et de bonnes, à vos plaintes légitimes. Vous réfléchirez : tout s'arrange dans la vie et...

— N'insistez pas.

— Je n'insiste pas.

***

Une semaine s'écoula.

Le commandant réfléchissait. Il tâchait de se faire, de cette histoire, une conception largement humaine et vraiment moderne.

Un soir, comme il pleuvait, et que les premiers souffles froids de l'automne l'avaient fait s'enfermer dans sa salle à manger et lire la gazette sous la lumière circulaire de la lampe amie, la nouvelle bonne annonça :

— C'est M. Capurniaux.

Capurniaux avait son chapeau gris et son air malin des grands jours.

— Commandant, dit-il à brûle-pourpoint, ces dames sont venues me voir et m'ont chargé d'une négociation. Les affaires sont les affaires. Et, tenez, pour vous mettre à l'aise, je ne vous cache pas qu'elles m'ont offert une commission si je réussis auprès de vous... Elles ont l'intention de se fixer dans le pays : la clientèle est nombreuse et elles savent qu'elles ont le bonheur de lui plaire. Vous ne ferez plus rien de votre villa : vous ne pouvez plus l'habiter et vous ne trouverez pas davantage à la louer. Elles vous proposent un loyer de deux mille francs, un bail de neuf ans irrésiliable et, se souvenant de la bonne grâce avec laquelle vous les avez accueillies, dix pour cent dans les bénéfices de la maison. Vous le voyez, mon cher commandant, les proverbes continuent à dire vrai, et il y en a un : un bienfait n'est jamais perdu, qui pourrait être la mora-

lité de votre histoire, s'il existait encore aujourd'hui, de par le monde, quelque moralité.

Alors l'ex-commandant — et Capurniaux devina, sentit, comprit brusquement que c'était l'aboutissement d'une idée depuis longtemps acceptée — l'ex-commandant rougit jusqu'aux yeux et prononça d'une voix dont il s'efforça de surmonter le tremblement :

— J'irai voir moi-même !

Il y est allé et il y retourne souvent.

Il est devenu, de sa propre maison, l'un des hôtes assidus et réguliers.

Mais, par une pudeur patriotique et militaire et pour qu'en son âme d'ex-gendarme il ne sente point s'obnubiler le prestige de la gendarmerie à cheval, chaque fois qu'il franchit le seuil de la villa, il met la main à sa boutonnière et il retire sa décoration.

L'AVENTURE DE M. TOURONT

L'AVENTURE DE M. TOUMONT

L'AVENTURE DE M. TOURONT

M. Jacques Touront prenait son café au lait dans la salle à manger de sa maison de la rue Basse, à Ostende, lorsque la servante introduisit le soldat Fortheimer, planton au bureau du commissaire des passe-ports. Fortheimer avait le sourire ; il élargit une bouche d'un pied, cassa sa taille dans une salutation et dit :

— «Il» est de bonne humeur, aujourd'hui. Si vous voulez essayer, je crois que ça réussira.

Depuis quinze jours, M. Jacques Touront faisait l'impossible aux fins d'obtenir un passe-port pour Bruges où d'importantes affaires l'appelaient à la succursale de sa maison de commerce. Depuis quinze jours, il se heurtait l'arbitraire du capitaine-commissaire.

— Pourquoi foulez-fous aller à Pruches ?

Il expliquait ses raisons, voulait déplier des papiers qu'il tirait de sa poche. L'autre l'arrêtait d'un geste, lui clouait la parole sur les lèvres d'un coup d'œil pointu comme une baïonnette.

— Nein, che ne feux pas !

— Cependant, Monsieur l'officier...

— Che tonne rien...

Et le commissaire se replongeait dans ses écritures, ayant l'air de ne plus même savoir là M. Touront.

Perplexe, M. Touront demeurait quelques instants immobile, ses papiers à la main, ouvrant une bouche dont aucun mot ne sortait — jusqu'à ce que, brusquement, le commissaire toujours sans lever les yeux, criait d'une voix éclatante :

— Heraus !

Et M. Touront sortait.

Le planton Fortheimer avait pour mission d'introduire dans la cage de l'officier les solliciteurs qui battaient la semelle dans les courants d'air du vestibule ; il leur donnait des numéros suivant sa fantaisie, c'est-à-dire suivant le ou les mark qu'on lui glissait. M. Touront ayant le mark facile — il le fallait bien — s'était concilié les bonnes grâces du planton Fortheimer : c'est ainsi que celui-ci venait l'avertir, ce matin, à son domicile.

— Ah ! vous croyez que ça réussira aujourd'hui ? disait M. Touront : prenez donc une tasse de café, mon ami.

Le planton Fortheimer vida dans sa tasse la moitié du sucrier, alluma sa pipe de porcelaine et fuma béatement dans la figure du commerçant qui se hâtait d'avaler des tranches d'un pain fait de maïs, de fécule de pomme de terre et de seigle, un pain pâteux et si gluant qu'on ne pouvait le manger qu'après l'avoir fait rôtir.

Puis, tous deux s'en furent vers le bureau des passe-ports, déjà assiégé par deux douzaines d'Ostendais venus pour tenter la chance. Le planton fit entrer Touront tout de suite : l'officier écrivait ; il leva à peine les yeux, laissa M. Touront formuler sa demande, la même qu'inlasseblement il répétait depuis deux semaines.

Un silence régna ; puis l'officier, toujours sans regarder Touront, prononça :

— Che tonne.

Et il donna. Le papier était prêt. L'officier dévisagea pour la première fois Touront en le lui tendant du bout des doigts, comme une aumône qu'on abandonne à une main malpropre.

— Zignez.

Touront signa.

L'officier dit encore :

— Fous bartirez temain matin par le train de 7 h. 20. Soyez à la bahnhof un quart-d'heure avant. Fous drouverez le sergent von Vlaer qui vous accompagnera à Pruches.

Touront fut désagréablement surpris: il n'avait pas besoin d'un sergent pour faire ses affaires. Mais il s'inclina et se tut prudemment.

Tandis qu'il serrait avec lenteur et précaution le papier dans son portefeuille, le numéro suivant entra. C'était un ouvrier endimanché, la figure affligée et soucieuse ; il eut un brusque mouvement quand il se trouva devant l'officier, comme s'il se secouait pour appeler toute son énergie, et, d'un ton bas, en mots courts, il parla humblement.

— Ma mère est morte à Ghistelles : on l'enterre demain ; je voudrais avoir un passe-port ; ce n'est qu'à un quart-d'heure de la maison que j'habite.

Ce fut rapide et net : l'officier, qui n'avait pas encore levé les yeux du papier sur lequel courait sa plume, toisa le solliciteur d'un regard et répondit :

— Nein.

L'autre se raidit, avala un grand coup d'air, comme un boxeur qui vient d'être touché et qui aspire bruyamment. Il reprit :

— Je voudrais cependant être là pour l'enterrement.

L'officier consentit à dire deux phrases :

— Ça ne servira à rien du tout : si votre mère est morte, ce n'est pas parce que vous serez là qu'elle reviendra à la vie. Ensuite, il y a beaucoup de soldats allemands qui ont perdu leur mère pendant la guerre et qui n'ont pas pu assister à leurs funérailles. Ça suffit. Allez-vous-en.

De la main gauche tendue, il indiqua la porte, tandis que sa droite se remettait à écrire.

L'homme resta un instant immobile, puis il fit demi-tour. Touront sortit avec lui, l'emmenant par le bras. Il frémissait : ah ! le militaire installé chez vous, vautré dans sa victoire comme dans un lit, maître de vos actions, de vos projets, de votre vie, disposant de vos affections et de vos secrets, c'est la suprême misère ! Et Touront fermait les yeux pour savourer l'idée des représailles, l'espoir légitime des revanches... L'homme, maintenant, pleurait. Touront lui donna une fraternelle poignée de mains — et il le vit, accablé, tourner le coin de

la rue, le pas pesant, le dos voûté sous la catastrophe.

⁂

Touront passa sa soirée à mettre en ordre les contrats, les factures et la nombreuse correspondance d'affaires qu'il devait emporter pour sa succursale de Bruges,— et, le lendemain, dès 6 h. 1/2, il s'achemina vers le bahnhof. Il faisait à peine jour. Le canon, qui avait grondé par intervalles pendant la nuit, tonnait à coups plus rapprochés, envoyait, par-dessus l'agglomération, ses shrapnels vers Middelkerke, en un tir de destruction dont la portée et l'effet demeuraient mystérieux. Il faisait un froid prenant, un froid d'onglée ; le ciel était blême et sans nuage ; à chaque détonation, les carreaux de vitre frissonnaient dans les cadres des fenêtres. Au tournant des rues orientées vers la plage, de grands coups d'air froids vous saisissaient et vous pénétraient comme un bain de glace. Les gens dormaient, habitués depuis quatorze mois, au vacarme des batteries ; les rues étaient désertes ; seules quelques femmes, pelotonnées dans leurs vastes manteaux noirs à capuche comme dans une guérite, glissaient le long des façades, se hâtant vers l'office, avec des toussottements de pauvre.

Comme Touront débouchait dans la rue de la Chapelle et voyait la tour carrée de la gare se profiler sur l'horizon de plomb, un bruit de pas cadencés arriva jusqu'à lui, se rapprochant : c'était le troupeau des prisonniers russes se rendant aux abords dangereux des tranchées où on leur faisait remuer de la terre et établir des fils de fer barbelés. Une épouvante entourait et suivait ces malheureux quand ils passaient par les rues, vêtus de haillons, la figure morte dans l'embroussaillement de la barbe, ne frissonnant même plus à force de misère, craintifs et résignés comme des chiens malades. Quand le soir tombait, on les voyait revenir en rangs, fourbus, silencieux, mornes dans leur définitif asservissement, les yeux caves ; certains, qui étaient passés le matin, manquaient : blessés ou tués par des éclats de shrapnels, ils avaient été transportés, pendant la journée, dans les hôpitaux. Il était défendu de leur donner quoi que ce fût, de leur faire l'aumône d'un sou, d'une cigarette, d'un bonjour ou d'un sourire. De temps en temps, on les pesait, décharnés, la peau collée aux os : quand l'un d'eux avait maigri, on forçait un peu sa pitance ; si, par hasard, il avait grossi, on rognait sur la portion : ainsi la science allemande faisait-elle des études de statistique comparée sur le rendement du moteur humain par rapport à l'aliment qu'il consomme.

Cependant, étant entré dans la gare, Touront devina le sergent von Vlaer, devant le guichet, dans un grand gaillard de 40 ans, tout de blond moustachu, le nez gros et relevé du bout, la figure semée de poireaux duvetés, un teint trop rosé de cardiaque ou d'alcoolique. Il parlait suffisamment le français pour se faire comprendre ; il se présenta et présenta une vieille fermière, le visage enveloppé dans un châle de laine, un mouchoir sur la bouche et qui paraissait souffrir beaucoup. Elle habitait une métairie en retrait de la route de Middelkerke ; Touront se rappela l'avoir rencontrée déjà, dans des boutiques de Mariakerke, quand il visitait la clientèle.

La vieille allait à Bruges pour se faire poser un ratelier; le mal de dents lui faisait un masque tuméfié, pitoyable et ridicule ; elle gémissait d'une façon continue et saccadée, levant au plafond, à chaque lancement, des yeux bleus déteints dont on n'apercevait plus que le blanc. Elle salua Touront d'un geste de tête désolé et fit signe qu'elle ne pouvait parler. Le sergent la regarda un instant d'un œil qui compâtit et, se découvrant les gencives, montra à Touront les alvéoles de ses mollaires en levant les épaules d'un air fraternel, signifiant ainsi, par une pantomime, qu'il connaissait les souffrances de ce mal pour y avoir été en proie lui-même... Il s'interrompit pour aller au devant d'un homme à barbe blanche qui entrait à pas comptés dans la salle d'attente, interrogeant de l'œil.

— Vous êtes Coosemans, le restaurateur ?

— Je suis le restaurateur Coosemans, dit le nouvel arrivant avec un sourire aimable et timide. Vous êtes sans doute le sergent van Vlaer?

La connaissance faite, le sergent présenta la vieille à Coosemans comme il l'avait présentée à Touront. Le restaurateur et le commerçant se serrèrent la main.

— Nous allons donc faire le voyage de Bruges ensemble, dit Touront.

— Tant mieux, dit Coosemans.

— Est-ce que nous avons d'autres compagnons de route? demanda Tourout au sergent.

— Non, nous ne sommes que quatre, répondit von Vlaer : remettez-moi vos passe-ports.

Les deux hommes et la vieille obéirent. Von Vlaer examina attentivement les papiers et les mit dans sa poche.

— Pardon, pardon, dit Touront, il faut nous les rendre ; nous en aurons besoin pour aller à nos affaires à Bruges, chacun de notre côté.

— Non, pas chacun de son côté, tous ensemble, dit le sergent ; moi vous accompagne tous les trois ; pas vous quitter ; toujours à quatre comme bons amis.

Le garde-salle annonça le train ; les trois voyageurs montèrent avec leur mentor dans un compartiment de troisième et l'on roula vers Bruges à petite vapeur. Dans le wagon, Touront, sachant comment il faut s'y prendre avec les soldats à consigne, n'hésita pas :

— Sergent, il ne faut pas que vous vous fatiguiez à nous suivre; nous avons tous les trois des courses et des visites à faire ; vous allez nous rendre nos passeports et nous nous retrouverons tous les quatre à la gare pour le départ du train de 5 h. 25. Voici cinq mark pour vous aider à passer le temps et pour boire à notre santé.

Et il tendit un billet de cinq mark que le sergent regarda avec un sourire supérieur.

— Nein, dit-il.

Le restaurateur crut que Touront n'avait pas offert assez.

— Vous me permettrez, sergent, de vous offrir également cinq mark.

Le sergent regarda le billet avec le même sourire du monsieur à qui on ne la fait pas.

— Nein, répéta-t-il.

La vieille ne disait rien; elle s'était acagnardée dans le coin du comparti-

ment et, retranchée dans son châle, sous lequel on ne voyait plus que le brillant de ses lourdes boucles d'oreille d'or, elle geignait comme un enfant que la maîtresse de pension a puni.

Le sergent alluma sa pipe et fuma. Les deux Ostendais échangeaient des regards de désappointement et d'inquiétude. Personne ne parla plus jusque Bruges. Quand ils se trouvèrent sur la place, devant la gare, ils attendirent que le sergent décidât.

— Schnapps ! dit-il en indiquant le plus proche cabaret.

Ils entrèrent et se firent servir du cognac. La vieille avait secoué la tête pour signifier qu'elle ne voulait rien prendre ; le sergent insista avec un langage amical pour qu'elle essayât l'effet de l'alcool sur les dents malades ; mais elle ne voulait rien entendre, rejetant la tête en arrière et écartant d'un geste le verre que le sergent avait commandé pour elle et qu'en désespoir de cause il but.

Alors il parla :

— Madame très malade, madame beaucoup souffrir. Très pressée pour dentiste. D'abord aller là.

Les deux hommes, consternés, protestèrent. Mais la vieille avait pris la main du sergent et la serrait pour le remercier.

— Ja wohl, bonne Madame, pauvre Madame, MM. Coosemans et Touront très gentils ; tout de suite partir vous guérir...

Le dentiste habitait à l'autre bout de la ville ; ils la traversèrent en pressant le pas ; la vieille trottinait péniblement. Les commerçants ouvraient leurs volets ; le froid piquait dur. En passant devant sa succursale, Touront fit encore une tentative :

— Laissez-moi entrer pour dire un mot à mon gérant ; je lui remettrai ces papiers ; il aura le temps de les examiner...

— Nein, d'abord madame.

Le sergent fronçait le sourcil. Quatre mois d'occupation avaient appris la prudence à Touront. Il se résigna. On passa.

Le dentiste déjeunait quand ils sonnèrent chez lui. Il n'eut pas l'air enchanté de cette cliente qui lui arrivait escortée de la force armée et traînait derrière elle deux concitoyens. Pourtant il s'empressa, il voulut conduire tout de suite la vieille dans son cabinet d'opérations ; mais le sergent exigea que tout le monde entrât avec lui, fit venir trois chaises et s'installa avec Touront et Coosemans, tandis que la vieille prenait place dans le fauteuil en geignant plus fort que jamais.

Quand le dentiste eut inspecté cette triste mâchoire, il désigna de quatre chiquenaudes successives quatre chicots et dit :

— Ça doit partir... ça doit partir... ça doit partir... ça doit partir...

Le tremblement qui agitait la vieille se communiquait au fauteuil.

Alors, devant les trois témoins de son supplice, une scène burlesque et pénible commença : la vieille poussait des cris d'égorgée, crachait inépuisablement dans le baquet de longs filets de sang et de salive, lâchait le fauteuil, faisait à cloche-pied le tour de la chambre, échevelée, les mains aux tempes ; puis, ramenée par le dentiste que von Vlaer aidait au besoin, reprenait place, basculait en arrière une tête comme désarticulée, ouvrait une bouche de poisson

que l'on décroche de l'hameçon ; la pince plongeait, disparaissait dans la cavité ; on ne voyait plus que le poing de l'opérateur crispé autour des branches d'une pince, trop gros pour entrer et secouant une invisible prise ; les gloussements de la patiente cessaient un instant et, dans le court silence soudainement advenu, on entendait un petit craquement, quelque chose qui casse : la pince réapparaissait avec un noyau de datte mal nettoyé et la vieille recommençait à cracher rouge dans le seau.

La troisième dent extraite, la vieille se débattit si énergiquement que le sergent consentit à la laisser souffler quelque temps. Affaissée et farouche, elle s'enveloppa la tête dans son châle, s'assit le plus loin possible du fauteuil et ne gémit plus.

Ces messieurs avaient beau être pressés : ils devaient comprendre qu'un peu de répit était nécessaire et le sergent donna à entendre au dentiste, qui se hâta de s'exécuter, qu'un verre de schnapp serait le bienvenu ; on porterait ça sur la note, c'était bien le moins.

Il était 11 h. 1/2 quand la vieille cracha le quatrième chicot ; il était midi quand, étrourdie et douloureuse, elle consentit à se remettre en route.

On mit près d'une heure pour arriver au « Panier d'Or », sur la Grand'Place, où le sergent avait décidé qu'on dînerait. La vieille s'arrêtait à chaque coin de rue, s'appuyait au mur comme une enfant qui boude et refusait d'avancer. Pour ne pas perdre tout à fait le temps, le restaurateur Coosemans entra dans des boutiques et y fii des achats indiqués sur sa liste : des bougies, des sardines et des légumes en conserves, du savon, de la viande fumée, du beurre... Le sergent attendait à la porte. Touront eut la chance de découvrir un magasin où l'on trouvait encore du chocolat ; comme c'était aussi un débit de spiritueux le sergent entra avec eux ; ils burent deux tournées de genièvre et le sergent eut la galanterie de lever son verre au rétablissement de la malade.

Au « Panier d'Or », von Vlaer fit le menu. Tous, sauf la fermière, mangèrent beaucoup et burent de même. Au dessert, le sergent commanda du café, de la fine et des cigares à 75 centimes bien secs, dont il mit quelques-uns en poche pour ses amis.

La vieille, visiblement, souffrait le martyre. Quand la caravane se trouva prête à se remettre en route, elle supplia brusquement le sergent de retourner chez le dentiste. Il décida qu'il en serait ainsi. Abrutis par une impuissante fureur, Coosemans et Touront proposèrent de prendre une voiture et l'on roula, encaqués. Le dentiste était absent. On l'attendit autour de la bouteille de schnapps.

Quand 4 heures sonnèrent, Touront, pris brusquement d'une rage froide, protesta véhémentement.

— On nous a donné un passe-port pour faire nos affaires à Bruges et non pour passer notre temps che zles dentistes. Rendez-nous nos papiers et laissez-nous partir ; nous nous retrouverons à la gare ; sinon il sera trop tard pour passer par mes bureaux !

Mais le sergent ne s'émut pas.

— Je crois aussi qu'il sera trop tard, mais ça ne fait rien du tout : je ferai mon rapport au capitaine et il vous donnera une autre permission.

— Voyons, sergent, voyons...

— Il n'y a pas de voyons sergent. Je connais mon service et ma consigne ; un sous-officier allemand n'a pas d'ordre à recevoir d'un civil belge.

Cela fut dit d'un ton si péremptoire que Touront ne broncha plus. La femme ne disait plus rien ; elle n'était plus qu'un tas balayé dans un coin de la pièce et recouvert de vêtements.

***

A 5 heures, le sergent, ayant fini la bouteille, déclarait qu'on s'en allait. Le fiacre attendait à la porte. On prit le chemin de la gare. En passant devant un café fameux par ses bières anglaises, le sergent eut soif. On s'arrêta quelques minutes seulement. Et, quand on arriva à la gare, le train était parti.

— Ça ne fait rien ; je dirai au capitaine que vous aviez trop d'affaires à terminer ; ce sera une raison de plus pour qu'il vous donne un nouveau passe-port. Non, non, ça ne fait rien, allons dîner.

Les deux Ostendais en avaient pris leur parti.

Ils s'armèrent donc d'une courageuse résignation, et quand ils arrivèrent au « Panier d'Or », ils souriaient, faute de pouvoir faire autre chose. Il fallut attendre quarante minutes l'heure de la table d'hôte. Comme ils commandaient l'apéritif et allumaient un cigare, la vieille fut reprise d'une rage nouvelle ; dans sa détresse, elle s'appuyait sur l'épaule du sergent.

— C'est terrible, compâtit celui-ci. Je propose retourner chez le dentiste.

Du coup, Touront vit rouge.

Mais la vieille elle-même refusa.

On dîna ; schnapps, café, cigares ; la vieille règla l'addition.

A 9 heures, le train les débarquait à Ostende. On conduisit en cortège la vieille à son hôtel près de la gare. Et le sergent, maintenu dûment saoûl, déclara qu'il ne voulait pas quitter ainsi ses deux compagnons de voyage ; il s'attendrissait ; il devint pressant :

— Un dernier verre ; vous ne pouvez refuser. C'est moi qui offre. Je suis trop content d'avoir fait votre connaissance. Du reste, je ne vous rendrai vos passe-ports que quand nous aurons trinqué.

Il les entraîna dans un café fréquenté par les militaires. En passant le seuil, il butta contre une giberne qu'un soldat venait de déposer et s'étendit de tout son long sur le ventre entre les premières tables.

Touront et Coosemans durent la ramasser, jurant et sacrant, comme on ramasse un paquet. Comme, enfin debout, il s'affermissait sur ses jambes, un officier traversa la salle, le regarda sous le nez et le voyant ivre, lui allongea en plein visage le revers de la main.

C'était le commissaire des passe-ports. Sa fureur éclata contre Touront et Coosemans.

— Ah ! Z'être gomme ça que fous arranchez mon sous-officier, pougres d'i-frognes ! hurla-t-il. Eh pien, fotre gompte est pon ; z'être fini : fous n'irez blus à Pruches !

LA DÉCORATION

LA DÉCORATION

LA DÉCORATION

A la bonne qui ouvrit la porte de la rue sur leur coup de sonnette, les deux soldats dirent ensemble : « C'est pour les cuivres ». Ils martelèrent le dallage du vestibule sous les clous de leurs bottes et, poussant droit devant eux, pénétrèrent dans la salle à manger. Ils avaient les joues creuses et les yeux enfoncés dans l'orbite, l'air de gens qui ne mangent pas à leur faim ; ils flottaient dans leur tunique grise ; suivant l'expression de la servante, le tailleur de leur pantalon en étui flasque devait avoir pris mesure sur un arbre du boulevard.

Ils n'avaient pas salué la servante, mais ils portèrent la main à leur bonnet rond et plat quand ils virent venir à eux la maîtresse de la maison, une vieille dame vénérable qui s'efforçait de dominer le malaise que lui causait cette visite. Encore alerte, petite, tassée un peu par les années qui s'accumulaient, elle avait de bons et calmes yeux de grand-mère et de beaux cheveux blancs. Le même soldat répéta : « C'est pour les cuivres » et la vieille dame dit : « Vous pouvez visiter ».

Ils firent le tour de la salle à manger, inspectèrent le dressoir du buffet, ouvrirent des tiroirs, palpèrent deux statuettes de bronze sur la cheminée et, sans avoir prononcé un mot, passèrent dans la cuisine. Là, ils marchèrent tout droit, d'un même mouvement, vers une douche de cuivre jaune qui flanquait une des parois du poêle.

— Ceci c'est pour nous, dirent-ils.

L'un d'eux tira de sa poche des tenailles et un marteau et se mit en devoir de démonter la douche.

La dame protesta :

— L'arrêté déclare que les appareils de chauffage en usage ne sont pas saisis.

Mais le soldat, qui s'était agenouillé pour décrocher plus facilement la douche, balança horizontalement la tête au bout d'un maigre cou, où saillaient des cordes de peau hérissée et, ayant ainsi signifié qu'il passait outre sans appel, arracha d'une secousse l'appareil.

Il balaya sous le poêle, d'un coup de son mouchoir déployé, un peu de suie qui salissait le carrelage et, ayant déposé l'appareil dans un coin :

— On viendra chercher avec une charrette, dit-il.

Pendant ce temps, l'autre soldat avait remarqué une balance aux plateaux de cuivre, accostée d'une boîte à ranger les poids. Il attendit que son camarade eût terminé et lui montra sa trouvaille :

— Ceci aussi, dit le camarade à la dame, on viendra chercher.

Et il inscrivit sur son carnet la balance, les poids et la douche.

Ils visitèrent ensuite les caves, eurent un rire béat en contemplant les bouteilles de vin couchées dans leurs niches de briques chaulées et revinrent sans observation au vestibule.

— Chambres à coucher, dit le soldat.

La dame les mena au premier étage. En montant l'escalier, ils avisèrent les tringles du tapis et tirèrent un aimant de leur poche pour s'assurer qu'elles étaient constituées d'une barre de fer entourée seulement d'une gaîne de cuivre.

Dans la première chambre de l'étage, ils s'arrêtèrent devant une vaste garde-robe de chêne :

— Ouvrez, dit le soldat.

La dame ouvrit et leurs grosses mains se mirent à palper les robes qui pendaient, lâches et molles, aux tringles. A la partie supérieure de l'armoire, sur une planche qui en occupait toute la largeur, des cartons se carraient parmi des piles de linge. L'un des soldats tira à lui le plus grand de ces cartons, le déposa par terre et enleva le couvercle : une épée, posée sur des vêtements dont on voyait, à travers le papier de soie, fleurir les broderies, une épée à la garde dorée et ajourée apparut, à côté d'un chapeau à claque dont une mousse de plume blanche ornait le contour et qu'égayait la soie tricolore d'une cocarde. Les deux soldats s'exclamèrent ensemble :

— Sabre !

Et celui qui avait découvert le carton dit à la dame, avec l'air de s'effrayer pour elle-même de la gravité de la trouvaille :

— Vous avez des armes chez vous ! Vous avez des armes chez vous ! !

Elle répondit avec calme :

— C'est l'épée, le chapeau à claque et l'habit de cour de mon mari, fonctionnaire supérieur au ministère et mort depuis dix ans. Je les ai conservés comme souvenir.

Mais le même soldat dit sévèrement :

— Il n'y a pas de souvenir, madame, il y a un sabre !

L'autre leva l'index au plafond et, grave, ayant fait des yeux ronds et soufflé dans ses joues, ajouta :

— Téfentu ! tout à fait téfentu !

Ils s'immobilisèrent autour du carton, debout et la tête penchée, les coudes en anse et les mains aux hanches comme ferait un veilleur de nuit contemplant un corps inanimé, étendu sur le pavé de la rue.

L'un dit :

— Prison, beaucoup de prison...

Et l'autre, frottant à petits coups son pouce sur son index en faucille :

— Mark, beaucoup de mark...

Ils mirent enfin genou en terre et, précautionneusement, hasardèrent leur main sous le drap du costume de cour d'où monta une odeur de poivre, de goudron et de naphtaline. Ne trouvant plus rien en fait d'armes, ils retournèrent le carton pour en vider le contenu. L'un prit l'épée avec sa gaîne de papier de soie et la tendit à la dame :

— Vous devez déclarer aujourd'hui même à la Kommandantur.

— Je suis seule, mon fils est absent jusque demain.

— Notre rapport sera fait ce soir ; il faut aller avant, n'oubliez pas...

Et l'autre insista encore :

— De la prison et des mark, beaucoup... Téfentu... madame... téfentu !

Ils semblaient avoir plus peur que l'intéressée. Elle se mit à les regarder avec plus d'attention, détaillant leur physionomie. C'était évidemment de la matière humaine de second choix, bien pétrie par le militarisme. Ils lui parurent bons diables, pas méchants et si bien asservis à l'ordre reçu que l'idée ne devait jamais leur être venue de discuter avec eux-mêmes la besogne qu'on leur faisait faire : tout ce qu'ils devaient se dire, c'est que ceci valait toujours mieux que d'aller au front.

Pour elle, elle ne s'émouvait guère : on se fait aux persécutions et à l'arbitraire comme on se fait à tout ; la résignation finit par prendre forme et composer : trente mois d'occupation — trente mois pendant lesquels l'on n'a jamais su le matin si on couchera le soir dans son lit — vous enseignent la patience et la philosophie.

Tous trois entrèrent dans la chambre à coucher de la maîtresse de la maison, une chambre vaste et claire, d'un meuble ancien. Ils ne firent grâce ni d'un placard ni d'un tiroir ; ils promenèrent leurs yeux et leurs doigts dans tous les recoins, dérangèrent le linge, bousculèrent les mille petites choses qu'une femme conserve dans la paix close des boîtes et des étuis. Visiblement, ils s'acharnaient ; ils se disaient qu'après la découverte du sabre, leur devoir était de trouver autre chose. Ils inspectèrent minutieusement jusqu'à la table de nuit, secouèrent les serviettes et les mouchoirs et levèrent le marbre des commodes.

Ils avaient à peu près tout remué, fouillé, palpé et retourné, lorsqu'ils avisèrent une console sur laquelle trônait un petit meuble singulier, tenant de la châsse par les reliques qu'il contenait et de la vitrine de musée par la façon dont il présentait ces reliques à la vue. Derrière la glace de ce petit meuble, une bonne douzaine de décorations s'alignaient : l'émail, l'or, l'argent, diversement façonnés en bijoux solides et lourds, allumaient des feux multiples sur la peluche sang-de-bœuf qui faisait fond ; il y avait des croix de chevalier, attachées à de larges et courts rubans, des commanderies fixées à des tours de cou impressionnants, même deux plaques ciselées, luisantes et vermeilles. Toute cette bijouterie, cossue et lourde, allumait les feux discrets d'un trésor dans la pénombre du reliquaire ; ces insignes précieux étaient venus là de tous les coins du monde : la Russie avait envoyé son aigle blanc, le Danemark son éléphant d'ivoire, la Suède son épée laurée, le Vénézuéla les traits de Bolivar, la Hollande son lion d'or, le Japon son soleil levant, le Portugal sa croix rouge...

— Ce sont les décorations de mon mari, dit la vieille dame.

Les soldats contemplaient avec une déférente curiosité cet étalage, lorsque les yeux de l'un d'eux s'écarquillèrent devant une des décorations ; la dame vit tout son corps se redresser, sa poitrine se bomber, son visage revêtir une expression sévère et respectueuse à la fois : ses talons se joignirent ; il rectifia la position comme au passage d'un officier supérieur ; puis il envoya son coude

dans le ventre de son camarade, lui désigna de l'œil le bijou fascinateur. L'autre répéta la pantomime : la dame crut un moment qu'ils allaient présenter les armes. Tel fut l'effet que produisit sur eux la croix allemande en émail blanc portant au centre un aigle rouge et suspendue à un ruban blanc avec deux larges lisérés orange.

Celui des soldats qui s'exprimait le mieux en français parla avec une soudaine et profonde déférence à la dame :

— Votre mari avait cette décoration ! Il a dû rendre beaucoup de services à notre kaiser pour avoir cette décoration !

La dame fit un geste évasif. Cette admiration pâmée lui répugnait; elle y voyait la servilité de l'âme allemande se caricaturant elle-même en tombant au fétichisme imbécile.

Ils montèrent au second étage : c'était un vaste atelier de peintre surélevé, avec une galerie circulaire, un escalier intérieur et des recoins invitants. Ça et là, des bronzes et des cuivres luisaient dans l'ombre des tentures et sous la clarté des vitraux, parmi le désordre compliqué des meubles, des cadres et des toiles. Un piano à queue emplissait tout un angle de sa carapace allongée de mouche sans tête.

Sitôt qu'il aperçut l'instrument, le premier soldat tourna vers la dame un regard implorant.

— Voulez-vous me permettre? dit-il; je suis professeur de piano à Coblentz.

Il attendit correctement l'autorisation que la dame lui donna d'une inclinaison de tête, avec le sourire pensif et doucement malicieux qu'ont les femmes à qui une longue vie a donné le sens de l'indulgence. Et, bien assis, renversant le torse comme pour un exercice d'assouplissement, les épaules hautes et carrées, les mains en dos de brosse, il se mit à jouer des marches de régiment, écrasant les basses pour imiter les tambours et perlant un chant de fifre sur les touches aiguës.

La dame ne comprit pas tout de suite qu'en lui donnant cette musique, il voulait lui décerner un hommage auquel il attachait du prix, s'excuser en quelque sorte de n'avoir pas montré tout de suite une entière déférence à la veuve d'un homme tellement éminent que l'empereur l'avait fait commandeur de son ordre. Il tâchait de réparer en donnant ce qu'il avait de mieux à offrir.

Le second soldat s'était assis sur un coin de fauteuil, dans une attitude respectueuse, et il regardait avec admiration les mains rougeaudes de l'autre courir sur le clavier comme deux gros crabes affolés et dansants. A quelque moment, il poussa quelques sons délibérés et la dame comprit avec un étonnement inquiet qu'il voulait chanter. Mais le pianiste lui imposa silence d'un coup de gueule irrité et l'autre, rentré dans le silence, les paumes à plat sur ses maigres genoux, ne bougea plus, n'eut plus jusqu'à la fin du morceau que des yeux écarquillés.

— Choli, n'est-ce pas, matame? dit-il quand ce fut terminé.

Elle acquiesça encore de la tête.

Puis, elle demanda, car elle se sentait pleine de malaise auprès de ces deux hommes :

— Vous allez visiter l'atelier?

Mais le pianiste s'était levé :

— Non, pas visiter. C'est nous confiance.

Puis sa figure brusquement tirée de chagrin, comme s'il allait pleurer :

— Seulement, tout de suite Kommandantur, pour le sabre, tout de suite, après-midi...

Ils se retirèrent en saluant, comme s'ils sortaient de la maison du hauptmann.

***

La veuve, après déjeuner, mit l'épée sous son manteau et s'en fut à la Kommandantur. A l'officier qui la reçut, elle raconta comment les soldats avaient découvert l'arme et pourquoi elle avait cette arme chez elle.

— Qui me prouve, dit l'autre en ajustant un monocle insolent, que votre mari était fonctionnaire au ministère?

— Je puis, monsieur, vous le faire attester d'ici une heure par vingt personnes. Au reste, voyez l' « Annuaire administratif » de 1910, année de sa mort...

L'officier ne répondit pas. Il réfléchit un instant, pressa un bouton de sonnette et, du même ton qu'il l'eût lancé à l'assaut d'une redoute, il envoya le soldat qui ouvrit la porte chercher l' « Annuaire ».

Il étalait avec une satisfaction visible la morgue injurieuse de l'officier de bureau.

Relevant les basques de sa tunique, il alla chauffer ses fesses au poêle et eut l'air d'ignorer complètement la veuve, toujours debout à l'endroit où il l'avait laissée. Toute la mufflerie de l'homme qui détient une parcelle de l'autorité du conquérant et qui en use comme il lui plaît d'en user, se lisait sur sa face camuse.

Des minutes s'écoulèrent; de temps en temps, le silence était coupé par le soupir d'aise d'un Teuton gras qui grille agréablement sa couenne.

Comme le soldat ne revenait pas, la vieille dame regarda une chaise toute proche. Elle hésitait; elle pensa dire : « Vous permettez? », et s'asseoir, mais quelque chose se révoltait en elle à l'idée de demander quoi que ce fût à cet Allemand. Et, délibérément, sentant ses jambes fléchir, elle fit un pas et, humblement, se posa sur un coin de la chaise.

L'autre, l'œil mauvais, lança :

— Qu'est-ce que vous faites là? Qui est-ce qui vous a dit de vous asseoir?

Déjà elle était debout, toute frêle et très pâle devant cette brutalité, tremblante de haine.

Lui, présentant son autre fesse à la tôle rouge, mâcha dans sa moustache sans sembler voir les beaux cheveux blancs :

— Détention d'armes... très grave... vous savez, n'est-ce pas? En 1914, nous avons dû fusiller des centaines de personnes pour détention d'armes...

Elle regarda la pauvre épée de cour couchée sur le pupitre, à demi sortie du fourreau, le joli joujou inoffensif, la coquille de parade, la lame claire au milieu de laquelle, par une dérision comique, se creusait la rigole pour laisser couler le sang — et l'énormité de cette menace lui fit hausser les épaules malgré elle.

Il le vit :

— Comment! vous vous moquez de

mes paroles ! Nous verrons bien tout à l'heure...

Elle ne répondit pas; elle avait la gorge serrée et sentait bien qu'elle allait pleurer si elle se forçait à parler; or, une femme belge comme elle, si vieille et si faible soit-elle, ne pleure pas devant un Allemand.

Le soldat rentrait. L'officier le congédia d'un geste qui équivalait au coup de pied par lequel on se débarrasse d'un chien et il se mit à parcourir l'« Annuaire » d'un œil plissé et d'un doigt violent.

Mais tout à coup, et tandis que la vieille dame le dévisageait, à seule fin de bien graver ses traits dans sa mémoire (on ne sait jamais, n'est-ce pas, ce qui peut arriver), elle vit sa figure s'éclairer et son sourcil étonné se détendre; il lui sembla même qu'il esquissait devant le livre ouvert le mouvement du soldat qui rectifie la position.

— Je vois ici, Madame, que monsieur votre mari était commandeur de l'Aigle noir...

Elle eut sur les lèvres de répondre :

— Comme il le regretterait s'il vivait encore...

Mais elle se contenta d'incliner la tête. — A quoi bon ? Quelle folie de ne pas réfréner son cœur et sa pensée devant les maîtres des cœurs et des pensées ! Les braver n'est-ce pas leur sacrifier sa liberté et valent-ils ce sacrifice ?

— Madame, dit-il, je vous ferai remettre ce soir chez vous une autorisation de conserver l'épée de monsieur votre mari. Veuillez la reprendre...

Il la lui tendit en s'inclinant très bas.

— ...avec mes respectueux compliments.

Elle prit l'épée, s'inclina à son tour et sortit.

Et, citoyenne d'un pays de liberté, aïeule clairvoyante à qui une existence conformée au devoir avait enseigné la sagesse et le sens de la vie, victime pitoyable, comme tous ses compatriotes, d'un peuple de proie élevé pour la guerre, vivant par la guerre et cherchant à fonder dans la guerre sa domination sur le monde, elle ne s'était jamais senti ni un pareil mépris pour l'officier ni une pareille pitié pour le soldat.

LE PRISONNIER

LE PRISONNIER

LE PRISONNIER

Par cette radieuse matinée d'automne de 1915, l'homme suivait la route qui longe la Meuse près de Godinne, un chiffon de papier à la main. Il était très grand, osseux; une épaule était plus haute que l'autre. Il marchait avec peine. Sa figure jaune, aux joues hérissées d'un court poil rude, au menton embroussaillé d'une longue barbiche grise, indiquait un déprimé, à peine convalescent. Ses jambes flottaient dans un pantalon trop court; un vieux tour de cou ourlait le collet de son long manteau fatigué, blanchi aux coutures et aux coudes.

Il lut encore une fois l'adresse écrite sur son papier et s'arrêta devant la grille d'une villa entourée d'un jardin semé de socles et de statuettes. Sur l'une des pelouses, une mosaïque de fleurs et de feuilles colorées formait les mots . « Villa Julia ».

Il avait trouvé ce qu'il cherchait; il sonna. Une servante sortit de la villa, devina un mendiant et cria :

— On ne donne pas à la porte.

Mais lui, doucement, remuait la tête et lui faisait signe avec son bâton d'approcher.

— J'apporte des nouvelles du docteur Jaubert, dit-il.

Alors, la servante courut vers la grille.

— Venez vite : Monsieur sera bien content si c'est vrai.

Elle le conduisit dans le vestibule et alla prévenir son maître, qui descendit bruyamment l'escalier de l'étage, la pipe au bec, ses gros yeux bleus clignant sous le pince-nez pour dévisager, du plus loin qu'il le pouvait, l'homme qui apportait des nouvelles de Jaubert.

— Entrez par ici, mon brave.

Et il le poussa dans une pièce très claire, dont les quatre larges fenêtres donnaient sur la Meuse.

— D'où venez-vous? Qui êtes-vous?

L'homme maigre et jaune regardait avec une sorte d'admiration stupide la figure sanguine, la carrure imposante du maître de la belle maison : l'une et l'autre disaient le grand-père à la vieillesse heureuse, bien nourri, épanoui dans le confort; il luisait de santé et de bien-être. Les yeux bleus, pâlis, comme lavés et déteints de l'homme vieux et pauvre souriaient au fond des arcades sourcilières, caves et bistrées, au spectacle de la prospérité de l'homme vieux et riche.

M. Hector Bonameau répéta :

— Qui êtes-vous? Parlez, voyons, parlez.

Alors le pauvre, messager d'une nouvelle heureuse pour les autres seule-

LE PRINTEMPS

ment, sourit d'un sourire lointain, d'un sourire qui participait timidement à la joie qu'il allait causer et dit :

— Je suis Gustave Tondeur, de Bauche. C'est les Allemands qui m'ont fait prisonnier. Je reviens du camp... de Münsterlager. On m'a pris ; on m'a jeté dans un wagon ; je ne sais pas pourquoi. Là-bas, j'ai vu le docteur Jaubert, comme je vous vois.

M. Bonameau était tout vibrant de joie et de curiosité tout remué par cette nouvelle : le Dr Jaubert était vivant ! Il aimait le docteur comme les vieilles gens aiment les hommes beaucoup plus jeunes qu'eux dont ils se sont fait des amis. Depuis les massacres de Dinant, aucune nouvelle de Jaubert n'était plus arrivée au pays : les uns disaient avoir vu son cadavre parmi des décombres fumants ; d'autres affirmaient qu'il avait fui vers les plateaux du Haut-Condroz. Dix versions différentes circulaient ainsi sans qu'une seule parût mériter créance ; dès qu'on se penchait sur une piste pour l'examiner de près, toute trace sérieuse s'évanouissait. Et voici qu'enfin un homme surgissait qui avait vu le docteur Jaubert !

Les yeux de M. Bonameau se voilèrent d'une buée ; il dit d'une voix qui frémissait, les mains tendues vers Gustave Tondeur :

— Vous l'avez vu ! vous l'avez vu !

Gustave Tondeur répondit d'une voix lente et basse :

— Il était toujours de l'autre côté d'une palissade ; quand la sentinelle ne regardait pas, on se parlait — comprenez-vous ? Il m'a dit une fois : « De quel pays êtes-vous ? » Je lui ai dit : « De Bauche ». Alors il a dit : « Si vous retournez dans le pays avant moi, ne manquez pas d'aller faire mes compliments à mon père, qui habite Anseremme. » Le lendemain, il m'a encore dit la même chose.

— Quand cela se passait-il ?

— Au mois de décembre... il me semble bien que c'est au mois de décembre, mais je ne veux pas dire plus parce que ce serait des menteries.

— Et vous ne l'avez plus revu depuis ?

— Non ; je suis resté sans le revoir jusqu'au 14 août. Probablement qu'on l'aura envoyé dans un autre camp, parce qu'on changeait souvent les prisonniers, mais je ne suis pas sûr. Alors, le 14 août, on est venu crier dans ma baraque : « Tondeur, Gustave, partir rentrer Belgique ». Puis on m'a mis dans le train et on a roulé longtemps, longtemps, jusqu'aux Guillemins, et puis on a attendu deux heures, et puis, à 9 heures du soir, on est arrivé à Melreux ; j'ai logé dans la gare avec des soldats et on nous a donné un pain parce qu'on n'avait pas mangé depuis le matin.

M. Bonameau écarquillait les yeux. Cent questions affluaient à ses lèvres.

— Comment était-il ?

— Il avait une grande capote grise avec une croix rouge à un bras et une grande barbe, comme tout le monde, parce que, voyez-vous, on ne pouvait pas se raser, ni se couper les cheveux ; moi, j'avais une barbe toute blanche ; on la met dans son cou et ça tient chaud, parce qu'il faut vous dire que nous avons eu fort froid au commencement de l'hiver : il y en a beaucoup qui ont eu les pieds gelés pendant qu'on faisait les bara-

ques; mais après, on a eu le chauffage central et l'électricité; c'était agréable.

Il se tut; ses lèvres marmottaient comme s'il eût continué à se parler à lui-même, intérieurement.

— Qu'est-ce qu'il vous a encore dit, le docteur Jaubert?

— Il ne m'a plus rien dit parce que les autres fois la sentinelle nous regardait.

— Est-ce qu'il était là comme prisonnier ou comme médecin?

— Il avait une grande capote grise.

— Et des lunettes?

— Je ne pourrais pas dire si c'étaient des pince-nez ou des lunettes; pourtant je sais bien la différence; avant d'aller en Allemagne, je vendais des lunettes dans les villages, même que je sais le prix en gros : 12 francs les douze. Vous écrivez rue Louvrex, à Liége; on vous les envoie contre remboursement; c'est assorti, depuis le n° 5 jusqu'à 17, même que c'est ennuyeux, parce que les numéros forts, c'est plus difficile à placer. Sans ça, vous revendez fr. 1.50, 2 fr. et même fr. 2.50. Ça va être la bonne saison maintenant. Je n'ai plus de jambes, sans cela je recommencerais à aller dans les villages avec ma mallette; en été, les gens sont aux champs pour la moisson; maintenant, c'est les pommes de terre, et puis les betteraves; mais après, les gens restent chez eux, c'est le bon moment pour les lunettes.

Il parlait posément, doucement, les yeux à tout instant craintifs et vacillants comme si quelqu'un épiait derrière lui. Il sourit d'un air résigné :

— C'est la misère, voyez-vous, la guerre... c'est la misère.

M. Bonameau demanda :

— Savez-vous pourquoi le docteur n'a pas écrit à sa famille?

Et comme l'autre faisait un geste vague, un geste d'ignorance, il ajouta vivement :

— Est-ce que les prisonniers peuvent écrire librement? Est-ce que vous écriviez, vous?

— Je ne sais pas écrire, moi, dit-il avec de la tristesse.

— Mais les prisonniers qui étaient avec vous, dans votre baraque?

— Je ne sais pas s'ils écrivaient; je ne les ai jamais vu écrire ;peut-être bien qu'ils écrivaient tout de même; mais pour dire le vrai, allons, je ne sais pas, non, je ne sais pas... peut-être bien aussi qu'ils étaient comme moi, qu'ils ne savaient pas écrire. Moi, je sais lire un petit peu, mais écrire, ça m'est impossible.

M. Bonameau comprit qu'il n'en tirerait rien pour le moment.

— Vous n'êtes pas à votre aise, mon brave Gustave. Vous allez déjeuner; je vais vous faire servir du jambon et du café et nous causerons tranquillement.

La figure de l'autre refusait avant même qu'il parlât :

— Du café, je veux bien; mais pour déjeuner, j'ai déjà déjeuné; j'ai fait une soupe de riz, avec du beurre; ça me plaît bien, une soupe de riz; pour 80 centimes, vous en avez pour dix jours... L'autre fois, on m'a fait boire un verre de vin le matin; j'ai été malade.

Il toussa; un peu de rouge monta à ses joues sèches :

— Ce n'était pas malade, pour dire : c'était saoûl, parce qu'on a perdu l'ha-

bitude, comme pour la bière aussi et la liqueur... mon estomac n'en veut plus, ni encore de la viande, ni encore des cretons.

— Voulez-vous un cigare?

— Non, je n'ai jamais aimé fumer un cigare; j'aime mieux une pipe de mauvais tabac, si vous me donnez la permission.

M. Bonameau fit venir du café que Gustave but lentement, en fermant les yeux. En déposant la tasse, il dit :

— Votre cuisinière le fait meilleur que la mienne.

Et, riant de son mot, il ouvrit une bouche presque édentée.

— Je n'ai plus que deux dents par devant; c'est pour tenir ma pipe; vous voyez, il y a du fil tourné au bout; je pourrais bien arracher une des deux dents, parce qu'elle ne tient plus; mais je n'ai garde, vous savez!

M. Bonameau rassemblait ses idées.

— Voyons, Gustave, dit-il, quand l'autre eut allumé sa pipe, rappelez bien vos souvenirs : est-ce que, quand la première fois...

Mais tout à coup il s'interrompit :

— Vous avez été voir le père du docteur à Anseremme?

Gustave secoua la tête négativement :

— J'avais oublié le nom, figurez-vous...

— Comment ! le docteur vous avait chargé de donner des nouvelles à son père et...

— J'avais oublié le nom, le nom du docteur aussi. C'est comme ça. C'est la semaine passée, à Dinant, que ça m'est revenu parce que je loge à Dinant, sur la route de Ciney, chez une vieille femme qui a été bien mais qui boit du péquet toute la journée... ça fait qu'elle est malade la nuit dans la chambre à côté et qu'elle m'empêche de dormir.

Il hocha la tête d'un air plaintif, et continua :

— Oui, l'autre semaine, c'était mardi, ou mercredi, ça ne vient pas à un jour, j'étais avec Gérard, vous savez celui que j'ai travaillé chez lui comme garçon-boulanger pendant dix ans ; alors Gérard dit comme ça : « On n'a pas de nouvelles de Jaubert depuis l'incendie de Dinant ; son père a manqué de mourir de chagrin ». — Jaubert !... que je dis, en me frappant sur la tête, parce que le nom me revenait, est-ce que ce n'est pas un docteur ? Oui ? Eh bien, je l'ai vu, il était de l'autre côté des fils de fer ; on se parlait quand la sentinelle ne regardait pas ». Enfin, comme vous savez... même qu'il m'a dit : « Si vous retournez avant moi au pays, il ne faut pas manquer de faire mes compliments à mon père qui est à Anseremme ».

M. Bonameau, le ventre entre les cuisses, penché sur Gustave, fouillait les pauvres yeux déteints où l'effort du souvenir mettait une flamme vacillante.

— Rappelez-vous bien, Gustave, rappelez-vous bien... il ne vous a jamais rien dit d'autre ? Il ne vous a jamais dit comment il avait été emmené en Allemagne ?

— Si... si... ça je l'ai dit aussi à Gérard : il a été conduit dans un train de blessés du côté de Floreffe ou de Moustier... mais pour dire plus, je ne peux pas dire plus, ce serait des menteries. Moi, quand on m'a poussé dans le wa-

gon, j'étais garotté avec des grosses cordes ; ça m'était entré dans le bras droit ; vous comprenez : je ne pouvais plus le bouger, mon bras droit. J'ai encore mal. Pourtant, ils m'ont bien soigné, là-bas : ils m'ont donné de la pommade, je frottais tous les matins ; ça a été mieux le mois après. Maintenant, si je voulais, je pourrais bien m'en servir, de mon bras..., pas comme avant... mais enfin, tout de même, je pourrais bien m'en servir...

Il y eut un silence, résigné chez Gustave, découragé chez M. Bonameau.

Puis Gustave continua, en baissant d'un ton sa voix égale et fatiguée et après s'être retourné comme pour s'assurer que personne ne l'écoutait :

— Il ne fait pas bon de parler trop ; on ne sait jamais, n'est-ce pas?... Ce qui est sûr, c'est qu'on n'est jamais puni pour s'avoir tu... alors, je n'ai pas osé aller voir le père ; alors Gérard m'a dit de venir chez vous, que vous étiez son meilleur ami et il a marqué votre nom sur le papier parce que vous savez, la mémoire, c'est fini... Gérard a dit que vous diriez s'il faut que j'y aille, chez le père de Monsieur le Docteur.

Et il regarda encore derrière lui, par un reste de crainte.

M. Bonameau demeura quelque temps plongé dans des combinaisons d'interrogatoire. Il se frotta les mains tout à coup.

— Ecoutez bien, dit-il, est-ce que vous vous rappelez les noms de ceux de vos camarades qui étaient avec vous dans la baraque ? les noms, sapristi, ça n'est pas difficile...

Gustave le regarda doucement en cherchant à comprendre le pourquoi de cette question, mais n'y parvenant pas, il se mit à satisfaire à la réponse :

— Il y en avait un qui s'appelait Antoine; mais les autres, je ne sais pas; c'étaient des Flamands. Il y en avait neuf; il y en avait un du côté de Tirlemont...

Il réfléchit très fort, tira une bouffée de sa pipe et secoua sa vieille tête grise :

— Je l'ai oublié, dit-il.

— Mais si vous pouviez dire leur nom, leur village, on irait les questionner, eux ! Car enfin, ils ont dû voir le docteur comme vous et lui parler.

— Pour ça oui, ils l'ont vu et ils lui ont parlé; mais, eux, on ne les a pas laissé revenir.

— Comment? Ils sont encore en Allemagne?

— Oui... vous ne pourriez pas savoir, alors, comprenez-vous : s'ils étaient revenus, vous pourriez leur demander; mais comme on ne les a pas laissé revenir, même que vous sauriez leur nom, c'est impossible.

M. Bonameau jura dans ses dents, consterné de tant d'épaisseur.

— Voyez-vous, continuait Gustave sur le même ton, quand je me lève le matin, mes pieds sont gonflés, je dois frotter dessus longtemps avant de les mettre dans mes souliers ; regardez, j'ai découpé le dessus et puis j'ai recousu un morceau de cuir ; je sais faire beaucoup de petites choses ; c'est dommage que je n'ai pas des pantoufles ; ça me serait bien plus facile pour marcher... Ah oui ! ah oui.

Debout, il souriait avec une douceur infinie, une faiblesse sénile en songeant

au bien-être que ces pantoufles lui donneraient.

M. Bonameau restait perplexe devant ce monument d'os, devant ce petit front enfermant ce cerveau anémié. Il ne savait par quel bout reprendre ses questions. Il sonda dans les à-côtés.

— Qu'est-ce que vous faisiez, là-bas, toute la journée?

— Rien... nous ne faisions rien... Quelquefois, on jouait aux cartes quand les soldats nous en passaient; elles étaient fort sales, savez-vous... et puis, ce n'est pas comme chez nous : il y a vingt piques, et des cœurs, et des tout de sortes qu'on n'a pas par ici.

— Quel jeu jouiez-vous?

— Je ne sais pas. On tapait les cartes, vous savez bien..., on tapait... ça va toujours, n'est-ce pas?

— Est-ce que les prisonniers civils étaient mêlés aux prisonniers militaires?

— Il y avait des militaires et des civils... oui, pour ça! Quelquefois, on voyait des civils et, des autres fois, c'étaient des militaires. Le Docteur avait une grande capote grise, avec une croix rouge sur un blanc mouchoir à son bras.

M. Bonameau prit une résolution.

— Gustave, dit-il, vous allez dîner avec moi; vous mangerez bien, vous boirez un bon verre de vin et, après, vous verrez comment les idées vont vous revenir.

— Ça se peut bien, répondit Gustave. Mais pour le verre de vin, je n'en prendrai pas; j'ai été malade parce que j'en avais bu un...

Et, se reprenant, de l'air pénétré d'un homme qui affirme l'indéniable et bat sa coulpe :

— Je ne veux pas dire des menteries; ce n'est pas malade, c'était saoûl. Et pourtant, savez-vous, je n'avais pris qu'un verre.

— Oui, je sais, vous me l'avez déjà dit. Tenez, passez par ici, allez fumer votre pipe dans le jardin jusqu'à midi. Je vais vous faire mettre des pantoufles dans un petit paquet que vous emporterez. Et on ajoutera un bon morceau de lard, parce qu'il faut que vous repreniez des forces; c'est ça qui vous manque, Gustave : quand vous vous serez bien nourri pendant quelques semaines, vos jambes reviendront.

— La viande, c'est cher, dit pensivement Gustave. Moi, je fais de la soupe avec du riz, ça me plaît bien...

Au moment de sortir, il dit encore :

— Je pesais 107 kilos avant de partir; je n'en pèse plus que 68.

Il fit deux pas douloureux sur ses jambes mal affermies et, retournant encore sa grande carcasse déjetée vers M. Bonameau :

— Les gens disaient que j'étais comme un chêne avant d'aller là-bas.

M. Bonameau se disait : « il est sincère; il a certainement vu le docteur... et le moyen de savoir doit exister; c'est une étincelle à faire jaillir, une étincelle qui mettra le feu... brusquement, tout sera éclairé. »

***

Ainsi M. Bonameau, avec une stupéfaction qui touchait à la frayeur, le regardait s'éloigner : Gustave était un symbole de la population rurale saignée

par la guerre ; il avait sa part des blessures redoutables que fait aux innocents le mal séculaire ; il était le paysan chassé, ruiné, retourné à l'impuissance, au tremblement de l'animal trop battu. La guerre, en grattant la surface de la terre, l'avait râclé dans un ongle de ses mains, l'avait porté pendant des jours et des lieues, sans le sentir peser, comme un peu de poussière indifférente. Elle l'avait laissé tomber au hasard dans un des tas de pourriture dont elle sème le monde et il demeurait étourdi, hébété de vivre encore, tellement déprimé qu'après douze mois de chaîne, il avait revu, sans une larme, sans une émotion, le pays natal. Dormir, ne pas souffrir, manger, fumer, avoir chaud l'hiver, serrer dans un sac les quelques pièces blanches qui assurent l'existence pendant quelques lendemains, c'était désormais tout ce qu'il demandait à la vie : l'âme que lui avait faite sa captivité n'était plus capable d'autres désirs.

***

Le dîner fut servi à midi. Gustave gagna sa chaise, la figure épanouie de marcher sur un épais tapis de laine.

— C'est des routes comme ça qu'il faudrait pour mes pieds, dit-il.

Emerveillé du beau linge, des cristaux, de l'argenterie, le pauvre s'assit ainsi à la table du bon riche. Le potage vert, dès la première cuillerée, épanouit sa vieille figure parcheminée.

— C'est doux pour le ventre ; c'est chaud et ça vous rafraîchit en même temps. La soupe avec du riz me plaît bien aussi.

Il mangea deux œufs sur le plat avec le même plaisir. Mais quand il vit arriver un ragoût de mouton, cuisiné à la flamande, les pommes de terre et les carottes nageant dans une sauce brune, et grasse, il eut un geste découragé :

— Mon estomac n'en veut plus ; voilà un an que je n'ai plus mangé de viande ; je n'oserais pas...

Et, déposant sa fourchette, les coudes sur la table, la tête dans les mains, il se tut, songeant sans doute par contraste à la pitance à laquelle il était réduit, aux ratatouilles qu'il avait mangées au camp, car il finit par dire comme s'il se parlait à lui-même :

— Les gens ont beau raconter ce qu'ils veulent : quand on est ouvrier et qu'on revient d'Allemagne, on n'est pas mieux ici pour la nourriture que là-bas... sûr non qu'on n'est pas mieux ici que là-bas... pour la nourriture... qu'on n'est pas mieux... ici que là-bas... que là-bas...

Il répétait les mots d'une voix décroissante, dans un murmure qui s'éteignit enfin avec le mouvement des lèvres.

M. Bonameau n'avait plus faim : il s'était senti comme un malaise qui, bénin au début, grandissait : tant de misère lui chavirait le cœur.

Une immense tristesse l'avait saisi ; il ne songeait plus au docteur.

— Vous n'avez plus de famille, par ici ?

— Faites excuse ; j'ai mon frère, qui habite Hotton. Je l'ai été voir tout de suite que je suis arrivé à Melreux. Il était surpris, vous pensez bien... Il était content tout de même.

Il se tut un moment en fronçant un peu les sourcils, puis déclara :

— Pour ne pas dire des menteries, c'est à cause de sa femme que je ne suis pas resté ; lui aurait bien voulu, mais c'est sa femme ; elle n'est pas méchante, vous savez... mais enfin ce n'était pas son idée que je reste là.

Il eut un sourire d'indulgence et de résignation.

M. Bonameau le força à prendre la moitié du verre de vin qu'il lui avait versé. Gustave le savoura ; le bleu pâli de ses yeux se raviva ; il fut quelques instants comme détendu par le bien-être. Et toute sa physionomie ne disait pas seulement ce bien-être, elle disait aussi sa surprise à l'éprouver. Il songeait confusément : ceci peut donc encore exister pour moi, malgré la guerre ?... et il branlait la tête, avec un sourire émerveillé, pour se répondre à lui-même que c'était possible, pour s'affirmer que cela existait encore.

Alors M. Bonameau, ayant repoussé son assiette, car l'appétit s'en était allé, lui parla avec la bonté d'un camarade, le réconforta avec des mots de brave homme :

— Vous serez surpris de voir comme vous allez reprendre, comme votre estomac va se remettre à fonctionner quand vous lui aurez rendu l'habitude de la viande. Sacrebleu, vous avez une carcasse plus forte que la mienne et vous voyez que, malgré mes 74 ans, il ne me manque rien... Quel âge avez-vous, Gustave ?

— J'ai 61 ans...

M. Bonameau dit d'une voix qui tremblait :

— Vous vivrez cent ans, comme vous êtes !

Alors, pour la première fois, des larmes parurent dans les pauvres yeux déteints ; toute la figure grimaça d'une façon brusque, comique et navrante.

— Je ne vivrai plus longtemps, allez...

La pensée qui touchait le plus cet homme, dont le vieux corps dévasté était martyrisé par la douleur, la seule pensée qui, au fond de sa misère, était capable de le faire pleurer, c'était qu'il n'avait plus guère de temps à vivre.

Et M. Bonameau, rose et replet, les mains croisées sur son ventre rondouillard, se disait en le regardant :

— Qu'est-ce donc que la vie pour qu'elle nous tienne ainsi ?

Et il se sentait il ne savait quelle compassion fraternelle, née dans un fond commun d'humanité primitive, il ne savait quelle affection attendrie pour cet homme vieux comme lui, bon comme lui, honnête comme lui, mais battu par le sort, mais meurtri, tanné, déprimé par le froid, la faim, la maladie, par les privations — par la Guerre.

Et il avait l'envie de le prendre dans ses bras et de le baiser sur cette rude joue qui sentait le pain gris et le vieux parchemin.

LES VEILLEURS

LES VEILLEURS

Vers la mi-août, quand les céréales furent engrangées, à l'exception de quelques hectares d'avoine et de blé de mars, la surveillance de la culture maraîchère devint très difficile. Il y avait des choux de 8 kilos dont la rondeur faisait sensation, des fèveroles dont les cosses bondées, noircies au soleil, se fendaient toutes seules, des carottes dont la nappe de verdure foisonnante et dentelée ondulait sous le vent, des plaines entières de navets géants, de longues lignes d'oignons, denrée particulièrement précieuse et, denrée plus précieuse encore, de la semence de betterave fourragère qui s'échevelait et s'entremêlait, d'une couleur symbolique d'argent monnayé.

La plus grande partie de ces cultures opulentes était destinée à des Magasins Communaux d'Alimentation. C'eût été, semblait-il, une raison pour que les maraudeurs les respectassent; mais tout concept est susceptible d'interprétations opposées et beaucoup de villageois estimaient que, puisque ces denrées magnifiques étaient destinées à des œuvres de charité, il était légitime qu'ils ne fussent pas exclus de leur bénéfice. C'était la nuit surtout que les maraudeurs venaient emplir leurs sacs et leurs paniers; la lune, en son dernier quartier, les favorisait. Le fermier, qui manquait déjà de main-d'œuvre, fut obligé de distraire de son personnel les hommes les mieux bâtis, de les armer de bâtons et de leur faire monter la garde autour des terres. Une patrouille d'Allemands, baïonnette au canon, faisait bien une ronde, trois ou quatre fois la semaine, par la propriété, mais les maraudeurs connurent bientôt les heures où ils passaient et n'en devinrent que plus actifs aux heures où ils ne passaient pas.

Aussi longtemps que les gardes n'eurent affaire qu'à des voleurs isolés, l'apparition de leurs silhouettes agitant le bâton ou le son nasillard et puissant de leurs cornes d'appel suffit à les mettre en fuite. Mais qu'arriverait-il le jour où l'une de ces bandes, armées de revolvers, qui se multipliaient dans le pays, viendrait opérer sur les terres de la ferme? Que pourrait la canne contre l'arme à feu? Que valait un garde improvisé contre une troupe de gaillards sans foi ni loi pour qui la maraude était devenue un métier?

Le fermier adressa aux Magasins Communaux une lettre fort claire et fort pressante où il leur fit remarquer qu'il était toujours prêt, suivant contrat passé avec eux, à leur fournir à des prix à peine rémunérateurs, toute sa récolte maraîchère, mais que, puisque cette ré-

LES VIOLONS

colte était à eux, avait poussé pour eux et achevait de mûrir pour leur compte, il était de toute justice qu'ils fissent surveiller leur propriété. Il les priait donc de lui envoyer des gardes professionnels, quelques gaillards solides et découplés, n'ayant peur de rencontrer, par la nuit noire, ni un chien, ni un homme. Il demandait qu'ils eussent une casquette d'uniforme et, si possible, des galons aux manches et au col de leur veston, afin que les gens du village fussent impressionnés, s'ils les rencontraient au crépuscule ou au petit matin. D'autre part, étrangers à la population, ces gardes des Magasins Communaux ne seraient pas enclins à fermer les yeux comme étaient tentés de le faire les autochtones quand, parmi les maraudeurs, ils reconnaissaient des parents et amis.

L'administration des Magasins Communaux trouva cette demande parfaitement raisonnable et, étant donné son caractère urgent, ne mit pas plus de huit jours à répondre au fermier : elle lui fit savoir qu'elle avait pris bonne note de sa demande, qu'elle était disposée à y donner une suite favorable et qu'elle allait s'empresser de recruter un personnel de surveillance qui répondrait à ses desiderata.

Tandis qu'elle avisait ainsi, les vols et déprédations allaient bon train. Le fermier jurait et sacrait; les gardes de fortune agitaient dans le noir d'inutiles gourdins et sonnaient de toutes leurs forces des trompes dérisoires qui n'effrayaient que les lièvres et les oiseaux de nuit.

Le fermier exaspéré partit un matin pour la ville où siégeait le comité des Magasins Communaux, cria et tempêta dans les bureaux, vit les grands chefs et rentra le soir chez lui avec une promesse formelle; le lendemain, les gardes arriveraient à la ferme.

Ils y arrivèrent le surlendemain, à la vesprée. C'étaient deux anciens tambours de la garde civique qui, depuis les malheurs de cette arme, avaient été embrigadés dans la garde bourgeoise, puis employés aux écritures dans les Magasins Communaux. L'un était long, l'autre était court. Tous deux semblaient très fatigués. On les eût pris, avec leurs chapeaux de paille presque neufs, leurs souliers légers, leurs parapluies aiguilles et leurs chemises à col carcan, pour deux citadins qui viennent se refaire le corps et l'âme dans l'air pur et le désœuvrement. On sentait que deux ou trois semaines à la campagne leur feraient le plus grand bien. Ils n'avaient de galons ni aux manches, ni au col, mais leurs manchettes bien empesées devaient, à toute évidence, empêcher qu'on les confondît avec la population rurale. Le long s'appelait Emile, et le gros, Justin.

Emile, dans l'étui d'une redingote propre quoique usagée, avait l'air d'une asperge en deuil. Il portait le cheveu long; une barbiche d'un blond décoloré virgulait son menton pointu, et, quand il vous parlait, il inclinait vers vous son corps dégingandé, d'une cassure brusque du buste, comme un pantin articulé. Sa voix était grêle; il semblait inoffensif, doux et honteux d'être aussi grand; tout disait l'honnête malchanceux, le garçon dont, depuis l'enfance, la tartine

est toujours tombée dans le sable du côté de la confiture.

Justin, lui, allait d'un pas énorme et alourdi; la main poilue, jadis grasse, montrait les cordes tendues de la maigreur; il avait la face hilare, l'air d'un homme venu au monde pour souffrir gaîment la plaisanterie. On devinait, rien qu'à le voir remuer les mâchoires, qu'il devait jouer de la fourchette comme Paganini jouait du violon. Il roulait des épaules et tanguait des hanches; les montées éveillaient dans ses bronches des chants mal étouffés d'asthme.

Ils entrèrent dans la cuisine de la ferme tandis que les ouvriers soupaient, assis autour de deux longues tables sur lesquelles une toile cirée clouée alignait des ovales où gesticulaient des moulins bleus.

Tous les nez se levèrent et la mastication fut suspendue. Une commune réflexion se lisait sur les visages, à savoir que les gens de la ville étaient pour le quart d'heure mal nourris. La fille de ferme qui taillait des miches dévisagea les arrivants d'un œil rond de chouette et dit :

— Qu'est-ce que c'est?

Justin répondit :

— Nous arrivons des Magasins Communaux et nous voudrions parler à M. Flagothier.

Elle articula lentement :

— Il soupe. Quand il aura fini, j'irai lui dire que vous êtes là. Asseyez-vous là sur le banc.

Ils obéirent et regardèrent ce tableau nouveau pour eux de la vie rurale. La vaste salle aux lambris chaulés ne prenait jour que par une fenêtre, aux membrures écaillées de vieille couleur, pratiquée comme à l'emporte-pièce dans l'épaisseur énorme du mur. Deux brise-bise, constellés de chiures de mouches fripaient au bas de la fenêtre leur flasque mousseline. Une odeur compliquée vous prenait, dès l'entrée, aux narines; à la base, une odeur grasse de vaisselle, sur laquelle fiorituraient d'aigres relents de prunes et de pommes et qu'assainissait le parfum chaud et nourrissant du pain nouvellement cuit. L'œil rond d'une horloge bien en vue avait l'air de surveiller. Le pavement de pierre bleue sillonné de crevasses comme un puzzle était perpétuellement humide et gras et les informes souliers cloutés, quand ils remuaient sous la table, crissaient et faisaient un bruit de meubles dérangés. Des planches en étagère sur des supports primitifs rompaient la nudité des murs et étalaient des faïences de bazar sur lesquelles des étiquettes nommaient des épiceries. Un séchoir quadrillait le plafond, au-dessus d'un poêle-cuisinière, grand comme un billard, encombré d'une bousculade de casseroles et marmites de tout calibre. Une lampe-suspension, que l'on n'allumait plus parce que le pétrole manquait, balançait au centre de la salle la rotondité de sa panse inutile.

Les travailleurs, le dos de la fourchette disparu dans leurs mains de cuir, vidaient sans parler leurs assiettes de fer battu, par larges bouchées qu'ils mâchaient lentement afin de faire durer le plaisir. Il y avait là une vingtaine de forts gaillards de tout âge et de tout poil, sentant la sueur et le purin, sains et robustes de s'être tant frottés à la

terre. Quand ils se sentaient dévisagés par les nouveaux venus, leur regard se détournait, pour les détailler à nouveau dès qu'ils les sentaient occupés à autre chose.

La vapeur des nourritures copieuses et odorantes chatouillait d'un spasme l'œsophage et l'estomac des citadins.

A la fin, un contre-maître, sec comme un coup de trique, et l'air pas commode, ayant vidé son pot de bière et repoussé son assiette, leur dit :

— Vous venez peut-être pour acheter la graine de navet?

Mais Justin répondit, non sans enfler un peu la voix, parce que l'on est toujours content de faire sentir son importance :

— Non, nous venons pour la surveillance des cultures.

Le contre-maître les regarda avec quelque ahurissement.

— Ah ! ah ! dit-il.

Et ses yeux entreprirent le tour de la table où la surprise avait fait bailler les bouches et où courut circulairement, en écho :

— Ah ! ah !...

Le contre-maître crut comprendre tout à coup :

— Sans doute que vos hommes arriveront demain : vous venez en avant pour organiser...

Mais Justin répondit avec simplicité :

— Non... c'est nous autres qui surveillera.

Un sourire glissa sous les moustaches et coula dans les barbes. Mais une sonnette tinta dans la pièce voisine et le contre-maître dit :

— Voilà le maître qui a fini de souper ; vous pouvez aller lui parler maintenant ; il sera joliment content quand il vous verra.

Emile et Justin sourirent sans y voir malice et, conduits par la servante, enfilèrent le vestibule qui conduisait à la salle à manger du fermier, tandis que, dans la cuisine, la porte fermée, de larges paumes claquaient bruyamment à plat de larges cuisses pour signifier qu'elle était bien bonne.

Le fermier, conseiller provincial, était un sexagénaire, perpétuellement agité par l'organisation de la besogne du lendemain. Son sourcil était toujours froncé ; son nez mince et courbé flairait les embêtements embusqués sur la route ; ses vastes épaules s'étaient voûtées à cette inquiétude de tous les instants. Il appréciait peu ce qui lui réussissait et se faisait un tourment toujours renouvelé de tout ce qui n'allait pas selon son désir. Il jeta sur les deux hommes le coup d'œil de l'éleveur qui, rien qu'en la regardant, pèse une vache au marché, un coup d'œil qui déshabilla leurs bras maigres et leur poitrine étroite. Quand ils eurent dit qu'ils étaient commis à la garde de ses terres, que c'étaient eux la réponse à ses lettres et à ses démarches, la surprise laissa passage au seul mot dont on a la coutume d'user dans les campagnes condruziennes — et même ailleurs, dit-on — quand les autres mots se paralysent :

— Nom de Dieu !...

Il y avait de tout dans ce jurement étouffé entre cuir et chair : de l'indignation pour le je-m'en-fichisme et l'ininteligence des Magasins Communaux, de l'espérance déçue, de l'inquiétude

pour les récoltes déjà si ravagées et aussi une sorte de compassion bourrue pour les deux paroissiens qui s'efforçaient, dans la lumière dansante et inégale d'une mauvaise lampe à acétylène, de prendre l'attitude avantageuse et correcte du soldat s'apprêtant à saluer le supérieur. Leur tranquillité confiante n'était pas la chose qui l'étonnait le moins :

— Vous a-t-on dit que vous deviez faire le service de nuit?

— Non, répondit Justin, mais cela nous est égal...

Et il ajouta, tandis qu'en sa joue se creusait le sillon d'un bon sourire :

— Nous sommes forts malgré notre air de ne pas l'être.

A quoi Emile, avec une gesticulation significative, ajouta :

— Et celui qui doit nous faire peur n'est pas encore venu au monde.

— Vous avez déjà monté des gardes de nuit?

— Oui et non, expliqua Justin : nous faisions partie de la garde civique en 1914, quand elle a reçu l'ordre de se replier, et nous avons fait la retraite jusque Bruges : Deux mois comme ça, je vous prie de croire que ça vous aguerrit un homme.

— Oui! sacristi, oui! ponctua Emile, en faisant rouler de haut en bas et de bas en haut sa pomme d'Adam par une gymnastique énergiquement affirmative.

Puis ensemble, suivant un mot convenu dans le train :

— Aussi nous espérons bien prendre notre service ce soir.

— Avec votre chapeau de paille et votre parapluie?

Ils eurent le sourire supérieur d'hommes qui en ont vu bien d'autres et se contentèrent de saluer une plaisanterie dont ils goûtaient complaisamment le sel.

— C'est bien, dit le fermier, comme vous voudrez. Dites à la cuisine qu'on vous fasse souper; dans un quart d'heure, j'irai vous prendre pour vous montrer votre poste.

A la cuisine, ils ne trouvèrent plus que la servante et le contre-maître lequel se disposait à aller s'étendre sur son matelas.

— Eh bien? interrogea le contre-maître.

— Ça va, nous commençons la garde cette nuit.

Le contre-maître les regarda comme un poilu regarderait un enfant de troupe. Il n'était pas méchant :

— Demandez au moins une couverture, leur dit-il.

— Faites pas attention, répondit Justin d'un air entendu... mais merci tout de même.

Le contre-maître s'en alla en traînant ses pieds et son bonsoir.

La seule vue de la platée de pommes de terre au lard que la servante déposa devant eux les réjouit inexprimablement. Ils rirent de plaisir quand ils tinrent la fourchette. Ils essayèrent, en mangeant, de nouer conversation avec la servante, mais c'était une bête d'écuelle et de fourneau, hébétée par le travail, une machine à pétrir le pain, à laver le plancher, à soigner le bétail et à cuire les aliments des hommes; elle semblait

n'avoir plus d'autre rôle vis-à-vis des veilleurs, maintenant qu'ils étaient de la maison, que de leur donner de la nourriture comme elle en donnait aux veaux. Son silence indifférent n'empêcha pas Emile et Justin de torcher le plat et l'assiette. Et le premier dit au second d'un ton compénétré :

— Il pourra nous arriver tout ce qu'il voudra : pour manger des pommes de terre comme ça tous les jours, moi je reste.

Et le second répondit :

— Il y a un mois et demi que je n'en connaissais plus le goût. Je les ai retrouvées, je ne les lâche plus.

Ils soufflaient d'aise, après une tape sur l'estomac, quand le fermier reparut et leur dit simplement : « Venez... » En les voyant prendre leur couvre-chef et leur parapluie de promenade, il demanda :

— Vous n'avez pas apporté autre chose de chez vous?

— Nous ferons venir ce qui nous manque à la première occasion, fit Justin.

— Quand les camarades viendront, précisa Emile.

— Quels camarades?...

— Mais les autres veilleurs des Magasins!...

Le fermier, du fond de sa résignation, s'effara :

— Ah!... il va en venir d'autres?

— Oui, oui... à la fin de la semaine...

Le fermier ne dit plus rien : il songeait à la lettre qu'il allait, avant de se coucher, écrire aux Magasins Communaux pour leur signifier que les meilleures plaisanteries sont les plus courtes et qu'ils voulussent bien garder pour eux à l'avenir leurs tambours.

Il leur fit faire deux grosses tartines qu'ils mirent dans leurs poches et, toujours taciturne, sortit avec eux. Ils enfilèrent l'allée d'ormes géants qui fait à la ferme une entrée de château seigneurial; un vent assez fort, apportant avec lui la fraîcheur anticipée des gelées blanches du proche automne soufflait dans les hauts arbres et y faisait le bruissement humide de la vague déferlant sur le gravier. Le soir était tombé : les dernières lueurs du couchant rougissaient par places l'horizon, comme un feu de pâtre qui s'éteint à la lisière d'un bois; une barrière de nuages, aux crêtes chantournées comme l'applique d'un décor, posait sur le ciel la silhouette tourmentée d'une chaîne de hautes montagnes. Au-dessus, des nuées voyageuses, dont les contours capricieux se passementaient d'un doublé ocre et mauve, faisaient nager dans un ciel illimité la forme allongée d'un dirigeable en haillons, ou encore la figure d'un dragon fantastique aux pattes étirées, dont la gueule d'ombre engouffrait l'air du soir.

La route que les trois hommes suivirent s'enfonçait dans un vaste chaume, que le trèfle emplissait, comme une corbeille, du foisonnement de ses pompons décolorés de laine violette.

Justin risqua :

— Voilà un beau champ de... de...

Il hésitait. Le fermier, narquois et voulant savoir le fond de leur innocence, compléta :

— ...de colza.

— De colza... un beau champ de colza, échota cordialement Justin.

Le fermier grogna sourdement son mépris.

Ils arrivèrent près d'un hangar que des gerbes d'escourgeon encombraient jusqu'au toit.

Ils s'arrêtèrent.

— Voilà, dit le fermier : Vous avez à gauche un champ de féveroles... les féveroles, ce sont ces machins noirs qui ont l'air rôtis... ; à droite, il y a des choux... Vous savez bien ce que c'est que des choux?... Oui?... eh bien, il y en a sur un kilomètre en bordure du chemin. Vous, dit-il à Justin, vous allez marcher jusqu'au bout des choux et vous reviendrez ; quand votre camarade jugera que vous êtes à peu près au moment de rebrousser chemin, il partira à son tour dans votre direction ; vous vous croiserez comme ça jusqu'au petit matin ; on vous apportera du café chaud vers trois heures et demie. Si vous entendez remuer dans les terres, vous vous appellerez et vous marcherez droit sur le bruit.

Ils répondirent dans l'ombre accrue :

— N'ayez pas peur !

— Ni vous non plus, dit le fermier, comme on dit amen.

Au moment de les quitter, une idée farce monta du fond de sa mauvaise humeur :

— N'oubliez pas de faire brou, brou, environ toutes les deux minutes. Bonsoir.

Ils passèrent donc la nuit à faire brou, brou... Le ciel s'était assombri. Le quartier de la lune fut roulé sous de lourdes nuées ; les bruits invisibles et mystérieux que font des millions de vies ignorées et infimes et dont frissonnent les champs dans les ténèbres, les tenaient dans une perpétuelle alerte ; les arbres faisaient de grands gestes qui disloquaient leurs branches ; les choux semblaient se ramasser dans le noir, bomber de grosses têtes sournoises dans le faux col demesuré de leurs feuilles gaufrées. Quand le jour mit sa pâle veilleuse à l'horizon, un état général de lassitude et d'affaissement leur fit désirer, comme ils ne l'avaient jamais désiré, leur lit ; ces nuits blanches étaient à toute évidence contraires à leur hygiène, mais les pommes de terre au lard, les saines pommes de terre que l'on mange jusqu'à plus faim... ! Ils avaient besoin d'y songer de toutes leurs forces quand les coups de vent de l'aube leur firent trembler le corps à grandes secousses glacées et transformèrent leurs mâchoires en castagnettes. Ils marchèrent vite pour se réchauffer, Justin avec le petit souffle court d'un cœur surmené, Emile avec de longues enjambées de héron famélique.

A part ces épreuves physiques, rien à signaler au rapport : les choux étaient demeurés muets toute la nuit et le vent seul avait remué les féveroles. Au moins le croyaient-ils. Mais, tandis qu'ils déjeûnaient d'une bonne soupe chaude à la ferme, vers les 6 heures, avec les autres veilleurs de nuit dont le silence même était goguenard, le fermier leur apprit qu'à l'extrémité de la pièce, les maraudeurs avaient enlevé deux pleins sacs de choux. Ils en demeurèrent consternés, confus devant les autres gardes dont le silence maintenant était mépri-

sant — et effrayés de sentir les pommes de terre compromises.

Le fermier mit les choses en place en trois points; il parla devant tout son personnel, afin que chacun fût fixé :

— On ne devient pas garde de nuit comme on devient garde civique, leur dit-il, et, si vous n'êtes pas résistants et rapides, si vous n'êtes pas capables de faire sauver les voleurs, ce n'est pas mon affaire, c'est celle des Magasins Communaux qui vous ont envoyés pour garder leur bien et qui vous paient (il souligna, en regardant ses hommes à lui, ce membre de phrase important). Vous n'avez sans doute pas d'emploi en ville...

— Nous n'en avons pas, sanctionna Emile.

— Et il y a deux mois que nous n'avions plus mangé de pommes de terre comme celles que nous avons mangées hier, avança Justin avec un rire tout de même un peu douloureux, bien qu'il s'efforçât d'être bon enfant.

Il y eut sur-le-champ un mouvement de sympathie.

Le fermier conclut :

— On fera ce qu'on pourra pour vous utiliser, en attendant que les Magasins prennent une décision à votre égard. Mais cette nuit, vous ne resterez plus ensemble. Vous, Théophile, vous prendrez avec vous le grand aux Echelles; vous, Marcel, vous prendrez le petit gros aux Marichaux... Et là-dessus, que chacun aille se coucher.

La cause était entendue.

Les veilleurs de la ferme qui, déjà, avaient médité de jouer, la nuit suivante, quelques bonnes farces à ces citadins, — comme de leur envoyer leurs chiens dans les jambes, de les appeler au secours et de les brimer dans l'ombre complice — furent retournés par cet échange de vues : du moment où les nouveaux venus n'étaient bons à rien et ne venaient pas prendre le salaire d'un habitant du village, du moment aussi où ils étaient gueux comme eux-mêmes, malgré leur veston boutonné et leur cravate à épingle, il n'y avait pas de raison de leur rendre la vie difficile. On causerait avec eux : sans doute, ils savaient beaucoup de choses de la guerre qu'on ignore dans les campagnes.

Donc, camarades, on était camarades.

Jamais autant que ce jour-là au repas de midi, les pommes de terre ne parurent aux nouveaux venus un mets succulent.

II

Après beaucoup de ciels tourmentés et orageux, le vent se fixa brusquement à l'Est et le temps se remit. Les nuits s'ensemençaient d'étoiles. La faucille de la lune perdit sa forme, jaunit et s'arrondit comme un ballon qu'on gonfle. Les deux citadins goûtaient la sérénité pensive et le recueillement des campagnes baignées dans la douce lumière ; elle se faisait d'ailleurs leur auxiliaire précieuse : il faut l'obscurité aux maraudeurs.

La silhouette haute et étriquée du grand glissait flexueuse à la lisière des cultures, dominant les autres veilleurs. Il faisait penser à ces perches que les paveurs plantent dans les rues pour écarter le passant d'une fondrière, mais c'était une perche ambulante. Le court continuait à faire brou, brou. Le clocher du village proche laissait tomber les heures dans le silence et tous deux vi-

vaient sans impatience entre les coups de cloche. Deux fois, ils firent lever — comme une volée de moineaux picorant le fumier du pavé se lève sous les pieds d'un cheval — une bande de gamins et de fillettes qui s'emplissaient les poches de féveroles, tapis dans un sillon. Ils firent même un des gamins prisonnier, le gardèrent jusqu'au matin et le conduisirent, vert de terreur, au fermier qui lui botta le derrière et le laissa s'enfuir, le dos épouvanté.

Les Magasins Communaux avaient, au reçu de la lettre du fermier, suspendu le recrutement des gardes citadins ; mais, pour une raison ou pour une autre, ils oublièrent de rappeler à eux les deux numéros qu'ils avaient envoyés. Justin et Emile, persuadés que, pour vivre heureux, il faut vivre caché, se gardèrent bien de lever le doigt : ils ne demandaient qu'à être oubliés ; jamais ils ne s'étaient sentis autant de goût pour la vie des champs et les pommes de terre aux choux graissées de lard.

La maraude diminuait non seulement à cause de la lune bienveillante, mais encore parce que l'on rentrait les récoltes et qu'ainsi l'étendue du terrain à surveiller se restreignait Mais, tout de même, les denrées continuaient à être pillées en proportions telles que le fermier se demandait parfois avec curiosité ce qui serait resté de la culture maraîchère des Magasins Communaux s'il n'avait pas organisé son service de surveillance ; si, surtout, les patrouilles allemandes, — seules capables, avec leur fusil chargé et l'excellente réputation dont elles jouissaient, d'imposer respect aux voleurs, — n'étaient venues, trois ou quatre fois la semaine, prêter main-forte aux gardes.

On voyait venir les deux Allemands de loin, à cause des baïonnettes qui accrochaient la lune. Contrairement aux habitudes des soldats en expédition, ils parlaient très haut, échangeant dans leur langage détesté, des conversations coupées d'exclamations et de rires qui, à leur avis judicieux, équivalaient aux sommations avant le coup de fusil. Sitôt que leur ombre dansait sur le chemin et que leur voix troublait le silence poétique de la nuit, des sifflements discrets s'entendaient çà et là par la plaine ; et si, d'aventure, à ce moment, quelque nuage qui faisait écran à la lune la découvrait à l'improviste, on voyait des formes humaines fluer dans les sentiers, ramper sur les talus et brusquement se dresser pour s'enfuir et se perdre dans l'inconnu en une galopade éperdue.

Jamais les deux Allemands, si loquaces entre eux, n'adressaient la parole aux veilleurs ; on eût dit qu'ils les méprisaient comme un loup de mer méprise un canotier. Ils semblaient établir une comparaison muette et insultante entre l'effet décisif et prestigieux que causait l'apparition du soldat allemand et l'impuissance de ces gardes-champêtres de hasard armés d'un gourdin.

Hélas, il n'est si bonne chose qui ne prenne fin et si bonnes vacances qui n'aient leur terme : un jour de malheur, quelqu'un se rappela dans les bureaux des Magasins Communaux, que l'on continuait à entretenir en villégiature des veilleurs dont l'inutilité paraissait établie, et l'on écrivit au fermier pour l'aviser de ce que, s'il ne jugeait pas indis-

pensable de grever le budget de la bienfaisance de leur entretien, il eût à les retourner au siège social, sans autre forme d'instance.

Ce fut par un admirable midi de septembre, doré d'une lumière de fête, parfumé d'un vent doux et léger, un peu après avoir quitté la couche où ils venaient de se refaire de leurs fatigues nocturnes, ce fut au moment même où ils prenaient l'apéritif de la première pipe, ce fut à l'instant précis où ils songeaient à se mettre à table devant un plat de ces farineux qui vaudront à Parmentier les bénédictions publiques dans les siècles des siècles, que Justin et Emile s'entendirent inviter à passer dans le bureau du fermier, jouxte la salle à manger où ils avaient eu l'honneur de faire sa connaissance.

Ils le trouvèrent faisant des comptes sur la tablette abaissée d'un vieux secrétaire Louis XV, qui découvrait de petits tiroirs harmonieusement incurvés, un vieux secrétaire de chêne patiné, ciré et poli par les paumes de quatre générations de fermiers. Ils ne voyaient que son dos et ils attendirent qu'il eût fini d'additionner sa colonne. Mais, sans tourner la tête et continuant à s'appliquer, il leur passa par-dessus son épaule une lettre qu'il prit dans un des petits tiroirs.

— Lisez.

C'était la lettre des Magasins Communaux. Ils la lurent lentement et demeurèrent immobiles, muets... atterrés. Comme le silence se prolongeait, le fermier pirouetta sur son fauteuil et, avec un geste compatissant :

— Vous voyez qu'il n'y a rien à faire qu'à préparer vos paquets...

Justin ouvrit la bouche pour plaider, mais à ce moment on frappa rudement à la porte :

— Ouvrez, dit le fermier à Justin.

Un soldat allemand parut, porteur d'une lettre qu'il tendit au fermier. C'était le messager ordinaire du Kreischef, apporteur patenté de nouvelles désagréables et d'injonctions vexatoires.

Le fermier lut, s'étonna dès les premières lignes, puis sacra entre ses dents. Le Kreischef lui communiquait qu'il allait être brusquement dirigé sur le front où l'offensive anglo-française faisait rage ; que ce qui restait de troupes au village partait la nuit même pour l'armée ; que la patrouille qui opérait à jour nommé sur les terres de la ferme était donc supprimée ; que, cependant, il donnait au fermier le conseil de ne pas parler de cette suppression, dont l'annonce devait presque assurer l'impunité aux maraudeurs ; qu'il avait tenu, lui, Kreischef, à donner au fermier, au moment de quitter le pays, cet utile et dernier conseil en témoignage du souvenir qu'il gardait de leurs bons rapports.

— Qu'il crève ! souhaita cordialement le fermier à part lui, tout en convenant que le conseil était à suivre.

Oubliant la présence des deux citadins, il demanda au soldat :

— Ne croyez-vous pas qu'en écrivant au Kreischef de Marche je pourrais obtenir une autre patrouille ?

Mais le soldat fit signe qu'il ne comprenait pas.

— Pas französe, dit-il.

— Voulez-vous que je lui traduise ? intervint Justin.

— Comment, vous parlez l'allemand, vous ?

— Nous le parlons tous les deux, pour vous servir, dit Emile.

— Ah bien ! très bien ! fit le fermier ; vous ne l'aviez jamais dit... Voici : le Kreischef m'annonce que la patrouille est supprimée ; ils vont tous se faire casser la figure au front, et je vous avertis en passant qu'il faut garder cette nouvelle-là pour vous : si on savait qu'il n'y a plus de patrouille, on nous volerait dans tous les coins... c'est clair ça, hein ? Vous avez compris ? Eh bien donc, je voudrais demander au soldat...

— Si le Kreischef de Marche ne pourrait pas vous envoyer une autre patrouille, acheva Justin.

— C'est ça même.

Justin posa la question. Le soldat répondit que tous les postes étaient nettoyés, le poste de Marche comme les autres, qu'il ne devait rester dans les Kommandantur que le personnel nécessaire aux écritures et à la transmission des ordres. Puis, brusquement effaré, regrettant d'en avoir trop dit, il prit la porte et disparut.

Alors, tout d'un coup, une idée leva dans le cerveau du long Emile, prit corps et couleur par un phénomène spontané, comme un précipité se forme dans un vase clos, sous la main savante et habile du chimiste.

Le fermier le vit tout pâle d'émotion et tout tremblant de joie : au fond d'un rêve enchanté, Emile regardait s'arrondir une pomme de terre grosse comme un ballon captif.

— Ecoutez, j'ai trouvé quelque chose. Vous pourriez dire à tout le monde que nous avons cessé d'être gardes et que vous nous utilisez, puisque nous avons tous les deux été employés aux Magasins, à vérifier la comptabilité de la ferme. Nous aurons l'air de nous retirer dans nos chambres pour écrire et compter, mais nous n'écrirons pas et nous ne compterons pas : nous dormirons.

Le fermier regarda Emile en fronçant les sourcils ; Justin pensa que son camarade divaguait.

— Laissez-moi m'expliquer, fit Emile. Il vous faut quinze jours encore pour achever de rentrer les récoltes ; les nuits redeviennent noires ; c'est nous qui, pendant ces quinze jours, allons faire la patrouille allemande. Deux manteaux gris, deux bonnets ronds sur la tête, deux fusils en bois emmanchés d'un tisonnier, c'est tout ce qu'il nous faut. Nous traverserons la propriété comme le faisaient les autres, nous gueulerons de l'allemand et je vous crache mon filet que personne ne s'avisera de venir voir de près. Et si le Kreischef doit jamais revenir, si l'histoire est découverte et arrive jusqu'à lui, nous irons le trouver et nous lui raconterons l'affaire. Il est votre ami ; mais, s'il ne l'était pas, qu'aurait-il à dire ? Est-ce qu'il est défendu de porter un fusil de bois, de mettre une casquette qui a l'air d'un fromage et de parler allemand ?

Le fermier resta un moment à sourire. Pourquoi pas ?

— Ce n'est pas un de vos gardes qui aurait trouvé ça ! ne put s'empêcher de triompher Justin qui, du coup, vengea

les maigres bras de son camarade et son personnel essoufflement.

— Pour sûr, concéda le fermier. Allez dîner. Nous en reparlerons l'après-midi. Je vais réfléchir...

Mais c'était tout réfléchi. Car, se rasseyant devant son bureau, il écrivit aux Magasins Communaux qu'il gardait leurs deux hommes.

LE FERMIER HURTEBISE

LE FERMIER HERTEROIS

LE FERMIER HURTEBISE

Quand le fermier Hurtebise, de Féronsart, quitta la ferme, il était à peine 6 heures. Il prit avec lui, dans le tilbury, son fils aîné Jules, sorti depuis un mois du collège où il venait de terminer sa rhétorique. La voiture fila entre les cultures, montée sur ses deux hautes roues légères comme sur des échasses, le cheval dansant dans le brancard. Le soleil matinal allongeait l'ombre trébuchante de l'équipage sur la cime mouvante et doucement dorée des féveroles ; les feuilles déjà flétries et recroquevillées oscillaient lentement au vent de l'aube ; aux tiges qui noircissaient, les cosses agrippaient leurs boudins informes, gonflés comme de petites outres vertes. Le fermier contempla plus loin, avec un orgueil véritable, ses cinq hectares de pommes de terre foisonnantes, son froment de mars qui achevait de jaunir, ses rutabagas dont les tiges violâtres et courbes jaillissaient en rinceaux, ses betteraves aux feuilles grasses et comme vernissées, sa moutarde qui éparpillait au-dessus du sol un vol immobile de sauterelles, et les dernières gerbes de son escourgeon qui parsemaient la plaine. Jules, en contemplant ces gerbes, songeait à un champ de bataille semé de morts culbutés. C'est que l'on entendait le canon gronder du côté de l'Yser. On était aux jours tragiques de la grande offensive anglaise d'août 1917.

Les deux hommes écoutèrent silencieusement le roulement en basse profonde sur lequel brochait parfois une détonation violente et rageuse. Combien de centaines, combien de milliers, combien de millions d'hommes faudrait-il encore à la guerre ? Est-ce que le prochain hiver verrait encore l'Allemand en Belgique ? S'il devait en être ainsi, il serait terrible, l'hiver, pour les petites gens des campagnes ! Pas de charbon à la cave ; peu de provisions au grenier ; peu d'argent. Et déjà les féveroles étaient à fr. 4.50, l'escourgeon à 300 fr. le sac, les œufs à 70 centimes...

Cependant ils approchaient de la grande pièce des Blancs-Halleux, la gloire de la ferme, vingt-sept hectares d'un seul tenant, une pièce comme on n'en connaît peut-être pas dans le Haut-Condroz, où les mouvements de terrain morcellent la culture. La dernière gerbe avait été rentrée la veille et le fermier avait autorisé le glanage le dimanche matin même. C'était pour y présider qu'il arrivait.

La pièce des Blancs-Halleux formait un rectangle dont les deux petits côtés étaient en bordure de routes, les deux autres joignaient des cultures.

LE PRIMUS SCIENTIFIQUE

Dès qu'ils parvinrent sur le plateau, le fermier et son fils virent les deux routes occupées par la foule ; il y avait là, à vue de nez, plus de mille personnes, hommes, femmes et enfants ; ils reconnurent, quand ils approchèrent, des gens de trois et quatre villages ; il en était même venu de Barlon, qui est distant de plus de deux lieues. Les curés ne durent pas voir beaucoup de monde à la première messe, ce matin-là.

C'est que le fermier Hurtebise avait, dans tout le Haut-Condroz, la réputation d'un homme charitable et bon ; on savait qu'une fois la récolte enlevée, il ne faisait pas trop souvent passer le grand rateau qui, traîné par un cheval, enlève, sur les terres de certains propriétaires, jusqu'au dernier épi. Il faut ajouter que, cette année, le blé était la denrée précieuse entre toutes, soit qu'on la consommât soi-même, soit qu'on la vendît.

La voiture se fraya un chemin entre les brouettes et les charrettes à bras prêtes à transporter la glane et que le garde-champêtre avait fait ranger le long de l'accotement ; dans la fraîcheur du matin, les groupes attendaient le signal, les sacs vides repliés sur les bras. Ces gens avaient l'air morne parce que, se voyant en tel nombre, ils se disaient que la part de chacun serait maigre ; même quelques-uns s'en retournèrent avant que le glanage eût commencé.

***

En cette année 1917, l'ouvrier de campagne — plus encore que l'ouvrier des villes — après les privations que lui avait values la guerre, grondait contre les fermiers enrichis. Il les accusait, non sans raison, d'être la cause principale de la misère publique. Il disait que leur soudaine, déraisonnable et insolente fortune était criminelle, parce qu'elle était faite de toutes les misères patriotiquement supportées, de la femme affaiblie, des enfants sans lait, des vieillards malades, des hommes si mal nourris qu'ils ne pouvaient travailler. Il leur reprochait surtout de se montrer durs au pauvre. Il disait que, loin de consacrer à secourir les malheureux une partie de leurs inavouables bénéfices, ils semblaient se faire un point d'honneur de défier leur indigence, de les obliger à travailler pour des salaires dérisoires. Dans le pays flamand, les « Boerenbonden » exhortaient les fermiers, par la voie de leurs journaux, à ne pas faire ostentation d'une richesse mal acquise ; ils les mettaient en garde contre le danger d'exciter, chez les petits, l'envie et la colère. Cela n'empêchait pas les nouveaux riches de boire tous les jours le champagne à la pinte et, à l'occasion, de marier leur fille avec des dépenses injurieuses et stupides. On citait l'un d'eux qui avait habillé de neuf tous les assistants à la noce, les prêtres, les enfants de chœur et jusqu'au secrétaire communal. La quête faite à l'église avait rapporté une telle somme que cet argent aurait suffi à entretenir tout une année un ménage pauvre. Hommes et femmes étalaient des bijoux massifs et saugrenus. Pendant un jour et une nuit, le vin avait coulé en des ripailles jordanesques, et aussi la graisse — la graisse, nourriture rare et comme sacrée pour le peuple efflanqué, la graisse qui suinte des oies

dorées au feu, la graisse qui se mêle au sang des viandes de boucherie, la graisse pimentée des gibiers aux saveurs anormales, la graisse des saucisses qui palpitent et gonflent comme des branchies leur peau fine sur un lit brûlant de choux au lard... L'eau en venait à la bouche des spectateurs non invités — et la haine leur mettait un tambourinement de sang aux tempes.

A Diest et à Hasselt, les fermiers qui venaient déposer de l'argent au guichet des banques, avaient pesé sur la balance, par tas, leurs billets d'un mark ou de cinq mark et en annonçaient un, deux, trois kilos.

A Ottignies, un métayer, à qui l'on disait qu'après la guerre, les mark ne vaudraient plus rien, déclarait que c'était bien dommage, vu qu'il en avait une cuvelle !

Le village qu'habitait Hurtebise était traversé chaque jour par des gens du pays de Seraing, surtout des femmes et des enfants, qui s'en allaient, par le Haut-Condroz, jusqu'en Ardenne, à la recherche des pommes de terre. Des créatures squelettiques faisaient ainsi dix lieues, portaient sur la tête des charges de 30 à 40 livres, en prenant des chemins détournés pour éviter les patrouilles allemandes qui, à l'occasion, leur confisquaient sans phrase leur marchandise. Ces femmes, passant au seuil des cabarets, insultaient et menaçaient les fermiers en ribotte.

Jules Hurtebise, le fils du fermier, revenant de Huy, avait fait route, l'autre semaine, avec un chemineau qui, le connaissant, lui avait demandé la permission de passer la nuit dans la grange de la ferme, car il savait que les pauvres trouvaient toujours chez ce fermier hospitalier la botte de paille et la miche du matin. Ce chemineau avait raconté à Jules que, la veille, il avait demandé gîte dans une ferme du côté de Nandrin et que le fermier l'avait autorisé à coucher dans l'écurie, mais lui avait refusé du pain, même contre monnaie. Le pauvre diable s'était donc blotti, le ventre creux, dans un coin de l'écurie où un compagnon de misère et de grand'route était bientôt venu le rejoindre, tout aussi affamé que lui. Or, tandis qu'ils essayaient de dormir pour tromper leur faim, le fermier était entré dans l'écurie chargé d'un sac ; ils le virent verser le contenu de ce sac, qui était du froment, dans la mangeoire des chevaux. Alors, ils s'étaient montrés l'un à l'autre, avec des gestes indignés, le mauvais riche qui les laissait crever de faim pendant qu'il gavait de grain ses chevaux ; le fermier, les voyant gesticuler sur leur tas de paille, avait hélé un valet et lui avait commandé de rester près de la mangeoire, jusqu'à ce que les chevaux eussent fini, car il craignait que les chemineaux ne mangeassent le froment à poignée.

Le chemineau ajouta d'un air énigmatique, en remontant son baluchon d'un coup d'épaule : « Celui-là est marqué ! ». Quelques mots qu'il ne put bien comprendre firent penser à Jules que les coureurs de grand'route se passaient l'un à l'autre les noms dont il faudrait se souvenir quand chanterait le coq rouge...

Certes le fermier Hurtebise n'était pas de ces gens sans cœur, de ces exploi-

teurs impudents et éhontés, mais quoi ! c'était un fermier lui aussi — c'est-à-dire un homme gagnant beaucoup trop d'argent, tandis que tant d'autres, pressurés directement ou indirectement, en manquaient totalement.

Quand la voiture passa à travers les groupes, des gens, dérangés par le cheval, grognèrent et il y eut de mauvais regards lancés à la voiture — mais le fermier ne le remarqua pas.

Entré dans le champ, il mit sa bête au trot, courut se placer à peu près à égale distance des deux bords où la foule se pressait. Et, levant son mouchoir, il fit, à bout de bras, le signal attendu.

Ce fut des deux côtés une ruée en avant, la soudaineté de débâcle d'un fleuve qui rompt ses digues : les groupes compacts, massés sur les deux routes, se divisèrent et roulèrent sur eux-mêmes comme des molécules de vif argent. Le vaste chaume, désert la minute d'avant, fut tout à coup grouillant d'un innombrable troupeau éparpillé, un troupeau d'étranges quadrupèdes à la croupe en surplomb qui, tout gigotant des pattes de devant, semblaient paître. Plus un cri, plus un mot : chacun travaillait avec une hâte appliquée, sachant que l'épi qui ne serait pas ramassé par lui le serait par le voisin. Des familles entières, de l'enfant au vieillard, unissaient leurs efforts et leur dextérité pour ajouter au monceau. Chacun mesurait de l'œil son champ d'opération et, parqué à la place qu'il s'était choisie, n'en laissait pas inexplorée une largeur de main. De vieilles femmes ne pouvant plus ployer les charnières fatiguées de leurs reins, s'étaient assises par terre et cueillaient l'épi en se traînant comme des culs-de-jatte à la force des bras. Le soleil montait lentement à l'horizon et promenait sur le champ dépouillé les ombres grotesques de ces attitudes déformées.

Sur la route, les chiens attelés aux petites charrettes donnaient de la voix en reconnaissant leurs maîtres qui s'agitaient au loin.

Il y avait, bordant une partie de l'un des longs côtés de la pièce, un champ d'avoine appartenant au bourgmestre de Frangette ; les javelles étaient déjà liées en gerbes, mais non encore levées en dizeaux. Des glaneurs sortirent du chaume de Hurtebise et tirèrent quelques épis de ces gerbes ; d'autres les imitèrent, le pillage commença — et ce fut de là qu'arriva le malheur.

Sitôt que le fermier avait vu ce qui se passait, il avait lancé sa voiture au grand trot à travers la pièce ; le tilbury tanguait dans les rigoles d'écoulement ; sa haute carcasse dansante avait l'air d'un de ces grands et maigres faucheux qui essaient de garder l'équilibre sur une nappe d'eau brusquement agitée. Le fermier arriva ainsi à toute vitesse sur les maraudeurs. Les premiers qui l'aperçurent firent mine de se sauver, mais d'aucuns prirent une attitude de bravade, si bien que chacun demeura : on sentait bien qu'il allait se passer quelque chose d'extraordinaire, car on connaissait la violence d'Hurtebise quand on lui résistait.

Il arriva le fouet haut et cria :

— Voulez-vous foutre le camp !... Vous n'êtes pas honteux de faire les voleurs comme vous faites !

Quelqu'un répondit fermement :

— Ce n'est pas votre champ et ça ne vous regarde pas.

Hurtebise dévisagea celui qui avait parlé et qu'une rumeur accrue approuvait : c'était un nouveau venu dans la commune, un ancien houilleur, ainsi qu'il apparaissait aux tatouages d'un bleu décoloré dont le charbon avait marqué son front et l'une de ses joues ; Hurtebise se rappela qu'il venait de Seraing. Et sa colère grandit de penser que c'était un étranger qui venait exciter sur ses terres sa tribu de travailleurs. Il poussa sa voiture droit dans le groupe et répondit de la grosse voix autoritaire avec laquelle il avait l'habitude de rallier l'opinion dans les moments difficiles :

— Que ce soit mon champ ou celui d'un autre, vous êtes tout de même en train de voler et, si vous allez au tribunal, vous serez condamnés de la même façon. Dispersez-vous et retournez glaner où c'est permis.

Alors, d'une voix terrible, le houilleur répondit :

— Nous emm... le tribunal et vous aussi ! Nous en avons assez de crever de misère.

Il y eut un flottement dans le groupe sans cesse augmenté des glaneurs. Et, probablement, si Hurtebise avait parlementé et pris à partie l'étranger en l'isolant, il eût ramené le courant à lui. Mais il n'était pas homme à discuter dans ces moments-là. Et puis, se souvenant qu'il avait recommandé la veille aux moissonneurs de laisser au glanage une dîme plus forte que les autres années, le sentiment de l'ingratitude de ces gens l'indigna et aveugla sa colère. D'un grand coup de fouet, il cingla le houilleur en hurlant :

— Je vais t'apprendre, canaille, à venir monter la tête aux gens par ici !

Le fouet qui s'était abaissé pour frapper ne se releva plus. Des mains nombreuses l'avaient agrippé en même temps. Le fermier ne lâcha pas le manche ; il fut tiré en trois secousses pardessus le tablier de la voiture, tandis que son fils était arraché de côté. Des cris violents, coups de gueule profonds et voix aiguës de femmes, emplirent tout ce coin de la campagne. Par toute la pièce, des groupes déboulaient, rapetissés sous le ciel immense, tricotant de leurs jambes grêles dans la vaste étendue rase et agitant vers la bagarre des bras pareils à des antennes d'insectes.

Hurtebise et son fils, les vêtements en lambeaux, piétinés et tout en sang, avaient à peine compris comment ils avaient passé du siège de la voiture sous les souliers ferrés de ce peuple brusquement affolé. Jules, les dents serrées, les yeux désorbités, essayait de préserver son père ; brusquement séparé de lui par un remous, il fut étourdi par un poing terrible qui lui démolit la nuque ; il perdit connaissance. La dernière chose qu'il perçut fut la voix du fermier injuriant la multitude. Tout à coup, un incendie s'alluma aux Blancs-Haleux, à cinq cents mètres du carnage : la première maison de la route flamba et l'on ne sut jamais pourquoi ni par qui le feu avait été mis. Le tocsin sonna, secoué, dans le clocher, par des mains invisibles et cependant personne ne fit mine de se diriger vers l'incendie. Un cri avait

couru : « Aux féveroles, aux féveroles ! » Une ruée innombrable fonça par les chaumes vers les denrées convoitées.

Une voix se mit à chanter la « Brabançonne » et soudain le chant s'enfla comme une vague, submergea la foule, monta avec des bondissements vers le ciel tourmenté. La galopade se changea en marche, le rythme de la musique scanda le pas :

... Aura pour devise immortelle
Le Roi, la Loi, la Liberté...

Des bras de femmes, maigres, noirs et nus, se levaient par-dessus la foule, comme des bâtons ou des hampes de drapeau. Une gaîté, car la frénésie du sang est pareille à la frénésie de l'alcool, une gaîté de retour de kermesse, emportait la multitude. Des hommes clamaient ils ne savaient quelles paroles sur la musique, la bouche tordue comme dans une attaque, les yeux pleins d'une joie étonnée d'enfant. Le dernier couplet de la « Brabançonne » montait frémissant :

O Belgique, ô mère chérie
A toi nos cœurs, à toi nos bras...

Quand on fut dans les féveroles, au lieu de détacher les gousses, on arracha la plante à même, en s'efforçant de fourrer tout dans les sacs et les paniers. Puis, les paniers et sacs étant pleins, on saccagea pour saccager ; on ne chantait plus ; c'étaient des sauvages qui hurlaient, avec de grands rires fous qui faisaient grimacer les visages et montraient des gencives déchaussées.

Mais, tout à coup, un grand cri s'éleva : « Les uhlans ! Les uhlans ! » et l'on vit sur l'horizon la silhouette déliée, le casque luisant et la flamme, longue et noire, des cavaliers allemands. Ils arrivaient au galop de leurs chevaux, fonçant sur la foule — et ce fut un sauve-qui-peut éperdu, une fuite de cauchemar, l'éparpillement comique, l'émiettement d'une masse compacte disloquée par un pouvoir invisible. Sacs, mannes, gerbes, tout fut abandonné sur la campagne.

La bicoque brûlait toujours, aux Blancs-Haleux, d'un feu clair et pâle dans la lumière du jour, avec de grosses volutes de fumée opaque qu'aucune étincelle n'étoilait.

Les uhlans, en se dirigeant vers l'incendie, trouvèrent dans le chaume le cadavre du fermier et le corps calciné de son fils.

Quelqu'un — qui ? pourquoi ? — avait été les jeter dans la fournaise.

***

Ainsi finirent tragiquement et courageusement Jean-Marie Hurtebise, fermier de Féronsart, et son fils Jules, victimes innocentes d'un forfait collectif, victimes expiatoires, parmi tant d'autres victimes expiatoires, d'une guerre qui fit chavirer la Conscience du monde et égara les hommes jusqu'au crime, par la contagion de son crime.

LA BARRICADE

LA BARRICADE

LA BARRICADE

M. Nicolas Henrotin, comptable à la mégisserie Valentin frères et sœur, ex-capitaine de la garde civique d'un faubourg de Bruxelles, avait cinquante-sept ans sonnés quand la guerre éclata. Il avait donné sa démission d'officier depuis deux ans, à cause de son ventre en tonnelet et de sa respiration courte, car il avait le sentiment de l'utilité et de la dignité de la garde. Sitôt qu'il sut qu'elle allait être appelée à marcher à l'ennemi, il pensa cependant qu'il pouvait encore être bon à quelque chose et demanda à reprendre du service comme simple garde. On le nomma lieutenant dans son anciene compagnie que continua à commander le capitaine qui lui avait succédé : Jean-François Henrard, un bijoutier de bonne tenue militaire, un peu saisi de la responsabilité qui, tout à coup, pesait sur ses épaules, mais bien décidé à faire son devoir.

Dès le 6 août, la compagnie fut expédiée à Ottignies où elle goûta le pittoresque et l'imprévu d'une entrée en campagne. Les hommes étaient de bonne humeur; la plupart avaient moins de trente ans; un patriotisme fervent les animait; ils étaient prêts à montrer à l'envahisseur comment des Belges savent se défendre. La confiance la plus complète était dans leur esprit et dans leur cœur : le sacrifice ne les effrayait pas; ils étaient prêts à tout.

La lecture des journaux exaltant les succès de l'armée belge défendant Liége, la nouvelle de la conquête de Mulhouse, l'affirmation que les patrouilles de uhlans, marchant en éclaireur, se laissaient prendre à la tartine, comme les poissons à l'asticot, tant ils souffraient de la faim, les feuilletons dactylographiés qui leur apportaient trois et quatre fois par jour aux cantonnements les récits les plus extravagants du recul des Allemands poursuivis par les troupes anglo-françaises, leur faisaient chaud au cœur. Ils ne triomphaient pas en mots insolents et n'étalaient pas, comme on pourrait le croire, un chauvinisme cocardier et méprisant, mais ils trouvaient ces nouvelles toutes naturelles : ils se disaient que les choses n'auraient pu se passer autrement, que la bravoure et le sentiment du droit d'un petit peuple paisible et loyal traîtreusement attaqué, devaient avoir raison, en quelques semaines, d'un adversaire décontenancé dès l'entrée en campagne et déjà en désarroi.

Ils attendaient avec un tranquille courage et la décision la plus ferme le moment de se conduire en braves gens; ils s'appliquaient à garder leur sang-

LA [illegible]

froid afin de viser juste et de pointer droit. L'armée faisait la grosse besogne; ils étaient derrière elle, prêts à accourir au premier signal.

Quand la compagnie du capitaine Henrard apprit que trois cents ex-congolais levés et commandés par Chaltin étaient partis pour le front, le sergent Revet, qui avait été commis à Matadi, déclara :

— De tous ceux qui se battent, Belges ou Allemands, les Congolais sont les seuls qui ont déjà fait la guerre. On va voir avec eux des choses étonnantes.

Tout le monde fut frappé de la force et de la vérité de cette remarque.

Le capitaine ajouta :

— Je plains ceux sur qui ils tomberont à l'improviste.

Et il riait d'un air à la fois tranquille et féroce.

***

La compagnie demeura à Ottignies, avec d'autres détachements de la milice citoyenne jusque dans la soirée du 19 : elle gardait la voie ferrée et les ponts, et avait contribué à mettre le village en état de défense. Le lieutenant Henrotin montrait, malgré son âge, l'exemple de l'endurance; les gardes étaient pour lui pleins d'estime. C'était à lui, plus volontiers qu'au capitaine Henrard, que l'on demandait de lire tout haut et de commenter, le soir, les journaux arrivant de Bruxelles, lesquels publiaient toujours les nouvelles les plus rassurantes.

Le capitaine Henrard se montrait distant : certes, ainsi qu'il se plaisait à le dire, le lieutenant Henrotin, réengagé dans la garde et servant sous les ordres de son ancien subordonné, était un brave homme et un homme brave; certes, la compagnie avait raison de lui marquer de la déférence et des égards; mais lieutenant il était, lieutenant il devait rester : lui, Henrard, était le supérieur en grade; le double galon d'argent ne pouvait prévaloir contre le galon triple; le second devait même éviter de se commettre avec le premier. Qu'arriverait-il — pensez-y — si Henrotin, parce qu'il était plus populaire, se mettait quelque jour en tête de pervertir à son profit l'esprit de discipline et d'obéissance militaire? Tout irait de travers au détriment du service, au détriment de la campagne, au détriment de la patrie.

Le paisible et rigoureux Henrotin, inexpert à l'intrigue, esprit primaire, à base de bon sens, ne songeait même pas à s'étonner de l'attitude de son chef; il se cantonnait dans son devoir et se soumettait à son capitaine avec un calme et profond sentiment de la hiérarchie. Et, quasi sexagénaire, il pensait qu'il ne devait tirer d'autre avantage de ses états de service et de son âge que de les utiliser au mieux de l'intérêt général : maintenir par l'exemple le moral de ses hommes.

L'existence salubre et pittoresque que l'on menait dans ce coin joli du Brabant ne déplaisait pas aux gardes; n'eussent été les inquiétudes patriotiques et l'horreur d'une guerre de dévastation et de tueries dont les échos leur arrivaient peu à peu, beaucoup de gardes se fussent accommodés parfaitement de cette libre vie du campement, qui coïncidait avec l'époque habituelle des villégiatures. Le ton des journaux était de nature

à faire croire à un succès rapide des Alliés; l'invasion paraissait arrêtée; on n'avait aucune inquiétude à Bruxelles.

Les journaux décrivaient les retranchements exécutés aux environs de la capitale pour la protéger contre un raid de plus en plus improbable de la cavalerie allemande. L'entrée du parc du Cinquantenaire avait été convertie en une petite forteresse : « une tranchée a été creusée derrière les grilles, de telle sorte que nos soldats-citoyens, tout en étant debout et bien à l'abri des balles ennemies, pourront exécuter des tirs foudroyants ». Même mise en état de défense du premier rond-point vers Tervueren. Derrière les barricades, des gardes attendaient l'arme au pied. Au pont de Woluwe, un garde civique rural (képi, blouse bleue, ceinturon, sabre et carabine) visitait les tramways allant à Tervueren et exigeait les papiers des voyageurs, tandis que deux jardiniers de l'administration des ponts et chaussées travaillaient paisiblement à arracher les mauvaises herbes poussées sur l'accotement de la chaussée.

Le journal ajoutait, après avoir critiqué « cette digne preuve de la louffoquerie administrative » :

Partout, dans notre belle forêt de Soignes, des arbres abattus, des chariots renversés, des briques amoncelées...

Heureusement que tout cela ne devra pas servir, car, répétons-le, un raid sur Bruxelles est de moins en moins à craindre.

Les renseignements que nous recevons à Tervueren de divers officiers confirment notre opinion à cet égard.

Bruxellois, dormez tranquilles; vous êtes bien gardés contre une attaque improbable ! (1)

(1) « Petit Bleu » du 19 août 1914.

Ainsi, partout, on prononçait des paroles et l'on écrivait des phrases qui grandissaient la confiance dans le succès de nos armes et faisaient attendre les événements avec calme.

Des mesures très sérieuses ont été prises pour assurer la défense de Bruxelles et la mettre à l'abri de toute surprise, « écrivait encore le « Petit Bleu ». Il peut arriver qu'à la suite d'une action se passant même à une assez grande distance de la capitale, des groupes plus ou moins nombreux de cavaliers ennemis, égarés par exemple, soient refoulés sur Bruxelles et échappent dans une certaine mesure aux gardes des localités.

Dans ce cas, ces groupes se heurteraient, inévitablement, aux barrages établis autour de la capitale, bien gardés par des unités de gardes civiques armés du mauser et résolus à faire leur devoir. Nous avons à Bruxelles des milliers de gardes bien armés et approvisionnés en cartouches, et qui, depuis quinze jours, ont été exercés et aguerris. Nul doute dans ces conditions que la capitale ne soit à l'abri d'un coup de main tout à fait improbable d'ailleurs.

Voilà qui nous autorise à inciter les habitants de Bruxelles à recouvrer leur sang-froid, que les manifestations militaires suburbaines semblaient leur avoir fait perdre.

Le fait est que l'aspect des bivouacs dans le parc du Cinquantenaire et le long de l'avenue de Tervueren, était singulièrement impresionnant pour les personnes de tempérament débonnaire.

Nous sommes allés jusqu'au campement situé en face du Musée de Tervueren, et là nous avons eu l'heur d'être « renseigné » par un officier supérieur qui, pour nous convaincre que l'état de quiétude dans lequel se trouvent les troupes échelonnées sur la route est justifié, nous a montré un document indiquant que les Allemands, ayant été obligés de se retirer derrière la Dyle, tout danger immédiat d'un raid de cavalerie vers Bruxelles est écarté.

Dimanche, des coups de canon ont été entendus très distinctement par les troupes de la 18e brigade mixte de la 6e division, campées à Tervueren.

Lundi, le silence le plus absolu régnait...

Le mardi, le gouvernement faisait siennes ces déclarations dans une proclamation à tout jamais fameuse et se retirait à Anvers.

Le mercredi, à 10 heures du soir, le bureau de la censure militaire belge apposait son « bon à imprimer » sur les épreuves des journaux qui devaient paraître le lendemain.

Et le jeudi, à 10 heures du matin, l'armée allemande entrait à Bruxelles par la place Dailly.

***

Les gardes civiques, à Ottignies, ne se bornaient plus à des factions nocturnes sous l'œil clignotant des étoiles piquetant le ciel d'été. Le 19, à midi, une patrouille de uhlans était signalée par les employés du chemin de fer. Deux autos occupées par des gardes partirent en reconnaissance, rencontrèrent une autre patrouille et la poursuivirent jusque dans les lignes allemandes. Là, une cinquantaine de cavaliers ennemis leur tombèrent dessus, les obligèrent à se retirer en abandonnant un prisonnier. Des dragons français arrivèrent sur ces entrefaites et mirent les Allemands en fuite.

Au Chemin de la Croix, près de Limal, deux uhlans furent tués le même jour dans une embuscade ; leurs «schapskas », lances et fusils furent ramenés au camp, qui admira ces trophées.

On s'attendait à des engagements pour le soir quand l'ordre arriva de rétrograder sur Bruxelles. Il faisait très chaud ; on entendait au loin gronder sourdement le tonnerre ou le canon. Les gardes furent entassés dans des wagons ; le train brûla Bruxelles et ne s'arrêta qu'à Alost.

Et la singulière odyssée de la garde commença. Le capitaine Henrard était nerveux et bruyant. Le lieutenant Henrotin était pensif et calme : était-ce possible, cela, qu'il n'eût encore vu, des Allemands, que les trophées de Limal ? Pourquoi se trouvait-on à Alost ? Est-ce qu'on allait faire reculer la garde à mesure que l'ennemi avancerait ?

On coucha sur la paille dans des salles de danse, dans des bâtiments d'école ; ensuite on fut une journée à Termonde ; puis, toujours en chemin de fer, on gagna St-Nicolas ; les hommes, étonnés, ne disaient rien ; on ne recevait plus de journaux de Bruxelles, des journaux de Gand racontaient des choses effarantes et contradictoires.

On revint à Termonde : la ville était pleine de gardes. Une partie de la compagnie du capitaine Henrard logea dans le kiosque à musique ; Henrotin dormit avec quelques hommes dans le vestibule d'une maison voisine. Des religieuses portaient à manger aux soldats citoyens. On resta huit jours à regarder exercer les volontaires au maniement du fusil et aux mouvements d'ensemble. Quelques officiers, dont Henrotin, s'offrirent à aider les instructeurs ; on déclina leur proposition avec un sourire où il y avait au moins du dédain.

Mais des uhlans sont signalés un matin. On se met pédestrement en route vers Saint-Nicolas, tandis que les gardes de Termonde désarment en toute hâte. Le soir, on fait un prisonnier sur la route : le premier prisonnier - On s'arrête à Belcele, à quelques kilomètres de Saint-Nicolas ; on dîne d'un morceau de saucisse et d'une tranche de pain. Des gardes, conseillés par Henrotin, achè-

tent une douche et une batterie de cuisine ; désormais ils feront la popotte par escouade.

On arrive enfin à Saint-Nicolas où l'on reste huit jours. Des gardes organisent pour tuer le temps, dans une école, un « salon humoristique » : on expose une série de caricatures et de dessins ayant trait aux événements militaires ; on y remarque le commandant en chef de la garde volant vers les côtes d'Islande sur le dos rapide d'une mouette : la recette est versée à la Croix-Rouge.

On revient à Termonde, sur la nouvelle que les troupes allemandes signalées la semaine précédente comportaient seulement quelques patrouilles qui se sont retirées. Les hommes sont ahuris et résignés ; pas de plainte. Le temps est toujours magnifique ; on joue aux cartes, on fume des pipes, on fait des parties de bouchon, on rit aux filles qui passent ; une solde fixe de 2 francs par jour est payée ; on offre la goutte aux indigènes.

Des troupes régulières, commandées par le général Warnant, arrivent un jour avec des pionniers ; les gardes aident à couper des arbres, à dépaver les rues, à déménager les meubles des riverains des forts. Cependant, les puces commencent à dévorer les soldats citoyens et l'on soupe souvent d'un œuf et d'un verre d'eau.

Henrotin daigne à peine remarquer que son capitaine l'a présenté au général sans souligner par le moindre mot le mérite spécial d'un officier réengagé par pure conscience patriotique. Battre l'Allemand, le chasser du sol natal, le poursuivre bien loin par delà la frontière, c'est l'affaire essentielle devant laquelle toute autre considération n'est que dérisoire et vaine !

Les rapports entre les deux officiers deviennent de moins en moins fréquents : le capitaine, chaque fois qu'il a causé du service avec quelque officier supérieur, affecte de connaître les plans de l'état-major et évite de rien communiquer à ses subordonnés, comme s'il était dépositaire d'un secret qu'ils ne sont pas dignes de connaître.

Un matin de la mi-septembre, on reçoit l'ordre de partir dans la direction de Wetteren. Le froid, la nuit, devient intense ; ceux qui montent la garde dans les brouillards de l'Escaut en souffrent sans se plaindre ; le lieutenant Henrotin est tourmenté par de vieux rhumatismes qui se réveillent.

Cependant, des officiers se disputent, sur le front de la troupe, au sujet des instructions reçues. On finit par s'accorder sur la nécessité de faire sauter le pont sur l'Escaut et l'on s'en remet de ce soin à une compagnie d'artillerie de la garde civique. Vingt-cinq kilos de dynamite sont préparés ; les deux premières mines ne réussissent qu'à faire sauter une charrette de briques qui lapident les spectateurs ; la troisième mine détruit un bon tiers du pont. Le lendemain, on repart à pied pour Saffelaere, où la population refuse de loger les gardes, puis vers Mariakerke lez-Gand, où quelques déserteurs allemands se font prendre dans les petits bois où la garde patrouille. La température est redevenue douce, le ciel serein ; la lumière dorée de septembre dore les chaumes dé-

pouillés et enchante les verdures opulentes. D'autres villages, Ursel, Laerne, Kalken, voient successivement passer et s'arrêter les hommes qui se mettent à désespérer de jamais découvrir l'ennemi.

***

Un soir que la compagnie commandée par le capitaine Henrard arrivait à l'étape, on l'envoya à l'autre bout d'un petit bois à l'angle duquel s'élevait une maison de garde-chasse. La nuit était claire et tiède. Les hommes se casèrent dans une grange et sous un hangar; ils vidèrent un tonneau de bière, mangèrent une fois, par hasard, à leur faim, puis ils étendirent de la paille et s'endormirent dessus, fatigués de leur longue marche au grand air, repus et paisibles.

On établit, pour la nuit, deux postes de sentinelles, l'un à la corne du bois, l'autre sur la route qui le coupait dans la direction de l'ennemi.

Dès les premières heures du matin, l'un des gardes en faction vint réveiller les officiers qui avaient dormi, à peine dévêtus. Ils trouvèrent, près de la maison du garde-chasse, leur major descendant de l'automobile dans laquelle il parcourait le front.

Le major fronçait ses gros sourcils gris; il avait le teint enflammé par toutes les gouttes de genièvre et la bière aigre qu'il était, depuis le début de la campagne, obligé de boire, à la mode militaire, dans les villages, et son gros cou, dont la graisse faisait bourrelet sur le collet de l'uniforme, était semé de petits bulbes rouges. Il dit d'une voix brève :

— Messieurs, je vous salue.

Puis il inspecta la position avec des yeux sans éclat, dont le globe jaune et strié de sang dénotait le mauvais état d'un foie surmené. Il ajouta d'une voix lente, comme s'il eût parlé d'une chose sans importance :

— L'ennemi n'est pas loin, Messieurs...

Il avait silencieusement déployé une carte de l'état-major et tâchait d'y voir clair; il prit le nord avec une boussole suspendue en breloque à sa chaîne de montre, orienta la carte et médita.

Les officiers, immobiles, tête haute, talons joints, attendaient. Comme l'étude de la carte se prolongeait, le capitaine Henrard s'approcha d'un pas dans l'idée d'aider le major à s'y retrouver.

— Voulez-vous me permettre, major?

Mais le major, vexé, plia sa carte.

— Je ne permets rien du tout, mon cher capitaine. Je sais ce que je voulais savoir. Le plan est d'une simplicité élémentaire; il est tel que le général nous l'avait dit ce matin. Excusez-moi si je ne vous l'explique pas : la quatorzième raison, c'est que je n'ai pas le temps.

Les officiers inclinèrent la tête.

— Messieurs, ajouta-t-il, après une nouvelle et rapide pause consacrée à un dernier examen des mouvements du terrain — et il désignait le chemin qui filait droit devant lui vers la campagne — Messieurs, voilà une route bien mal gardée. Une attaque partielle pourrait parfaitement se dessiner par là : l'éternel mouvement de flanc, celui que, pour sa perte certaine, l'ennemi emploie avec une obstination que rien ne décourage, vous savez bien... Retenez ceci, Messieurs : il n'y a aucune tactique militaire dont l'emploi constant se justifie : l'art

du commandement, c'est de s'adapter aux circonstances...

Il resta court dans son développement, sans doute parce qu'il était, comme il l'avait dit, pressé par le temps.

— Votre consigne est simple : il s'agit de tenir coûte que coûte jusqu'à ce que vous receviez de nouveaux ordres. Donc, capitaine, vous allez me faire le plaisir de mettre là une barricade; je vois là-bas deux charrettes qui feront parfaitement l'affaire; et le fil barbelé ne manque pas, puisque toutes les pâtures sont clôturées.

Il remonta dans l'auto qui n'avait cessé de trépider. Et, avant que le chauffeur touchât au levier, il dit encore :

— Ce serait vous faire injure, n'est-ce pas, Messieurs, que de vous dire que je compte que vous ferez votre devoir, tout votre devoir. Vous avez l'amour du drapeau et de la patrie. Vive le Roi!... Allez, chauffeur!

Il bomba le torse, salua militairement. L'auto partit.

Le capitaine, plus ému qu'il ne voulait le paraître, voulut dire quelque chose de comique :

— Et nous, enfants, à la Tour de Nesles!

Comme on le regardait avec plus d'étonnement que de gaîté, il s'adressa à Henrotin :

— Vous, lieutenant, dit-il, vous allez me faire le plaisir de prendre quatre hommes et de faire le tour du bois pour vous assurer qu'il n'y a de ce côté-là rien d'anormal. En passant, vous m'enverrez du monde pour exécuter l'ordre du major.

Une demi-heure après, la barricade était construite en travers de la route : en avant, les deux chariots, renversés sur le flanc et chargés de grosses pierres; derrière, deux rangs de fils de fer tendus sur de gros piquets de sapin fichés dans des trous creusés à la pelle, puis enfoncés profondément dans la terre à grands coups de maillet.

Les gardes avaient travaillé avec entrain, en bras de chemise, avec une entente parfaite et une hâte utile; le capitaine, sans en avoir l'air, avait laissé diriger le travail par De Coster, un entrepreneur en bâtiments qui avait l'habitude des manœuvres d'ensemble.

On alluma les pipes; la fumée bleue monta dans l'air pur.

Le capitaine mit ses hommes sur deux rangs, doubla par le flanc droit et fit ramener par le deuxième lieutenant à la maison du garde.

Quand Henrotin revint de sa ronde autour du bois pour faire rapport au capitaine, tout était terminé.

— Rien de spécial, Henrotin? demanda Henrard.

— Rien, mon capitaine. Nous avons fouillé les lisières.

A ce moment, Henrotin regarda la barricade et parut vexé :

— Mon capitaine, dit-il, comment voulez-vous que ça tienne? On se moquera de nous...

Le capitaine le regarda d'un air sévère :

— On fait ce qu'on doit quand on fait ce qu'on peut, dit le capitaine; il faudra toujours à l'ennemi le temps de débarrasser la route; pendant que cela l'occupera, nous lui enverrons des coups de

fusil, sauf à nous retirer par la suite. Voulez-vous un cigare, lieutenant?

— Je veux bien.

Le capitaine ouvrit son étui, le tendit :

— Allez voir un peu maintenant si les hommes ont mangé.

Henrotin s'éloigna, le dos rond, attristé.

Autour de la maison du garde, il trouva les soldats citoyens achevant de déjeuner.

Vers 9 heures, il revint vers la barricade et demeura brusquement cloué sur place par le spectacle qu'il découvrit avec ses jumelles de campagne à une lieue environ devant lui, au large de l'horizon que haussait la ligne légère des collines.

Sur le versant doucement incliné de celles-ci, dans la claire lumière du radieux matin, les cultures, les boqueteaux, la route, les sentiers, les haies se couvraient de troupes allemandes d'une sombre profondeur; il en venait, il en venait toujours, moutonnant par dessus les haies basses et les prairies bossuées, coiffant les moindres déclivités du terrain; on eût dit qu'elles sortaient de terre — comme des bataillons de cloportes et de larves qui, en quelques minutes, couvrent une charogne abandonnée dans un pré, en lui communiquant une vie propre, faite des mille mouvements de leurs pattes, de leurs croupes, de leurs corps qui ondulent, grouillent et foisonnent. L'invasion gagnait lentement et sûrement; elle hésita quelques instants devant un ruisseau dont une ligne de saules marquait le cours, puis elle le couvrit et le déborda, prit pied sur ce côté-ci de la rive — et la terre continua à se couvrir, mètre par mètre, champ par champ.

Cette marée incoërcible n'était déjà plus qu'à trois kilomètres des positions quand Henrotin la découvrit. A côté de Henrotin, le capitaine Henrard, très pâle, se tenait maintenant debout : il braquait également ses jumelles et, se mordant la moustache, regardait venir l'inondation. La consigne était là.

Entre l'inondation et lui, la barricade...

L'idée qu'il allait être tué à la guerre traversa pour la première fois sa cervelle.

Or, trois enfants, trois petits paysans, une fillette et deux garçonnets de sept à huit ans, débouchèrent à ce moment du côté droit de la route, à la hauteur des fils de fer barbelés tendus sur les piquets et ils les regardèrent avec curiosité. La fillette s'en approcha la première. Le rire frais et timide des trois enfants s'entendit dans le pesant silence; ils s'inquiétaient bien, eux, du vivant haillon gris qui s'étendait sur la campagne comme tiré par des mains invisibles!

Les petits garçons remarquèrent qu'un des fils, plus lâchement attaché, se courbait en anse et ils assirent dessus la petite fille pour jouer à la balancer...

Le capitaine, énervé, la trouva mauvaise. Brusque, il se tourna vers le lieutenant Henrotin et, d'une voix coupante et sèche, d'une voix de commandement, il dit :

— Lieutenant, mettez-moi là un homme de garde : « vous ne voyez donc pas

que ces enfants sont en train d'abîmer la barricade » !

Le lieutenant Henrotin regarda son supérieur avec des yeux ronds — et, brusquement, le sang lui sauta aux joues ; il eut son premier, son unique mouvement de révolte.

— Mon capitaine, bégaya-t-il d'une voix frémissante, vous pouvez donner cet ordre-là vous-même ; je refuse de me rendre ridicule.

Un carabinier cycliste arrivait précisément par la route, dans leur dos. Il sauta de sa machine en pleine course, dès qu'il fut à leur portée et essoufflé, reprenant son équilibre par enjambées :

— Sacré Nom de D... ! est-ce que vous allez vous replier à la fin !

Le capitaine répondit :

— Nous n'avions par d'ordre...

En hâte, les deux officiers remontèrent vers la maison du garde où, ignorants du danger, les hommes se vautraient sur l'herbe.

Et, tandis que la troupe, vivement mise sur pied, s'éloignait au pas gymnastique, les deux petits garçons, maintenant tranquilles, se remirent à balancer la petite fille sur l'escarpolette de la barricade.

TABLE DES MATIÈRES

Lucien a trouvé un sac 7
La Liégeoise 15
Monsieur Pol 23
Le voyage du Dr Lavenue 31
Charlot 43
La perquisition 55
La villa du commandant Vaudière 63
L'aventure de M. Touront 83
La décoration 93
Le prisonnier 101
Les veilleurs 111
Le fermier Hurtebise 125
La barricade 133

de la Littérature

TABLE DES MATIÈRES

GOD MIDDAG